

Moi, Mitou, le rêve brisé

Éliane Elmoznino Acoca



Table des matières

PROLOGUE	9
CHAPITRE I	12
CHAPITRE II	43
Chapitre III	80
CHAPITRE IV	105
ÉPILOGUE	131

Moi Mitou : le rêve brisé

Éliane Elmoznino Acoca



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Moi, Mitou, le rêve brisé / Éliane Acoca.

Noms : Acoca, Eliane, 1946- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20190015373 | Canadiana (livre numérique) 20190015381 | ISBN 9782924849682 (couverture souple) | ISBN 9782924849699 (PDF) | ISBN 9782924849705 (EPUB)

Vedettes-matière : RVM : Acoca, Eliane, 1946- | RVM : Femmes victimes de violence—Québec (Province)—Biographies.

Classification : LCC HV6626.23.C3 A26 2019 | CDD 362.82/92092—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.

Canada 

SODEC
Québec 

Couvert avant : M.L. Lego

© Éliane Elmoznino Acoca, 2019

Dépôt légal – 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{ère} impression, mai 2019

PROLOGUE

Moi, Mitou, violentée par Barbare en plein cœur de la crise d'octobre.

Barbare, c'est le nom que j'ai choisi pour désigner cet homme, un pervers narcissique communément appelé manipulateur. Mais en réalité, il s'agit d'un batteur de femmes qui adore rabaisser autrui. En ce qui me concerne, j'ai préféré l'anonymat en me donnant le pseudonyme de *Mitou*, qui correspond à : «moi aussi j'ai été abusée». J'aurais pu tout aussi bien me nommer *Personne*, tant je me sentais transparente, comme si j'étais celle dont on ne tenait jamais compte !

17 octobre 1970 : assassinat de Pierre Laporte, ministre de l'Immigration et ministre du Travail et de la Main-d'œuvre. Je suis arrivée au Canada ce même jour, dans une atmosphère de vives tensions. Voilà qui augurait mal pour moi, qui allais subir la violence. En effet, je venais rejoindre celui qui allait devenir mon époux, mon bourreau et mon agresseur. Je ne peux séparer mon immigration au Canada de mon mariage, car ce fut ce dernier qui a été à l'origine de ma venue dans ce pays. J'aurais pu intituler ce livre : À la découverte *du Canada, sur fond de violence conjugale*, plutôt que l'inverse.

Comme la violence dont j'ai été victime serait susceptible de *perturber* le lecteur tant elle était omniprésente et variée (violence physique, psychologique, émotive et matérielle), j'ai choisi d'étaler ses divers épisodes sur tout le récit. Il est même question de violence durant mes périodes d'apaisement et de reconstruction (chapitres III et IV), ainsi que dans la conclusion. Barbare est allé jusqu'à violenter mon côté bienveillant et généreux !

Je raconte les péripéties de cette aventure, mon parcours de combattante et la fin de cet enfer, tout en livrant mes impressions sur le nouveau pays que je découvre, dont la culture diffère de la culture européenne. En effet, il ne suffit pas de parler français pour partager la même culture que les autres francophones. Au Canada, puisque nous vivons sur le continent américain, nous partageons davantage nos mentalités avec nos voisins du sud, qu'avec tout autre pays du monde.

En même temps, je découvre la monstruosité de celui que je croyais fondamentalement bon. De celui que mon amour n'a pas réussi à sauver du mal de me faire très mal !

Je serai heureuse si je parviens à convaincre une seule personne

aux prises avec un conjoint violent de sortir de la relation et de détalé. À cette fin, je divulgue au lecteur les outils qui m'ont aidée à m'en sortir et à mettre un terme aux comportements abusifs de Barbare.

J'ai écrit ce livre, entre autres, pour tous ceux (même si les hommes violentés constituent l'exception selon les statistiques) et celles qui vivent ce j'ai vécu, qu'ils soient Québécois de longue date ou Québécois fraîchement débarqués dans ce pays d'immensité et de démesure. Peut-être, aussi, parce que j'éprouvais le désir de partager quelques-unes de mes impressions de *nouvelle arrivante* au sujet du Québec et du Canada.

LE CONTEXTE QUÉBÉCOIS : LA CRISE D'OCTOBRE

Le Québec vous accueille et vous tend les bras en espérant secrètement que vous épouserez sa cause. Pas celle en lien avec le nationalisme, le séparatisme ou l'amour de la langue française... Non, ce que le Québec veut, c'est que vous l'aidiez à repousser les limites sans cesse grandissantes de l'anglais qui gruge chaque jour l'espace francophone !

Or, l'urgence, chez l'immigrant, n'est-elle pas de se trouver un travail pour assurer sa survie, plutôt que d'épouser une cause politique, quel qu'en soit l'enjeu, quelles qu'en soient les vertus ?

Selon ma perception, le Québécois souhaiterait que l'immigrant dépose ses bagages pour ensuite les ignorer... Il est mal perçu de garder ses racines avec soi... Celles que le temps érode et déracine doucement... Il faudrait les occulter pour ne garder que ce qu'on a à offrir. Pourtant, ces bagages font partie de nous ; ils nous hantent, nous attendent au détour d'une nostalgie d'un dimanche après-midi. Ils reviennent en *flash-back* pour nous titiller, nous rappeler nos sources, afin de ne pas oublier nos régionalismes, nos traditions, le mal qui a été à l'origine de notre exil, le pays qu'on regrette à peine parce qu'il nous a trahis, la géographie de ses plages, le long de son littoral, la chaleur suffocante de ses soleils d'été et les couleurs terre aride qui le caractérisent... Les odeurs de jasmin le jour et de belles-de-nuit l'été. Le parfum des épices aux couleurs chatoyantes, disposées en monticules, nous chatouille encore les papilles quand on passe devant un restaurant offrant des plats du Moyen-Orient, une maison indienne

ou un appartement pakistanais.

Les amitiés qu'on a développées, l'énergie qui a éclaté, chacun se retrouvant aux quatre coins de la planète : Tel-Aviv, San Francisco, Dallas, Sydney, Madrid, Barcelone, Paris, Montréal, Genève, Caracas... La liste est longue !

Les réseaux sociaux, sur lesquels on s'est retrouvé, peuvent témoigner de la dispersion de mes ex-concitoyens. Ainsi, comme il existe une diaspora haïtienne, une diaspora québécoise en Floride ou une diaspora italienne ou chinoise, il existe une diaspora sépharade. Les sépharades sont les Juifs originaires d'Espagne qui ont migré vers le bassin méditerranéen, suite à l'arrivée au pouvoir, sur le trône d'Espagne, d'Isabelle la Catholique en 1492. Elle força la conversion de ses citoyens. Certains choisirent de rester en pratiquant secrètement leur foi (les Marranes), tandis que d'autres préférèrent migrer vers des contrées plus clémentes, comme l'Afrique du Nord et le Moyen-Orient, où ils s'établirent de façon permanente, en relative harmonie avec leurs voisins. À compter des années 50, leurs descendants, de nouveau confrontés à l'adversité, durent s'exiler vers l'Europe, le Canada, l'Australie, les É.-U. et l'Amérique du Sud. Ainsi, les Sépharades, déjà transbahutés une première fois, durent quitter leur coin de paradis pour un coin de pays où ils pouvaient vivre normalement, dans un environnement sécuritaire. On les nommera les *exilés au carré*.

Pour certains, les liens avec le pays d'origine existent encore ; tandis que pour d'autres, la page est définitivement tournée. Certains de ceux qui se sont établis au Québec ont tissé de nouvelles attaches avec leurs ex-concitoyens, d'autres se retrouvent à court de repères, comme de petits pois égarés, situés aux antipodes d'une même assiette.

D'aucuns se font adopter par une famille québécoise, comme ce fut le cas pour Boucar Diouf, biochimiste et humoriste de profession ; il a pris racine ici en épousant une Québécoise. La belle-famille comble l'absence de réseau familial dans le pays d'accueil. D'autres, encore, tissent des amitiés québécoises qui durent encore... Bien sûr Boucar n'est pas sépharade, mais son exemple reste universel.

Ceux qui conservent des liens étroits avec leur pays d'origine réussissent à obtenir le meilleur des deux mondes : la nationalité canadienne et celle du pays d'origine qui leur confère une résidence secondaire au soleil.

CHAPITRE I

ARRIVÉE À MONTRÉAL : DEUX CULTURES S'ENTRECHOQUENT

Visa touristique en poche, je m'éprends du Québec que j'apprends à découvrir et je m'installe à Montréal. J'arrive de Grenoble, en France. Les Français n'avaient pas besoin de visa pour visiter le Canada dans ces années-là, mais je n'avais pas demandé ma naturalisation française.

CES CRIS QUI HARCELÈRENT MON ENFANCE

Nous sommes le 17 octobre 1970. Je laisse mon passé derrière : une enfance à *l'umami*, comme tant d'autres ont connu une enfance à l'eau de rose ou à l'eau bénite. (Denise Bombardier : Une Enfance à l'eau bénite). La mienne a baigné dans l'amertume du moût des figues séchées macérant dans l'eau qui deviendront, après fermentation selon un protocole bien précis et transmis de génération en génération, une eau de vie de figues, la boisson alcoolisée artisanale du patelin qui m'a vu naître. Destinée au marché local, il ne s'avérait pas nécessaire d'en préciser la provenance ni le degré d'alcool.

Le bouche-à-oreille servait d'outil de marketing ; c'est pourquoi il y avait autant de goûts que de qualités différentes de *Ma Hia* (eau de vie), selon la distillerie, souvent familiale. Des générations se transmettaient la recette en y apportant chacun sa touche personnelle.

Mon enfance à moi avait l'amertume et le piquant des quarante-cinq degrés officiels de cet alcool ; genre Grappa en plus doux, saisissant à souhait ! En effet, les querelles incessantes de mes parents, de leurs amis et de nos voisins, relevaient le paysage sonore et bassinaient notre *dressage* !

Tout le monde criait : l'épicier pour annoncer ses promotions, le boulanger pour liquider ses pains de fin de journée et le vendeur qui proposait des remèdes miracles. Dans ce dernier cas, il s'ensuivait

une longue énumération de plaies qu'il assurait pouvoir guérir, allant de la tuberculose qui sévissait jusqu'aux parasites, en passant par les affections touchant à la psyché. «Voici le *dwa* pour les poux, le mal d'amour, les maux de dos, la déprime, le ver solitaire, les amibes, la toux, les punaises...» Dans l'ordre ou le désordre. Les noms de parasites, bactéries, virus et malaises psychosomatiques déboulaient de sa bouche en rimes et commençaient toujours par *ha dwa* : voici le remède pour... Les vendeurs à la criée, de tout et n'importe quoi, ajoutaient leurs voix à celles des autres.

Quand, vers les 10h00 du matin, les charrettes arrivaient de la campagne, chargées de fruits ou de légumes, les ânes qui les tiraient brayaient à tout rompre, profitant de cette délicieuse pause pour uriner au beau milieu de la chaussée, pendant que le maître-maraîcher improvisé annonçait ses figues de Barbarie l'été ou ses poivrons l'hiver.

Hi Han! criait l'âne libéré de son attelage. Je n'ai jamais su s'il voulait dire : «Ouf, je suis si fatigué et la charge est si lourde!» ou : «Youpi, on arrête, je vais pouvoir me soulager!» Voir uriner un âne au milieu de la rue m'impressionnait toujours... Cela m'incitait à observer son organe de copulation, celui des mammifères ; je le voyais s'allonger et rétrécir au gré de je ne sais quoi. Même si du haut de mes huit ans je ne saisisais pas tout à fait l'autre usage de cet organe, cela m'intriguait !

Ce brouhaha, je le voyais de notre balcon du deuxième, qui offrait une vue à 180 degrés, puisque le fer forgé de la balustrade faisait le tour. Comme je n'avais pas le droit de jouer dans la rue, je profitais de cet observatoire privilégié : sons, lumière du soleil, couleurs et odeurs de la rue, et ce, jusqu'à la tombée de la nuit. Évidemment, il n'y avait pas école, c'était l'été.

Il n'y avait pas que chez nous et dans la rue que les gens criaient. On criait aussi à l'entrée des cinémas, l'après-midi comme le soir, au même titre que les vendeurs ambulants, avec leur tablette d'étalage à l'avant, appuyée contre leur estomac et retenue par une courroie autour du cou. Ces derniers offraient diverses friandises : bonbons, cacahuètes, Dupont D'Isigny, (caramels français). Ils bégayaient toujours sur cette marque, trop noble en comparaison des autres produits locaux qu'ils vendaient. *Jouliha drari! Venez, les enfants! Pas «cher» : Bazooka! Tendermint, les derniers chewing-gums américains sur le marché!*

Les vendeurs ambulants paradaient vers 13h30 à l'entrée des cinémas. C'est à ce moment-là qu'était présenté le premier film de la journée. Les cris variaient selon l'heure et l'endroit.

Puis, je laissai mon enfance bercée de cris et de larmes pour une adolescence plus calme en France. Cette époque fut brève, car interrompue de façon abrupte par mon départ au Canada.

CANADA : IMMENSITÉ ET DÉMESURE

Mon arrivée dans ce pays inconnu, en terre inconnue, mais à l'adresse si précise que je peux encore aujourd'hui la débiter par cœur : 2960, boulevard Édouard-Montpetit, # 2... Je voyageais vers un continent que seuls les qualificatifs IMMENSITÉ et de DÉMESURE pouvaient caractériser. Ce pays s'étend *d'un océan à l'autre*, à l'instar d'une devise déjà entendue. On y trouve quelques reliefs à l'est, comme Les Laurentides, le mont Orford et le mont Saint-Hilaire. À l'ouest, les Rocheuses, prisées par les amateurs de ski de printemps, viennent rehausser le paysage. Entre les deux, des milliers de kilomètres de terre plate : les Plaines, qui s'étendent sur deux provinces (Manitoba et Saskatchewan). Là-bas, les villes se situent à plusieurs centaines, voire de milliers de kilomètres l'une de l'autre ! Bien sûr, il y aura toujours un Lavallois pour s'opposer à cette dernière affirmation, eux qui rejettent la prétention voulant que Laval soit le dortoir de Montréal et qui se targuent d'habiter dans la deuxième ville en importance au Québec... après Montréal !

Les possibilités de réussite sociale rivalisent avec le gigantisme de la géographie. Elles demeurent cependant infinies au pays de l'oncle Sam où littéralement, *Sky's the limit*, phrase chère à Céline Dion, qu'elle et son mari ont appliquée à la lettre ! Devise que n'importe qui, à l'ambition démesurée, artiste ou travailleur, peut scander, pourvu qu'il ose !

Cette réussite vous attend au détour d'un chemin, flamboyante, prête à faire de vous celui que vous deviendrez. (*Socrate : deviens qui tu es*). Le tapis rouge se déroulera à vos pieds sitôt que vous aurez visé le poste tant convoité, ou encore, dès que cette idée de génie aura germé de vos neurones durant une nuit d'insomnie.

Et vous vous surprendrez à rêver !

« Nous venons d'amorcer la descente vers l'aéroport Dorval de Montréal. La température au sol avoisine les 49 degrés Fahrenheit et le ciel est ensoleillé. Il est 13h20, heure locale ».

C'est notre pilote qui vient de parler au micro pour annoncer aux passagers les banalités d'usage. Premier pincement au plexus solaire ; signe d'anxiété suite à l'atterrissage réussi et à l'appréhension de l'étape suivante.

Plusieurs années plus tard, soit vers les années 80, la coutume voudra que tout atterrissage effectué en douceur fasse l'objet d'un tonnerre d'applaudissements de la part des passagers. Il semble que la coutume s'installera uniquement au Québec, car nulle part ailleurs le pilote n'est applaudi pour la qualité de son atterrissage.

J'ouvre l'œil gauche, je me sens vaseuse. J'ai la bouche et la langue pâteuse des lendemains de veille. Puis, j'ouvre doucement l'œil droit. Je m'étais assoupie l'espace d'un instant. La réalité me rattrape. Où suis-je ? Une fraction de seconde plus tard, je sais : je reconnais être à un endroit autre que celui où j'ai dormi la veille. Je me sens seule et j'ai froid. Je me souviens que la nuit dernière, je suis montée dans un avion en partance pour Montréal. Précisément pour rejoindre un terrain qui pourrait s'avérer miné. Celui de l'Imprévisible Barbare dont je suis éperdument... que dis-je?... *Désespérément* amoureuse ; celui dont je sais tout des colères et leurs conséquences... À la limite de la décence ! Je connais aussi toute la tendresse et la douceur dont il est capable quand il le veut bien. J'aimerais tellement qu'il soit constamment tendresse et douceur plutôt que de se transformer en Barbare, sombre et ténébreux personnage qui cogne.

Il sera là à m'attendre. Il sera là pour moi, comme je serai là pour lui. Je viens de traverser l'océan Atlantique qui nous sépare dans le simple but de le revoir. Je suis confiante : il sera là ! Il deviendra mon époux et nous aurons une ribambelle d'enfants ! Nous en avons convenu ainsi et il en sera ainsi — en fait, nous faisons toujours ce que lui décide — sauf que nous n'avons pas les mêmes motivations pour penser ainsi. J'apprendrai plus tard, beaucoup plus tard, que ma venue au Canada aura servi la famille de Barbare.

C'est en avion que je viens de traverser l'océan pour le retrouver, mais s'il me l'avait demandé, c'est à la nage que je serais venue !

JE DÉBARQUE : ÉTAT PSYCHOLOGIQUE D'UNE PROIE POTENTIELLE

Je m'assure de prendre mes bagages à main et Dumbo, l'éléphanteau de feutrine rose et gris qui à lui seul, occupait tout un siège. Susan Cave-à-vin, une mère de famille de quatre garçons, me l'a offert pour mon dernier anniversaire, alors que j'habitais à Grenoble. Je n'étais encore qu'une adolescente. Le C.R.O.U., service d'assistance aux étudiants en France, m'avait placée dans cette famille comme fille au pair ou, si vous préférez, auxiliaire familiale.

Britannique d'origine, Susan avait baptisé la peluche Dumbo, qui est le nom anglais de Jumbo l'éléphant. Elle s'était établie en France suite à son mariage avec un Français.

Je tiens à cet éléphanteau pour deux raisons. La première, c'est qu'il a été confectionné par les quatre garçons de la famille Cave-à-vin. La deuxième raison est qu'il s'agit du seul objet personnel que je possède hormis une chaîne en or reçue de ma mère. Les garçons de Susan ont fabriqué Dumbo à l'école du dimanche, sous la supervision du bon pasteur qui animait l'atelier de bricolage, après la messe et avant le dîner. Hormis les deux livres illustrés sur les fleurs des Alpes, Dumbo est le seul souvenir de mon passage à Grenoble, qui a été l'hôte des Jeux olympiques d'hiver en 1968. Jean-Claude Killy y avait remporté trois médailles d'or.

Malgré son amour du bon vin, du gratin dauphinois et de la Tomme de Savoie, Susan cassait toujours le français quand elle parlait. Et quand elle se fâchait, ses yeux de braise s'allumaient et seul l'anglais s'extirpait de ses entrailles : « Silly boy ! »

Cette famille est devenue monoparentale suite au départ inopiné du père et mari. Il était tombé amoureux d'Ariane, également une Anglaise. Elle était de plus la meilleure amie de Susan. Emmener les enfants à l'école du dimanche, participer à la vente de charité de l'église et à quelques autres activités similaires que d'aucuns pourraient appeler bigoteries, n'a rien de sexy pour un Français dont la réputation de courtisan n'est plus à faire. Les garçons du couple, dont l'aîné frisait déjà l'adolescence avec ses 12 ans, demandaient tant d'énergie pour une femme seule aux abords de la quarantaine ! Elle avait besoin d'assistance. Rien de tel qu'une fille au pair pour l'aider dans ses tâches quotidiennes. Mon travail consistait à guider les enfants dans leurs

devoirs et à superviser les dîners, incluant la vaisselle. Le C.R.O.U. avait convenu qu'en échange de ce travail, l'auxiliaire familiale recevrait une demi-pension, c'est-à-dire deux repas par jour — petit déjeuner et dîner (repas du soir) — et le logis, habituellement dans la demeure familiale. Or, comme il manquait d'espace dans le condo, où les garçons occupaient déjà deux lits superposés, madame Cave-à-vin avait dû louer une chambre chez ses voisins pour pouvoir remplir ses obligations et me loger.

Le contrat entre la famille et la fille au pair en était un verbal et donc, pouvait prendre fin à tout moment. Je l'avais appris à mes dépens au sein de la première famille qui avait retenu mes services. Celle-ci attendait une bonne analphabète venue apprendre le français, pas une étudiante en sciences ! Pour sa part, Susan préférait recourir à mon assistance le matin. Ainsi, elle pouvait tirer un meilleur parti du temps qui lui était alloué. Trois heures le matin, sans pause, plutôt que les trois heures au dîner, incluant le repas, le choix l'avantageait. De plus, elle exigeait que j'accomplisse des travaux ménagers. Comme elle me faisait suffisamment confiance pour me confier la préparation du gratin dauphinois ou des spaghettis, j'ai eu la chance d'apprendre à cuisiner à la française. En résumé, à raison de trois heures par jour, soit je m'occupais du ménage, soit je cuisinais. J'avais également droit à une prime : je devais laver à la main les chaussettes des enfants. Je n'ai jamais demandé pourquoi on m'imposait cette tâche. Je savais seulement que le cadet de la famille souffrait d'exéma depuis le départ du père. Peut-être les produits chimiques contenus dans les savons à lessive entretenaient-ils cette dermatite ? Apparemment, le bon vieux savon de Marseille devait aider à la guérison ! Cette tâche rebutante me grugeait tellement d'énergie, qu'il ne m'en restait plus pour étudier. J'en perdais même ma joie de vivre. Le pire, c'est que Susan avait une lessiveuse. Dans les pays en voie de développement, le lavage à la main se justifie par l'absence de lessiveuses qui feront leur entrée sur le marché plus tard. Mais en France, qui avait connu très tôt l'automatisation, je trouvais cette tâche injustifiée.

Bref, tout ceci pour dire que ce travail, même s'il s'agissait de chaussettes d'enfant, m'inspirait un sentiment de dédain.

Je me sentais obligée...

J'aurais pu refuser...

Mon problème résidait dans le fait qu'à cette époque, je ne savais pas dire NON. Dans ma famille, quand les choses ne nous conve-

naient pas, on se taisait (on ne m'avait pas appris à dire NON). Alors, j'ai dit amen et j'ai pilé sur ce qui me restait d'orgueil ! Aucun métier n'est sot, mais je crois que c'est préférable quand on l'exécute avec plaisir. Pour moi, le lavage de chaussettes représentait une corvée (un pensum).

Avoir un emploi, même à 18 heures par semaine, me permettait de suivre mes cours à la faculté des sciences. Je ne ratais ni un cours ni un laboratoire. Mes cours étaient sacrés et à ce chapitre, Susan s'était montrée très accommodante. Sinon, tous les avantages demeuraient du côté de l'employeur qui cherchait à obtenir le maximum de cette jeune étudiante étrangère bien soumise !

Je ne savais même pas que l'on pouvait refuser d'accomplir des tâches ingrates ! Aujourd'hui, ma propre femme de ménage refuse de s'approcher de la litière du chat pour balayer autour !

Sinon, les enfants pouvaient se montrer affectueux, spontanés, attachants et un tantinet cruels comme c'est le fait d'autres enfants. Il y avait Luc, le troisième, qui était particulièrement affectueux. Tellement, que je m'interrogeais sur son orientation sexuelle... Il avait cette même sensibilité que je retrouve aujourd'hui chez des collègues ou amis gais. Autour de l'année 94, j'ai entendu, à la radio de Radio-Canada, que Luc Coullavin et des amis avaient accroché une banderole sur la tour Eiffel pour rendre hommage à toutes les victimes du SIDA. Je savais qu'il ne pouvait s'agir que de mon Luc. Quand j'ai repris contact avec le cadet de la famille, sur les réseaux sociaux, j'ai appris que Luc était décédé à l'âge de 33 ans. C'était mon meilleur, il était parti, et je ne l'avais même pas su !

Dans cette famille, je me sentais aimée. Il n'y avait pas qu'un contrat qui nous liait. En plus de me témoigner de l'affection, les enfants m'offraient des dessins ou des petits cadeaux, souvent faits à la main. À chacun de mes anniversaires, Susan, elle, m'offrait le calendrier de l'UNICEF, quand l'UNICEF était encore un organisme aux nobles vertus ! J'ai longtemps pris soin de ces calendriers dans lesquels on retrouvait des maximes, des proverbes ou des citations.

Ce que je trouvais le plus difficile dans mon travail ? Me retrouver seule avec les enfants. Chaque fois, c'était la débandade ! Je n'avais naturellement pas beaucoup d'autorité et ça, les enfants ont les antennes pour le détecter ! Que dis-je ? Des radars ! Un de ces soirs de débandade, l'aîné, Mathieu que le divorce de ses parents avait traumatisé, a fugué. Il est parti en claquant la porte pour la simple raison que

je lui avais demandé de se mettre à table : « Venez dîner, c'est prêt ! » Les deux cadets sont partis à sa recherche pendant que je restais avec Jeannot, le benjamin de cinq ans. Je m'activais au téléphone. Je crois que j'ai su me montrer à la hauteur de la situation. J'ai d'abord appelé Susan pour la mettre au courant, puis ses deux meilleures amies chez qui Mathieu aurait pu se réfugier. On a fini par le retrouver chez le fils du pasteur, son ami. L'histoire a eu un dénouement heureux. Moins heureux que la fois où Mathieu avait libéré son hamster dans la maison et que celui-ci s'est retrouvé coincé dans la peinture, entre la poubelle et le module qui la contenait... Au moment même où je fermais ce module, j'ai vu le *RAT* à moitié blessé au niveau de l'abdomen. Il n'y avait plus rien à faire. Je lui en ai racheté un autre, mais Mathieu était tellement en colère (une rage accumulée au fil des dernières années), qu'il était devenu une véritable cocotte-minute ! L'ado ténébreux se développait dans un corps devenu trop grand pour lui.

Moins d'un an plus tard, son sourire avait fondu. Il s'était un peu plus fermé à son entourage... Il m'en voulait pour le décès de son hamster ! Je me sentais tellement responsable !

C'est à partir de cette famille chez qui je suis restée trois ans que j'ai quitté Grenoble pour Lyon-Perrache, l'aéroport international le plus proche. Grenoble, la ville la plus ensoleillée de France après Nice, était attachante en raison de ses paysages montagneux à couper le souffle. Du onzième étage du condo, on pouvait voir, au loin, juste en dessous du mont Blanc éternellement enneigé, trois petites montagnes côte à côte, *les Trois Pucelles*. Un paysage féérique, les matinées de printemps. J'étais heureuse chaque jour, heureuse de ce que celui-ci allait m'offrir en fait d'aventures et d'expériences... en laboratoire.

Lyon-Perrache, un aéroport très fréquenté, reçoit les voyageurs de toute la région souhaitant s'envoler vers Paris, d'autres villes françaises ou vers l'étranger. Je ne me souviens pas si j'avais fait escale à Paris, cette ville de fous que je connaissais presque par cœur pour y avoir vécu un mois.

Jamais ma famille naturelle ne m'aurait laissé traverser l'océan seule pour rejoindre celui dont ils n'appréciaient déjà pas le comportement. Je n'avais rien vu venir...

C'est connu : il n'y a de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir ni de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Comme la limace, j'avais mes antennes en berne — chacun sait qu'au bout de

ces antennes, on retrouve les yeux — quand j’ai répondu à l’appel de celui que je croyais être l’homme de ma vie, mon premier amour.

L’avion, anormalement vide cette journée-là, Dumbo l’éléphanté eut droit à une place assise, côté hublot, pour lui permettre de voir le bleu du ciel. D’ailleurs, je remarquai plus tard que trop d’anomalies se présentaient à moi !

Je me lève. Je m’étire. Je me frotte les yeux. Je sors un petit miroir de poche pour me rafraîchir : une coiffure au carré bien lisse avec une frange droite comme Mireille Mathieu. Mes cheveux sont naturellement brun foncé. Les vendanges auxquelles j’ai participé lorsque je me trouvais chez Élisabeth m’ont permis de m’offrir cette belle coupe. J’ajuste un peu mon maquillage : un peu de mascara sur les cils et un rouge à lèvres pâle. J’ai besoin de paraître fraîche malgré mon allure sportive : pantalon, chandail et souliers plats.

La fatigue se lit sur mon visage. Quand je manque de sommeil, des cernes noirs font leur apparition. En France, on me disait que j’avais *des petits yeux*, ces journées-là, tant ils étaient cernés. Ce que je veux éviter à tout prix. Barbare a déjà dit de moi à sa mère, devant moi : « Elle est belle quand elle s’arrange ! » Comme si à vingt ans, on a besoin de s’arranger pour être belle ! Mais bon, si *s’arranger*, pour lui, signifie se coiffer ou s’habiller, nul ne peut être contre et j’en conviens ! Par contre, si pour lui *s’arranger* signifie quelque chose de plus tordu, du genre : « Elle passe deux heures dans les salons de beauté pour être présentable », alors, cette réflexion passée devant sa mère m’apparaît non seulement superflue, mais un tantinet cruelle ! Toujours en me regardant dans le miroir, histoire d’afficher une bonne mine, je me pince les joues pour que le sang afflue au visage... Rien de mieux pour remplacer la mine d’enterrement engendrée par le décalage horaire, le voyage en avion et les 17 jours à courir après les ceps de vigne durant les vendanges.

LES VENDANGES

Ah ! Ces vendanges qu’on élève au rang de gloriole auprès des étudiants ! Une rangée composée de vingt à trente personnes qui se baissent à l’unisson, sécateur à la main, pour cueillir de belles grappes

de raisin et les mettre dans la hotte placée sur le dos d'hommes forts postés de chaque côté des rangées. Ces derniers avancent à la même cadence que les vendangeuses. Ils transportent ensuite leur cargaison jusqu'à la benne du camion qui suit le convoi de femmes. Le panier lourdement chargé sur les épaules, les hommes suivent le rythme, le titillent pour l'accroître. Pour maintenir la cadence et pour que la rangée de vendangeuses reste droite, on désigne une femme expérimentée et plus rapide que les autres en tant que responsable de la troupe. Quand j'ai fait les vendanges, je n'avais même pas le temps de lever la tête entre deux ceps de vigne. Je me souviens encore de cette dame portugaise qui se trouvait en tête de peloton. Elle était payée pour nous pousser à *sprinter* afin de finir le champ avant la tombée du jour. J'étais toujours à la traîne aux côtés d'Élisabeth. Heureusement qu'à 20 ans, le corps garde sa flexibilité... On est moins sujets aux lumbagos. Par contre, après une journée passée sous le soleil d'octobre, à l'instar de ces esclaves afro-américains qui trimaient dans les champs de coton en Louisiane, nous étions épuisées et courbaturées. Nous ne pouvions même pas prendre le temps de chanter pour agrémenter notre charge, car il fallait faire vite. Nos journées étaient dédiées à notre maître, le maître du vignoble !

Le soir, juste avant le passage du marchand de sable, nos yeux se remplissaient de grappes de raisin. Ils étaient ronds comme des paillettes. On aurait dit de petites étincelles. Puis, nous tombions à pieds joints dans les bras de Morphée jusqu'aux aurores. Heureusement que la maman d'Élisabeth, l'amie chez qui j'habitais durant des vendanges, nous faisait de copieuses collations. Avant de partir, pour la remercier, je lui ai remis les deux litrons de rouge alloués par le vigneron pour chaque journée de labeur... En plus d'un salaire décent !

Nous terminions nos journées vers 18h00. Levées aux aurores, debout dans la benne du camion, nous faisons le voyage, gamelle à la main. Là, nous pouvions chanter.

Bien des années plus tard, il m'est arrivé, à l'Assomption, au Québec, d'éprouver les mêmes sensations avant de dormir. Pour le plaisir, j'avais alors passé toute une journée à cueillir des framboises avec mes collègues Annick et Lucille, chez qui j'avais été invitée. Une fraction de seconde avant de m'endormir, je voyais des framboises lumineuses danser sous mes yeux. Puis, j'ai sombré dans le sommeil.

Annick et Lucille avaient acheté un terrain à la campagne et petit à petit, construisaient un *camp*, comme on dit au Québec. En fait, il

s'agissait d'un chalet qui ne répondait pas aux normes de la construction. Ce terrain accidenté présentait des endroits difficiles d'accès recelant des trésors de plantes. Les filles, qui faisaient tout elles-mêmes, s'étaient même achetée un VTT (véhicule tout terrain) pour faire le tour de leur domaine. Sur un versant de colline escarpé nichaient des framboises sauvages, qui avaient un goût autrement plus racé que celui des framboises de serres !

PASSAGE AUX DOUANES

Une fois le visage rafraîchi avec ces petites débarbouillettes qu'on nous distribue dans l'avion (juste assez grandes pour effectuer une toilette de chat !) et la pêche retrouvée en pensant à ma nouvelle vie, je me dirige vers la sortie en suivant la file de passagers qui vient de se former. Nous attendons la navette devant nous conduire aux douanes pour les formalités d'usage. Normalement, on descend sur le tarmac de l'aéroport et on monte dans la navette, ou bien on arrive directement. C'est ce que j'ai connu lors de mes précédents voyages en avion. Mais ce n'est pas le cas à Montréal, car la sortie de l'avion débouche sur un genre de tente-tunnel parfaitement adaptée à la portière. Elle nous mène directement aux douanes. C'est peut-être pour nous éviter de mettre notre manteau avant de sortir de l'avion ? Nous avons le sentiment d'être toujours à bord de celui-ci. Arrivés aux douanes, il y a presque autant de passagers que de douaniers. « Quelque chose à déclarer ? Alcool, tabac, cigarettes ? Avez-vous visité une ferme, dernièrement ? »

Les touristes à gauche, les immigrants reçus à droite. Que fait-on avec les Canadiens ? Je me dis qu'ils doivent savoir où aller !

Je commence activer mes neurones. Est-ce qu'un vignoble est une ferme ? Là-bas, nous avons enlevé nos chaussettes, lavé nos pieds au savon et piétiné le raisin dans de grandes cuves destinées à la fermentation. C'était dans le vignoble de l'oncle de la mère d'Élisabeth. Donc je ne sais pas s'il s'agit d'une ferme, mais je sais toutefois que c'était bien à la campagne. Mon guide intérieur me souffle qu'un vignoble, ce n'est pas une ferme ! Il doit en être de même au Québec. Alors, je décide que je n'ai pas visité de ferme (pas plus que je n'ai

utilisé mes pieds pour produire du moût. Il s'agit d'un de mes fantasmes).

J'aurais pu passer un mauvais quart d'heure, car les douaniers canadiens n'ont pas la réputation d'être tendres et *cools* avec les passagers. Je l'apprendrai quelques années plus tard lors d'un reportage diffusé par Radio-Canada, et aussi, après que des amies avec qui je voyageais l'eurent appris à leurs dépens.

En effet, deux ou trois ans après mon arrivée au Canada, nous décidions, Sonia, une collègue, sa meilleure amie Andrée, une infirmière, et moi, de nous rendre à Montego Bay en Jamaïque. Au retour en sol canadien, alors que nous nous trouvions aux douanes, Sonia, qui a un sens de l'humour aiguisé, voulut faire une blague. Devant le douanier, elle demanda à Andrée : « Dis-moi vite. Où as-tu caché la drogue ? » Du coup, Andrée éclata de rire... Il n'en fallut guère plus pour que le douanier prenne ce rire pour un aveu de culpabilité. La blague tourna au vinaigre et l'homme ordonna à mes amies d'emprunter un autre couloir que moi... Celui qui conduit à la salle des suspects et des fouilles réglementaires. Je les ai attendues, attendues... Elles ne sont jamais revenues.

J'ai su plus tard, qu'on les avait minutieusement fouillées pendant 45 minutes. Pas vraiment futés, nos douaniers ! Ils auraient pu voir qu'il s'agissait d'une enseignante et d'une infirmière en vacances ! (Congé de Noël) Deux femmes innocentes dans tous les sens du terme. Il me semble qu'à l'instar des agents de police, les douaniers doivent avoir du flair... Andrée et Sonia habitaient toutes deux dans une commune composée de deux couples. Cela se voyait régulièrement dans les années 70. Bref, le douanier aurait simplement dû comprendre qu'il s'agissait d'une mauvaise blague... Mais non, il a préféré oublier les vrais criminels pour du menu fretin : deux jeunes et belles touristes en quête d'un beau bronzage !

Ce qui m'a sauvée de cette mésaventure, c'est que je suis souvenant à la traîne. Le douanier n'avait pas remarqué que je voyageais avec elles. Il eût fallu qu'il fasse preuve de plus de vigilance. Les anges ont dû me protéger, car il ne suffit pas d'être innocent pour qu'on vous fiche la paix, il faut aussi que vous soyez irréprochable. Mon divorce n'ayant pas encore été prononcé, j'étais toujours l'épouse de Barbare. Je n'aurais pas été à l'aise de devoir subir un interrogatoire, même anodin. Je me réjouissais d'y avoir échappé. J'étais fatiguée et je rêvais d'une bonne douche. Cette leçon est restée gravée longtemps

dans ma mémoire. À chaque voyage, tout déclarer et avoir l'air le plus innocente possible ! Dans le documentaire de Radio-Canada, au sujet du zèle des douaniers canadiens, une femme, qui ressemblait à une Eurasienne (cheveux foncés, coupe au carré), se plaignait d'être toujours fouillée, peu importe le pays où elle se rendait. Y a-t-il des visages plus louches que d'autres pour les douaniers ?

Pour ma part, je n'ai jamais été fouillée, malgré mes nombreux voyages. Mais je reste sur mes gardes ; les humains en uniforme peuvent facilement penser porter la justice sur leurs épaules et abuser du pouvoir que cela leur confère. Il y en a aussi que le pouvoir grise... Alors, je voyage toujours avec mon armée d'anges gardiens, non sans espérer que mon jean ou ma bague ne déplairont pas aux douaniers. Ou qu'ils ne prendront pas mon bijou de fantaisie pour une rivière de diamants.

Je suis fondamentalement peureuse... Mais une peureuse qui se soigne. Honnêtement, il y a des situations stressantes que je préfère éviter. Facilement impressionnable, je peux me sentir coupable sans rien avoir à me reprocher ; cela fait de moi une proie idéale pour un représentant de la loi ou même, pour un pro de l'arnaque. Bref, je l'ai échappé belle ! Car avec le passeport avec lequel je transitais, ils auraient pu déduire, comme certains le font à la blague, que je venais d'un pays où il s'en faisait du *bon* !

Moi, je me préoccupais davantage de mes problèmes de survie que de mes entrées possibles dans les paradis artificiels. Avoir un job, le garder, marcher droit, faisaient partie des valeurs auxquelles j'adhérais. Et cela, Barbare le savait !

Donc, après mûres réflexions, je décide qu'un vignoble n'est pas une ferme.

« Non, monsieur le douanier, je n'ai pas visité de ferme au cours des six derniers mois ». Il me rend mon passeport et je le remercie.

« Bienvenue », me répond-il.

Je ne relève pas, mais j'apprécie. Décidément, les Canadiens semblent accueillants, différents des suspicieux douaniers français qui bardassent votre linge lorsqu'ils fouillent vos valises pour ensuite vous laisser le soin de tout ranger. Voilà donc un début positif. Rien de mieux pour me détendre et me remettre des hauts et des bas de mon périple. Je me dirige enfin vers le carrousel où m'attendent mes bagages. Après Toronto, Montréal est la seconde métropole en importance au Canada. Son aéroport se nomme Dorval. Assez étrangement,

en ce samedi 17 octobre 1970, l'endroit ressemblait à un désert : peu de passagers, peu de bruit, peu d'agitation, presque aucune activité. On n'entendait même pas d'annonces, telles : « Les passagers à destination de... sont priés de se présenter à... » Ou : « Embarquement immédiat, porte numéro sept ». Ou encore : « Le passager Tremblay est prié de se présenter au comptoir d'Air France »

Mais, nous étions le 17 octobre 1970 !

Le carrousel tournait inlassablement, présentant à chaque tour ma modeste valise tout près d'une *Samsonite* rouge. Elle dissimulait des bottes d'hiver (conçues pour les hivers français) et plusieurs chandails confectionnés par moi-même, à Grenoble, les dimanches après-midi. Ma mère m'a appris à tricoter très jeune et j'aime ça. Dans les années 70, l'artisanat reprenait ses lettres de noblesse, tout comme c'est le cas aujourd'hui avec le tricot. À Grenoble, où il fait déjà froid, je me suis préparée pour le pôle Nord !

BON DÉBUT : BARBARE M'ATTEND SUR LE QUAI

Soudain, au milieu de nulle part, je distingue deux hommes qui scrutent les passagers. Je vois Barbare, accompagné d'un étranger. Plus tard, j'apprendrai qu'il s'agissait de Jacques B., médecin-chercheur à l'université, en pharmacologie médecine.

J'apprendrai aussi qu'il s'était proposé pour venir me chercher afin que je me sente bien accueillie dans ce pays qui m'est totalement inconnu. Je m'avance vers Barbare. L'air grave, il se déplace vers moi avec un flegme anglais, une sorte de démarche qu'il arbore lorsqu'il se produit des événements dramatiques ou quand survient une mauvaise nouvelle. Il ne danse pas de joie. Il ne me saute pas dans les bras.

Je m'ajuste et inhibe tout élan délirant susceptible d'exposer mes états d'âme, ce qui pourrait me valoir une remarque cinglante. Alors, pas d'effusion comme dans les films. Pas de retrouvailles émouvantes sur le quai d'une gare ou sur le tarmac d'un aéroport. Barbare n'aime pas les effusions, ni les démonstrations *d'amour mièvre*, selon son expression. L'amour, c'est du sérieux. J'ai appris plus tard que c'était si sérieux que ça devait faire mal ! Il dit qu'on pourrait rencontrer un membre de sa famille et que ce n'est pas très décent de s'exposer en public. Alors, bisous sur les deux joues, sans plus. « C'est plus propre,

plus hygiénique... plus stérile ? » Ça remet la femme à sa place et évite les comportements hystériques en public... sic

— Mitou, dit Barbare, voici Jacques, un collègue. Jacques, voici Mitou, ma dulcinée.

— Je suis ravie. Vous travaillez avec Barbare ?

— Oui. Il avait hâte que tu arrives. ‘

Au terme de ce premier échange, nous nous serrons franchement et fermement la main.

Il a un sourire avenant, un regard bienveillant, celui de ses ancêtres qui avaient l’habitude d’accueillir l’étranger. D’un calme olympien, il semble aborder la trentaine, bien qu’il paraisse plus mature. Il a une taille à faire rêver les joueurs de basketball et des mains qui font penser à de véritables battoirs ! Une robustesse dans la force de l’âge. Les deux qualificatifs géographiques du début, en ce qui concerne le Canada, me reviennent à l’esprit : IMMENSITÉ et DÉMESURE. Ils s’appliquent à présent aux gens de ce pays. Seul l’aéroport ne convient pas au décor. Probablement plus par son manque de fréquentation que par sa petitesse. Il est désert, aujourd’hui ! Plutôt qu’immensité et démesure, on pourrait davantage dire : CALME ET SÉRÉNITÉ. Je me sens en confiance. Jacques dégage une infinie bonté avec un je-ne-sais-quoi d’humaniste (ces personnes uniques qui font faire des grands pas à l’humanité. Qui font la différence). Moi qui habituellement bouillonne d’impatience (je me qualifie d’intense) je reconnais en cet homme le pays de la zénitude, et de la discrétion. Son ton de voix est à la fois ferme, articulé, et empreint de douceur. Il a des yeux qui vous regardent dans les yeux plutôt que de fuir votre regard. Je sens que je suis au bon endroit, au bon moment.

Je me suis fait tant de films en lien avec ce moment-là. Je les ai tournés en boucle tant de fois dans ma tête ! En noir et blanc, en technicolor, en camaïeux de beige, en couleurs vives... Pas en grège éteint et mat ! Je me suis posé tant de questions auxquelles je me suis inventé des réponses dans ma tête, mon cœur et mon âme... Une chanson qui tourne à la radio dit : *Nous aurons beaucoup d’enfants, c’est écrit dans le ciel... quatre filles et trois garçons, c’est écrit dans le ciel.*

Et moi d’ajouter : *Ils s’accrocheront à mes jupons ronflants.*

Je l’écrirai dans le ciel...

Je leur mitonnerai des crêpes Suzette-Nutella. À eux, à leurs copains et aux copains des copains !

La maison sera toujours pleine, m'écrivait Barbare avant mon arrivée.

Vos désirs seront des ordres ! ai-je répliqué.

Nos retrouvailles sont tellement ORDINAIRES ; ordinaires et banales ! Même lorsque nos mains se sont effleurées, il ne s'est rien passé. Mais où est donc passé l'effet de vertige qu'il me faisait ? Les fourmillements durant nos étreintes ? Les papillons à l'estomac ?

Les nombreuses douches glacées (déjà trop de disputes) et un cumul de contentieux tout au long de nos fréquentations ont dû atteindre la masse critique nécessaire pour virer à la froideur. Mes neurones continuent de s'agiter dans ma tête. Je sens l'anxiété me gagner et je relis mentalement sa dernière lettre, dans laquelle il n'a répondu à aucune de mes questions. Je n'existe plus. Je vais mourir...

J'ai droit à un accueil minuscule, pour une fille minuscule portant une micro valise...

Je ne suis pas particulièrement belle (je viens d'en avoir la confirmation à même les yeux de Barbare !) ni démesurément grande, mince ou élancée. Mais j'ai un signe particulier : un brin de charme quand je ris...

C'est ainsi que je me sens en ce samedi 17 octobre 1970, vers les quinze heures.

MES PREMIÈRES IMPRESSIONS SUR MONTRÉAL

Sommes-nous à Montréal ou dans un petit village ? Dans une banlieue, peut-être ? Avec un aéroport aussi vide, je dois convenir que nous sommes à la campagne... Pourtant, les villageois aiment venir dans les aéroports pour voir les avions décoller et atterrir...

Une autre sensation me tenaille et celle-là est à glacer le sang... il règne en ce lieu une tension aussi palpable et lourde qu'un épais nuage noir...

Mon intuition me dit que quelque chose d'inhabituel se passe ici. Pour le deuxième aéroport en importance au pays, c'est trop vide et ça semble trop petit. Même Lyon-Perrache, que je viens de quitter, semble plus grand et plus achalandé. Les passagers présents ressemblent à des petits pois, égarés et éloignés les uns des autres dans une assiette.

LA LOI SUR LES MESURES DE GUERRE

J'ai su plus tard que la loi sur les mesures de guerre venait d'être décrétée. J'avais lu quelques articles à ce propos dans le journal *Le Monde*, en France, mais sans plus.

Cette atmosphère de d'avant-guerre n'est pas sans me rappeler des pans de mon enfance : le silence imposé par les tanks quand ils circulaient, le couvre-feu à vingt heures et les pellicules qui jonchaient les trottoirs, vestiges des actualités filmées et projetées juste avant l'entracte, au cinéma, le seul de la ville. Celui-ci ne propose toujours qu'un seul film. Il s'agit du cinéma Roxy ! Le magasin de mon père était verrouillé avec une véritable barre de fer pour éviter qu'il fût pillé par des manifestants, et cela, en plus des serrures habituelles !

ACTUALITÉ QUÉBÉCOISE, VUE PAR LES FRANÇAIS

C'est chez Élisabeth, à Clermont-L'Hérault, que j'ai vécu mes derniers jours en France. Outre les vendanges, nous y avons fait des pique-niques, partagé des fous rires et bien sûr, nous avons souffert de courbatures. Tous les soirs, au retour du travail, je lisais *Le Monde*. C'est ainsi que j'ai appris que les membres de plusieurs cellules du FLQ (Front de libération du Québec) s'activaient. Ce mouvement prônait un Québec souverain et indépendant. Dans l'article, on relatait le passage du général de Gaulle à l'hôtel de ville de Montréal et répétait une certaine phrase de son discours : *Vive la France, vive le Québec, vive le Québec libre !*

De cette France d'où je lisais ces informations, je ne voyais qu'une agitation passagère. Je me disais que le tout rentrerait rapidement dans l'ordre. En fait, je ne saisissais pas tout l'enjeu. Je savais par contre, de par mes cours d'histoire, que la France avait cédé le Canada aux Anglais comme dette de guerre. J'ignorais à quel point la France s'en était désintéressée !

Avec raison, j'étais optimiste, car je venais de vivre l'expérience de mai 68...

Suite à une mini-révolution à la grandeur de la France pour la réforme des institutions d'enseignement, révolution qui a duré quelques

mois (les pavés ont quitté le sol de Paris pour rejoindre le fond de la Seine), tout est rentré dans l'ordre dès le mois d'octobre, quand le peuple, en particulier les étudiants, a obtenu les réformes qu'il réclamait.

Donc pourquoi les choses ne se régleraient-elles pas aussi rapidement au Québec? Ce Québec, qualifié en France d'enfant terrible du Canada, comme l'Yonne l'était pour la Seine, pouvait réagir comme ses ancêtres les Français. Et même mieux, car les Québécois ont l'avantage de manier l'art de la palabre (hérité de leur proximité avec les Autochtones). Ils ont l'art de négocier, discuter, dialoguer et échanger, jusqu'à l'obtention d'un consensus.

Si je caricaturais rapidement la situation en France, je dirais que le professeur français est descendu de sa chaire. Il a cessé de diriger, pour coopérer et se placer au niveau de l'étudiant. Bref, il a effectué un rattrapage en adoptant l'attitude de l'enseignant québécois ou canadien!

Durant cette période, dans toutes les villes où je suis passée, villes de province ou métropoles, les gens s'agitaient et descendaient dans la rue pour manifester leur mécontentement. Cela faisait partie du paysage urbain. Avec du recul, ce calme qui régnait au Québec, cette incroyable tension que je pouvais détecter depuis l'aéroport, s'explique peut-être un peu mieux. Le silence, comme un cri à l'envers (lu sur une murale dans un tag réalisé en 1988), exprimait toute la détresse de quelques siècles de soumission du Français à l'Anglais qui le grugeait. À mon arrivée, je ne réalisais pas encore l'étendue de ce mouvement nationaliste, ses sources profondes puisées à même un sentiment d'injustice.

Il m'a fallu vivre plusieurs années ici pour mieux comprendre et saisir la portée de ce que j'avais pris pour une agitation passagère. C'est comme si j'allais devoir vivre ces événements de l'intérieur.

Le trajet, entre l'aéroport et la rue Édouard-Montpetit, est d'un calme plat: personne dans les rues, ni même dans les stationnements des centres commerciaux.

Mais où donc les gens se promènent-ils? Nous venons de dépasser quelques-uns de ces centres: multiples bâtiments avec plusieurs entrées, et enseignes majoritairement anglophones: *Canadian Tire*, *Good Year*, *Simpsons*, *Marshalls*. (La loi sur l'affichage unilingue français n'a été votée que trente ans après mon arrivée).

Je commence à me faire une idée du Québec qui s'approche de la réalité : les gens ne vivent pas en ville, n'habitent pas en ville, ne se promènent pas en ville. Ils le font dans les centres commerciaux qui généralement, sont concentrés autour des zones résidentielles, mais à l'extérieur de celles-ci. Aucun magasin, cinéma, restaurant ou centre sportif ne peut avoir pignon sur rue dans un secteur résidentiel. Les agglomérations urbaines deviennent des agglomérations de quartiers montréalais, et Montréal, un ensemble de quartiers, plus ou moins peuplés.

Autrefois, ici, tout était concentré autour de l'église : l'école, le magasin général, la bibliothèque quand il y en avait une, le restaurant, le salon funéraire. Cela portait le nom de paroisse. On était né à la paroisse Saint-Félicien, par exemple...

La Révolution tranquille a changé le visage de ce Québec-là en sortant la religion de la ville. (mais pas de la tête des gens, puisque rares sont ceux qui ne font pas baptiser leurs enfants)

La loi sur les mesures de guerre récemment instaurée explique sûrement l'absence de gens dans les rues et ce supplément de calme. Mais dans ma réflexion, il me manque un élément essentiel : le centre-ville, le lieu où ça bouge... la Place Bonaventure, la Place Ville-Marie, les rues Sainte Catherine, Peel, Crescent, Drummond...

À Montréal, les résidences se situent surtout autour du centre-ville, plutôt qu'à l'intérieur. Si nous voulons aller en ville, on prend sa voiture ou le transport en commun. Comme dans toute ville, le cœur y est animé : cris, musique des magasins, bruits de klaxon et sirènes de police ; l'agitation, quoi ! Tout ça, je ne le découvrirai que plus tard ! Pour le moment, j'en suis à la conclusion que Montréal est une campagne. Et avec raison. Si on prend la rue Côte des Neiges, par exemple ; eh bien, les vaches y circulaient encore dans les années cinquante. Aussi, il s'agissait d'une véritable côte. Enneigée l'hiver, et caillouteuse l'été.

Les agglomérations urbaines naissent habituellement autour d'un fleuve ou d'une rivière importante. Les populations s'y concentrent parce que la présence d'eau crée des plaines alluviales riches dont on peut tirer une agriculture basique qui suffit à faire vivre ses habitants. À titre de voie navigable, le fleuve sert à transporter l'excédent de nourriture vers une autre contrée moins riche, favorisant ainsi le commerce de proximité. En Inde, on se sert également des eaux du Gange pour se laver et se purifier.

Ainsi, la Seine, le Nil, l'Isère ont créé les villes comme Paris, Le Caire et Grenoble. Il en est de même à Montréal, grâce au fleuve Saint-Laurent. Mais comment peut-il y avoir si peu d'activité humaine dans une ville dotée d'un si long fleuve et même, d'un port ? Lorsque j'étais dans l'avion, sachant que Montréal est une île, je m'attendais à survoler des plages à perte de vue (cocotiers et palmiers en moins, car le climat ne s'y prête pas).

Le beignet d'eau qui l'entoure caresse les berges de cette île à laquelle on ne peut accéder que par des ponts : Jacques-Cartier, Champlain, Victoria et tunnel Louis-Hyppolyte- La Fontaine.

DANS LA VOITURE QUI NOUS RAMÈNE DE L'AÉROPORT

Dans ma tête, les questions se bousculent si vite qu'elles déboulent dans le désordre sur mes lèvres, pendant que nous roulions vers la rue Édouard Montpetit, située à la base du trottoir roulant qui mène aux pavillons de médecine, biologie et chimie. Comme Jacques veut bien jouer le rôle du chauffeur, nous sommes assis, Barbare et moi, sur la banquette arrière, ce qui nous procure une proximité pour nous retrouver. Un premier flot de questions dévale de mes neurones et sort pêle-mêle de ma bouche : « Comment se fait-il qu'il n'y a pas de plages à Montréal, alors que c'est une île ? » « Pourquoi n'y a-t-il personne dans les rues ? » « Où sont les magasins ? » « Comment se fait-il que l'aéroport ne soit pas plus fréquenté, malgré les six millions d'habitants que compte le Québec ? » *On est six millions, faut s'parler*, disait une publicité pour la bière *O'keefe*, en 1972 ! Fantôme d'aéroport !

Vu ma question au sujet des magasins, Jacques doit se demander si je ne suis pas venue pour dévaliser les centres commerciaux. J'aurais dû réfléchir et résumer le tout en disant que je ne reconnaissais pas les caractéristiques d'une ville côtière. Comme Jacques conduit, cette cascade de questions est aussitôt réprimée par Barbare, qui me pince la cuisse. Mais il est fêlé, le zigoto ! Sachant que je n'oserai pas crier pour exprimer ma réprobation et me sachant à sa merci, il s'en donne à cœur joie. Comme à son habitude, il essaie de me contrôler !

Lui et moi avons étudié un an ensemble à Grenoble. Je me souviens d'un jour de février 68, alors que nous devons nous rencontrer

au restaurant universitaire de la Rue de la Poste. Vu mon emploi du temps chargé, mes temps libres étaient comptés. Nous avons donc pris l'habitude de nous voir au resto *U* pour manger ensemble. Chaque fois, je me faisais une joie de le voir, même en sachant qu'il risquait d'être accompagné de ses colocataires, Barros et Rouchou. Un de ces midis où nous avons rendez-vous, j'avais réservé une table pour quatre personnes. Sur mon cabaret, j'avais ce que j'aimais le mieux pour m'énergiser, un steak-frites (je travaillais dur et j'étais sujette à l'anémie). J'attendais qu'il arrive avec ses amis. Quand j'ai vu Barbare et ses colocataires, j'agitai la main pour leur indiquer que j'avais réservé une table. Après qu'ils eurent reçu leur pitance, ils se dirigèrent vers moi. Barbare arriva le premier. «Tu croyais qu'on voulait ici s'asseoir avec toi ? Aucun de nous n'aime le coin que tu as choisi. Ramasse ton plateau et viens nous rejoindre. On s'en va là-bas...» dit-il en pointant un endroit plus bruyant.

Un silence ! Comme un cri à l'envers. J'étouffai la boule qui venait de se former dans ma gorge et ravalai les quelques larmes qui me montèrent aux yeux. Quelle humiliation ! Et devant ses amis, en plus ! Même si ces derniers se tenaient à distance de Barbare, ils avaient certainement tout entendu ! «Encaisse les coups, Mitou ! Un jour, il regrettera la façon dont il te traite ! » Mon orgueil en a pris un coup ! «Pourquoi diable me rejette-t-il ainsi ? » me demandai-je.

Qui sait s'il n'avait pas parié avec ses amis qu'il aurait suffisamment de cran pour me traiter comme une guenille devant eux !

Pourquoi refusais-je de voir ses comportements barbares ? L'espoir fou que ce que je voyais n'était qu'apparences ? Qu'au fond, c'était un tendre qui voulait mon bien ? Le bandeau sur les yeux, je surfais sur une vague de colère et sur le contrôle du *fêlé* qui me maintenait captive. Je reconnaissais en moi la petite fille apeurée, celle qui avait reçu des coups de règle pour être arrivée en retard à l'école par un matin pluvieux ! (Oui, là-bas, les coups de règle étaient légion !)

Toute ma joie s'était éteinte. Le plaisir de le voir s'est transformé en tristesse, puis en dépit... Je ne m'aimais déjà pas beaucoup. Du coup, je me suis mise à me détester sans retenue. Ses amis ne voyaient donc rien ? Ils devaient pourtant être conscients des abus de Barbare à mon endroit. Pourquoi n'intervenaient-ils pas en ma faveur ? «Mais Mitou, c'est ta responsabilité de préserver ton intégrité, pas celle des autres », me dis-je en mon for intérieur. Ces types étaient gentils avec moi, surtout Rouchou, un étudiant égyptien issu d'une

famille d'aristocrates.

Retour au bleu que Barbare vient de m'infliger à la cuisse...

Je dois comprendre: «Tais-toi! Tu ne vois pas que Jacques est concentré sur la route?» C'est évident qu'il a honte de mes questions et de moi. Ici, je vais faire un saut dans le futur pour associer cet événement à un autre. Docteur Michel B., également chercheur, m'a un jour demandé, lors d'une fête de bureau où j'étais conviée (je travaillais un étage plus bas), au sujet d'une bouteille de vin qu'un des convives avait apportée: «Combien a coûté cette bouteille?» Et moi de répondre: «J'ai reluqué le dessus de l'embout, tout à l'heure, et j'ai cru voir 10,95\$». J'ignorais qui avait apporté cette bouteille. Aujourd'hui, je me serais probablement abstenue de répondre, sachant que l'étiquette était visible pour quiconque voulait la voir. Celui qui avait apporté ce vin avait probablement oublié d'enlever le prix...

Suite à cet épisode, les reproches de Barbare, sur l'éthique, ont duré trois jours et trois nuits. Il m'a même physiquement violentée. Et ce n'était pas la première fois. Je me sentais maladroite et loin d'être à la hauteur; de lui, de ses amis, de ses attentes. Il était si facile, pour lui, de me faire sentir coupable... Il récuse mon existence, ma présence, qui je suis, ce que je suis.

Bref, revenons au soir de mon arrivée. Aux différentes questions que j'ai posées, Jacques me répond gentiment: «Je n'ai pas visité beaucoup de grandes villes, mais c'est comme Londres ou Paris; les gens habitent à l'extérieur du cœur de la ville. Et en effet, nous pourrions avoir des plages le long du littoral si nous le voulions un jour. Mais pour le moment, le port sert au transport de conteneurs en provenance d'Europe ou d'ailleurs. Face aux exigences commerciales, le tourisme est négligé au profit de la nécessité d'avoir un poumon comme le port de Montréal.» (On créera, quelque trente ans plus tard, la plage du parc Jean Drapeau!)

Mon Dieu que ce Canadien bienveillant me plaît! Il me rappelle mon professeur de physique, Valentin H. Sentant probablement la tension monter chez Barbare, il m'a confortée. Si tous les Canadiens sont comme lui, je me prépare des lendemains qui chantent, avec ou sans Barbare.

Je reconnais en lui cette bonté infinie, plus grande que l'homme lui-même. Je me sens enfin au bon endroit, au bon moment; totalement adéquate dans mes baskets.

La joie de retrouver Barbare s'estompe au fur et à mesure que

nous nous éloignons de l'aéroport. Comme toutes les voitures américaines des années 70, celle de Jacques a la taille d'un bateau. (À cette époque, la flambée du prix du pétrole n'avait pas encore fait ses ravages). Le paysage me rappelle presque les westerns spaghetti tournés au Texas ou au Nevada : une pompe à essence, une ou deux voitures de la taille d'un bateau et un magasin général. Il ne manque que celui qui tire plus vite que son ombre !

Puisque Barbare me pince pour que je me taise, je retourne à mes pensées. Mon meilleur interlocuteur, c'est moi. Puisque Montréal est un port, pourquoi n'ai-je pas vu de bateaux ? Nous ne sommes pourtant que le 17 octobre et les glaces ne sont pas encore formées. Je n'en ai vu aucun lorsque l'avion survolait la ville. Je me réponds à moi-même : « Relaxe, ma fille, cette ville n'a que trois-cent-trente ans d'âge. »

Je commence à m'ennuyer ferme dans le bateau de Jacques. J'ai hâte de prendre une douche et écouter la radio. Il faut dire que le décalage horaire se fait sentir. Puis j'entends Jacques me demander :

— Alors, tu es fatiguée ?

Puisqu'il s'adresse à moi, je me hasarde à poser une autre question :

— Pourquoi l'aéroport est-il si éloigné de la ville ? (Dans les années 80, ils en construiront un deuxième : Mirabel, situé à 37 km de Montréal !) Et où les gens se regroupent-ils pour discuter ou se promener ?

Ces questions me valent un nouveau pincement à la cuisse, mais plus fort. J'anticipe déjà les couleurs de l'hématome qui va suivre : rouge, jaune et bleu-violacé ! Fatiguée, je n'ai pas l'énergie pour poursuivre la conversation.

QUESTIONNEMENTS

Alors, je reviens à cette conversation avec moi-même : « Tu pensais venir élargir tes horizons... Et voilà ce que tu obtiens ! Ce n'est pas le moment de faire marche arrière : le vin est tiré, il faut le boire ! Ne crains-tu pas de te perdre dans l'immensité de ce territoire inhabité ? » Avec mes sept heures de vol dans le corps et la fatigue engen-

drée par le décalage horaire, j'ai toutes les inquiétudes d'une fille de vingt ans qui va vers l'inconnu. «Pourquoi ai-je accepté de venir dans ce pays ?» Je connais toutes les réponses par cœur.

Mais il n'y a de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. À défaut de piquer une petite sieste, je continue, comme ça, à répondre aux questions-quizz que je me pose. «Le froid fait-il coller, geler et raidir la langue quand on la pose sur un poteau en métal, comme on me l'a raconté? Les bottes, ne devaient-elles pas être super-chaudes pour éviter que la neige mouille les jambes ?» Étant de la vieille école, je porte davantage des jupes que des jeans, d'où mes préoccupations ! (Bien de l'eau a coulé sous les ponts, depuis !)

POURRAI-JE TROUVER UN VRAI TRAVAIL ?

Auparavant, je n'ai exercé que des métiers d'occasion : auxiliaire familiale, vendangeuse, baby-sitter, monitrice de colonie de vacances, etc.

Entre la dame qui voulait une bonne à la place d'une auxiliaire familiale et madame Cave-à-Vin, il y eut une période durant laquelle je n'avais pas de logement, puisque j'habitais chez des gens. J'ai alors pris le premier emploi qui se présentait : vendeuse à la Coopérative des étudiants de Grenoble. Je vendais des skis. Je me souviens que pour leur procurer la bonne taille de skis, je demandais aux étudiants de lever le bras, n'importe lequel. Les skis devaient avoir la même longueur que l'individu ; à partir du pied, jusqu'à l'extrémité de sa main levée. Durant cette période, j'ai demandé à Barbare si je pouvais habiter avec lui et ses copains, le temps de me retourner, puisque j'avais perdu mon logement en même temps que mon travail. C'est là que pour la première fois, j'ai noté son manque d'empathie. Il n'a même pas pris la peine d'en parler aux autres. J'aurais pu, au lieu de lui demander, leur en parler directement. Ils m'auraient donné une réponse. *Mais*, car il y en avait un : si celle-ci avait été positive, j'aurais eu à faire face à l'ire du Barbare ; il se serait senti trahi, insulté d'avoir à partager son contrôle de Mitou avec d'autres ! Et ça, je n'aurais pas pu composer avec, car je savais que je ne serais pas à la hauteur de la guérilla qu'il me mènerait et des émotions qu'elle engendrerait... Une

facture lourde à payer.

Pendant cet emploi occasionnel à la Coop-étudiante, je devais habiter quelque part. J'ai donc loué un coin de loft chez un couple mixte : un étudiant africain et son épouse française qui venaient d'avoir un bébé. Je n'avais aucune intimité. Le mari, au bord de l'inconduite sexuelle, me considérait en se pourléchant. Heureusement, je n'avais signé aucun bail et pus partir dès qu'une famille potable m'offrit un travail au pair... La famille Cave-à-vin !

Pourrai-je occuper un vrai boulot, je veux dire un vrai job ? J'arrive au Québec avec un simple visa de touriste. Le fait d'épouser un immigrant reçu devrait tout de même me permettre de travailler, non ?

Mais n'ayant pas terminé ma licence en sciences, je me sens inachevée. Je veux finir mes études. Comme la Québécoise que j'ai rencontrée à Grenoble nous a déjà dit, au Québec, on peut travailler et étudier. Je désire un bon travail, de préférence dans le domaine où j'ai étudié. Comme j'ai de l'ambition, en plus de construire un nid douillet avec Barbare, je pourrais peut-être reprendre mes études ici et travailler dans un domaine connexe à la biochimie ? À chaque question, je transpire davantage et mon stress monte d'un cran. À peine arrivée, je suis loin d'imaginer que je n'aurai nullement besoin de son parrainage pour obtenir le statut d'immigrante reçue. Prouver qu'on a une excellente santé et répondre avec succès aux questions qui nous sont posées dans un formulaire que tout émigrant se doit de remplir suffit. Aussi, j'apprendrai plus tard que le simple fait de parler français ou anglais nous qualifie automatiquement.

Attention ! Ce qui était vrai dans les années 70 ne l'est plus forcément aujourd'hui. À l'époque, je ne parlais même pas l'anglais, que je croyais être la première langue au pays ! Il restait tant de nuances à apporter à mes perceptions !

Mes cogitations m'ont fait oublier Dumbo, que j'ai installé entre Barbare et moi pour l'empêcher de s'en prendre à moi. Je le prends et le pose sur mes genoux pour me protéger de ses violents pincements. De même, je m'en sers pour absorber ma sueur.

Une douche avec beaucoup de savon me remettrait les idées en place, en plus de me permettre de me sentir plus confortable. Étrange cette envie de me laver chaque fois que je suis anxieuse ! Je suis en permanence en état d'alerte. À Grenoble, parmi les nombreuses madresses que Barbare aurait sûrement relevées, il y avait cette phrase que je sortais sans malice quand on me demandait : « Par quoi tu vas

commencer en arrivant au Québec ? » Et la belle ingénue de répondre : « Apprendre l'anglais ! » Une hérésie pour les nationalistes québécois d'antan ! Ne voyaient-ils pas l'urgence, pour un nouvel arrivant, d'assurer sa survie avant d'épouser une cause politique ? Cet ordre de priorités déplaisait à certains, mais faisait partie d'une cinglante réalité ! Et Barbare qui me voulait parfaite : celle qui se tait ou donne les réponses politiquement correctes !

MODES DE TRANSPORT URBAIN

De Dorval à la rue Édouard-Montpetit, un samedi après-midi, le trajet s'effectue en peu de temps. Pas de trafic, mais un tronçon d'autoroute dont la largeur et le nombre de voies m'effraient. Jamais je ne pourrai conduire sur une route où les autos filent à si vive allure en ignorant les limites de vitesse (à l'époque, celles-ci étaient fixées à 70 milles à l'heure, soit environ cent kilomètres à l'heure). Puisque cette autoroute m'effraie autant, nous prendrons le transport en commun. Facile à décider, puisque Barbare n'a pas d'auto !

Dans les années 70, il y avait trois lignes de métro, datant de 1967, l'année l'Exposition universelle : Atwater-Honoré-Beaugrand, Bonaventure-Henri-Bourrassa et Berri-de-Montigny-Longueuil. Les trois lignes convergeaient à Berri qui deviendra plus tard Berri-UQAM. Pas d'horaires, juste un triptyque avec les trois lignes, chacune d'une couleur différente. La liste des différentes stations figurait sur chacune des lignes. La station la plus fréquentée était Berri-de-Montigny. Même aux heures de grande affluence, on ne se pilait pas sur les pieds... Assis sur des banquettes, les gens qui se faisant face ne pouvaient pas se parler tant l'espace entre eux était grand. À côté, le métro de Paris (je ne pouvais, à l'époque, m'empêcher de faire des comparaisons) crachait à chaque station un flot de gens pressés et stressés.

J'ai tant de questions pour Jacques, ce Canadien bienveillant et avenant qui conduit son bateau en gardant les deux mains sur le gouvernail !

Pourquoi Barbare a-t-il adopté cet endroit que je me suis sentie obligée de choisir à mon tour ? Parce que nous finissons toujours par faire ce que *lui* a décidé. Il ne me consulte jamais et je ne semble pas

faire partie de son plan de vie... Pourtant, nous avions projeté de nous marier en août de l'année dernière avant de revenir ensemble au Canada. Or, le décès soudain de son père a freiné nos projets et la noce a été annulée...

En fait, si je reviens en arrière, je n'avais rien contre le Québec. C'est juste que Barbare me l'imposait, comme tout ce qu'il décidait unilatéralement. Alors, si je me sentais peu de chose, ce jour-là, je le devais surtout à l'accueil glacial qu'il m'avait réservé...

«Mitou, pourquoi vous exiler si loin de notre pays?» m'avait un jour demandé monsieur H. mon prof de physique, père jésuite et humaniste supra-chrétien. Il s'était pris d'empathie pour moi. Il avait dû percevoir chez moi cette tristesse, cette souffrance du dépendant affectif, qui justifie des actes insensés... Comme celui de traverser l'Atlantique pour rejoindre quelqu'un qui me faisait du mal.

Je crois que monsieur H. souhaitait rétablir l'injustice de la vie à mon endroit. Pour me convaincre de ne pas m'expatrier dans un pays aussi éloigné que le Canada, il m'avait promis de me pistonner pour travailler à *L'Air Liquide*, à Paris. Je venais alors de perdre mon père, qui, même s'il n'intervenait pas dans ma vie, me manquait terriblement. Et je crois que monsieur H. représentait pour moi cette figure paternelle; celui sur lequel on peut compter en tout temps. Il avait d'ailleurs déjà fait quelque chose, pour moi, à la limite de la légalité.

MAI 1968

Tout le système d'éducation est paralysé et on entend beaucoup parler de ce qui se passe à Paris. Un certain Daniel Cohn-Bendit a pris la tête du mouvement de grève étudiante. On réclame une refonte en profondeur du système d'éducation. Toute l'action se déroule à La Sorbonne, à Paris. Les étudiants désencastrent les pavés de la rue pour les jeter aux CRS, qui se protègent avec des boucliers. Ces mêmes pavés finissaient leur vie au fond de la Seine, pendant que les CRS se font régulièrement agresser.

Les examens de juin ont été annulés, puis reportés en septembre. On entend régulièrement parler d'un système d'enseignement par modules, soit l'équivalent des sigles ici, ce qui permettrait aux étudiants

de travailler une matière et de la réussir, plutôt que de réaliser une année scolaire complète au terme de laquelle ils passeraient à la suivante. Ce dernier système est celui qui est préconisé en Amérique du Nord. On réussit une matière et on ne perd pas ses acquis.

Comme je suis une étudiante étrangère, que la famille chez qui j'habite n'a pas besoin de mes services au cours de l'été, je devrai, dans ce système, rester en France jusqu'à l'automne pour passer les examens. Mais où me loger ?

C'est alors que l'administration a l'idée d'offrir *un accommodement raisonnable* aux étudiants étrangers, soit celui de passer les épreuves au mois de juin. Dans le cas des autres étudiants, le tout se fera au retour des grandes vacances scolaires.

La physique me fait particulièrement *freaker*. J'ai donc demandé de bénéficier de cet accommodement, puisque je ne peux pas m'offrir de piaule durant été. Comme personne d'autre que moi ne s'est prévalu de ce droit, je serai la seule à passer les examens. Pour celui de physique, je devrai me présenter au bureau de monsieur Valentin H. et l'examen de maths, quant à lui, aura lieu au bureau de mon professeur de maths. Le jour de l'examen de physique, Valentin H. me remet ma copie et disparaît pendant toute la durée de l'épreuve. À ma grande surprise, il a laissé le corrigé sur son bureau, dans une chemise beige, bien à ma vue. Curieuse comme je suis, je m'approche et me rends compte qu'il s'agit bel et bien des réponses à l'examen.

Étonnée et apeurée, je vois la réponse à la première question. Je retourne à ma copie et tout le raisonnement déboule sans la moindre difficulté. Avoir le corrigé à proximité me sécurise tellement, que je n'éprouve aucun besoin d'aller voir les autres réponses. Je termine mon examen, remets ma copie et vais passer celui de maths. Quand monsieur H. est revenu dans son bureau, nous n'avons pas abordé le sujet. Cependant, je reste persuadée qu'il a volontairement laissé le corrigé sur son bureau. Il souhaitait peut-être me sécuriser. Il y a des fois où je me plais à dire de moi que je suis une sorcière, une bonne sorcière. Eh bien, je pense la même chose de monsieur H. ! Il a détecté ma détresse et a veillé à l'enrayer.

Cet homme est au nombre de ces personnes qui ne passent qu'une fois dans notre vie ; elles nous donnent le coup de pouce dont on a besoin et elles disparaissent de notre vie comme elles y sont entrées. Comme des anges gardiens chargés de veiller sur nous. Je vous promets, monsieur H., que je serai à la hauteur du cadeau que vous

m'avez fait.

Après tous les obstacles traversés dans ma vie, je peux affirmer qu'il existe des êtres fondamentalement bons qui aident autrui sans rien attendre en retour. Ce sont des personnes bienveillantes. Ce père jésuite m'a appris à être une meilleure enseignante et une meilleure personne. J'ai retrouvé ma candeur d'antan. En prime, j'ai acquis le discernement qui permet distinguer le grain de l'ivraie.

Donc, pour revenir à cette époque, une réforme du système d'éducation français s'imposait et se fit. On passa ainsi d'un système où seule l'autorité du maître prévalait, à un système plus détendu, où l'étudiant pouvait faire valoir ses droits. Comme au Canada.

INCONDUITE DE BARBARE ENVERS MOI

Je reviens à mes cogitations antérieures : je pouvais être pistonnée pour aller travailler à Paris, à *L'Air Liquide*. Au lieu de cela, je me suis exilée chez Barbare pour affronter la maltraitance et galérer ! Méritait-il que je fasse ce choix ? Avais-je simplement peur d'être seule ? Barbare avait réussi à me persuader que si je le quittais, je ne trouverais jamais personne pour le remplacer. *Qui voudrait de toi ?* disait-il !

« Really ? » Imbu de lui-même, Barbare le barbare exerçait ses talents de manipulateur. Non seulement il a été remplacé, mais remplacé à mon avantage. Pas difficile de faire mieux que lui : il suffit de garder ses poings dans ses poches ! N'importe quel homme non violent représentait un conjoint potentiel ! Barbare m'avait offert un environnement aride dans ce désert affectif que François Mauriac avait décrit dans *Le désert de l'amour*. (Dans mon cas, j'étais l'isolée de mes amis et du peu de famille que j'avais !) Avec ce Grand Désert Affectif que m'offrait Barbare, venait en prime un nouveau concept : La Solitude à Deux.

Si j'avais engagé la conversation avec Jacques, le jour de mon arrivée à Montréal, j'aurais pu tant apprendre ! Au lieu de m'agripper à mon éléphantéau comme à une bouée, j'aurais pu en apprendre davantage au sujet de la loi sur les mesures de guerre instaurée par Pierre-Elliot Trudeau, père de l'actuel premier ministre du Canada,

Justin Trudeau.

J'aurais pu aussi savoir que cette année-là, il n'y avait pas eu de défilé de la Saint-Jean-Baptiste, le saint patron des Québécois, qui a lieu le 24 juin, à l'occasion de la fête des Québécois.

Pourquoi diable Barbare m'avait-il envoyé un billet d'avion ouvert en octobre de l'année précédente ? Nous devions nous marier en septembre, mais tel que précisé précédemment, la noce avait été annulée suite au décès de son père. Ensuite, il a voulu que je vienne au Canada sans être d'abord mariée et sans ma famille. J'ai rompu avec lui et je suis retournée à Grenoble pour poursuivre mes études en chimie.

Puis j'ai perdu le billet d'avion. J'aurais pu y voir là un signe du destin... Le destin avait fait en sorte que je le perde pour me protéger de lui... Était-ce un avertissement pour m'éviter de vivre tout ce que j'ai vécu ? Pourquoi diantre voulait-il que je vienne me marier au Canada sans ma famille ?

Il m'a relancée en mars de l'année suivante, et j'ai cédé. J'ai dû déclarer la perte de mon billet à la compagnie aérienne pour qu'elle en émette un autre pour le 17 octobre. Je ne le savais pas encore, mais ce jour-là, je venais de signer mon arrêt de mort.

ARRIVÉE SUR ÉDOUARD-MONTPETIT

Jacques nous laissa à l'appartement et refusa le café offert par Barbare. Heureusement, il avait compris que nous avions besoin de nous parler, peut-être même de régler un contentieux. Comment quelqu'un d'aussi humain pouvait-il se lier d'amitié avec un type comme Barbare ? Cela fait partie des mystères de la vie que je ne pourrai jamais expliquer. Pour moi, ça restera aussi énigmatique que tout ce qui a trait à la vie sociale. Je n'ai pas beaucoup joué dans la rue, pas appris à jouer du charme ou à me faire les griffes. Et je crois que ce fut une lacune !

Au moment même où on entra dans l'appartement, la radio était allumée. On annonçait l'assassinat du ministre du Travail, l'honorable Pierre Laporte. Il avait été pris en otage par les frères Rose, Jacques et Paul, et Bernard Lortie, de la cellule Chénier du FLQ (Front de libération du Québec). Il avait été kidnappé la semaine précédente et

avait peut-être subi les pires sévices avant que l'on annonce son décès. Je savais bien que quelque chose s'était passé quand j'ai posé le pied dans cet aéroport à l'atmosphère anxiogène.

Cela augurait mal et reflétait parfaitement l'ambiance qui régnerait au sein de ma vie de couple.

CHAPITRE II

LES RETROUVAILLES, LA COLÈRE ET LA GALÈRE

Après que nos deux corps se furent reconnus, retrouvés et parlés, nous eûmes une conversation moins ludique au sujet de mon installation à Montréal, de notre couple et de notre futur.

C'est ainsi que Barbare m'apprit qu'ici, le prix des appartements incluait le réfrigérateur et la cuisinière. Parfois même, plus fréquemment dans les duplex, on offrait aussi la laveuse et la sècheuse.

— Tu n'as donc pas acheté de réfrigérateur et de cuisinière? me hasardai-je à demander.

— Non, répondit Barbare. Pourquoi se précipiter? Nous allons déménager et là où on va, les appareils ménagers risquent d'être fournis...

— Cela fait déjà six mois que tu savais que j'arrivais! T'es-tu informé pour savoir ce que je dois faire pour obtenir le statut d'immigrante?

— Mes études me prennent tout mon temps et je sais que tu es débrouillarde...

Mon égo flatté, je n'y vis aucune mauvaise intention. N'empêche que je ne savais pas par quoi commencer. J'appris que l'appartement qu'il louait était meublé et que nous devrions nous acheter des meubles si nous déménagions.

— Donc, nous n'avons même pas l'essentiel? m'inquiétai-je. Comment allons-nous vivre? (Je savais déjà qu'il avait droit à une bourse d'études, mais je voulais qu'il me le dise lui-même!)

— Je touche une bourse d'étudiant gradué (étudiant à la maîtrise et au doctorat) et quelques extras grâce à ma fonction d'assistant occasionnel. Sais-tu ce que j'ai fait pour préparer ton arrivée? Le sais-tu, au moins?

— Quoi donc?

— Eh bien, J'ai payé les huit mois de retard du loyer.

— Comment est-ce possible de vivre dans un appartement sans payer son loyer? Il n'y a personne pour réclamer les montants impayés? Le propriétaire, il fait quoi?

— L'immeuble appartient à un médecin. Il a engagé un superin-

tendant, une sorte de concierge-gestionnaire de l'immeuble. Il collecte les loyers, effectue des réparations de routine et se charge de virer les délinquants comme on vire un indésirable d'une boîte de nuit. Je n'ai pas payé et personne n'a rien exigé.

Quelle sorte d'escroc ou de délinquant suis-je venue rejoindre? Je ne le pensais pas capable de commettre de larcin. Je n'imaginai pas pire comportement pour un étudiant qui se destinait à l'enseignement universitaire. Je ne le savais pas encore, mais le pire restait à venir!

Avec ma méfiance d'aujourd'hui, je me demande s'il ne m'avait pas tout simplement raconté un bobard, tant il s'était montré peu loyal envers moi par la suite.

— Mais quel est donc ce pays de fous qui autorise l'escroquerie à grande échelle? m'exclamai-je. Ce médecin doit travailler pour gagner sa vie. A-t-on le droit de le priver ainsi de ses revenus de location? Il a certainement une hypothèque à payer, non?

Propre, bien entretenu et de construction récente, l'appartement était loin d'être un taudis. Il était petit, mais coquet. Il y avait une *kitchenette* qui se fermait avec des persiennes brunes, une chambre à coucher, un salon-salle à manger et bien sûr, une salle de bain.

LA LOGIQUE DU BARBARE

— Je dois cependant t'aviser que la bourse, je dois la remettre à ma mère, m'informa Barbare. Je suis devenu soutien de famille depuis que mon père est décédé. D'ailleurs, c'est pour eux que je me suis installé au Canada, afin qu'ils ne manquent de rien. Ils viendront dès que possible.

En effet, l'année précédente, son père était décédé. Il laissait, comme la coutume le veut dans ces pays-là, sa famille aux bons soins de ses deux grands garçons. (Comme chez les Chinois, le garçon constitue le fonds de retraite!) Composée de cinq enfants, la fratrie comptait les deux frères aînés, Jean et Barbare, Hilary, la fille cadette qui était secrétaire depuis peu et qui gagnait donc déjà sa vie, ainsi que deux autres filles d'âge mineur. Jean avait son propre commerce embryonnaire en électronique et sa propre famille. Marié depuis peu,

il avait déjà un enfant. Cela faisait dire à Barbare que toute la charge lui incombait à lui, puisqu'il était encore célibataire !

Célibataire, un homme qui se marie dans deux semaines ? Autant dire qu'il venait de nier mon existence, de biffer notre mariage et que du même coup, j'héritais de la prise en charge de sa famille !

Annihiler l'autre, but premier du pervers narcissique !

Selon quelle logique devait-il remettre sa bourse à sa mère alors que nous amorçons une vie commune ? Selon quelle logique voulait-il soustraire son frère de ses responsabilités, sous prétexte qu'il avait sa propre famille ?

Plusieurs années plus tard, je me suis parfois demandé s'il n'obéissait pas à une haine qu'il éprouvait à mon égard. D'autres fois, je me disais qu'il devait me raconter des histoires en sachant que je les gobeais ! Cherchait-il à se constituer un petit pécule à mes dépens ?

De par ses agissements, il cherchait à m'écraser complètement et à m'effacer de son espace. Il se comportait comme un célibataire, alors que nous allions nous marier le 22 novembre 70. Je savais qu'il existait un organisme communautaire dont le mandat était d'aider les immigrants et de les soutenir jusqu'à ce qu'ils soient autonomes. Donc, si cet organisme était en mesure d'aider la mère de Barbare, pourquoi diantre devait-elle en plus recevoir sa bourse universitaire ? Avec quoi allait-il vivre ?

Quant à moi, je ne m'attendais pas à ce qu'il subvienne à mes besoins, loin de là. J'étais vaillante et courageuse, et le travail ne me faisait pas peur. J'avais encore le souvenir cuisant de l'époque où je lavais à la main des chaussettes d'enfants avec du savon de Marseille ! J'avais même l'intention de mener de front travail et études, comme plusieurs le faisaient ici.

Tout le monde étudiait, au même titre que plusieurs de nos connaissances. Une Québécoise qui était venue étudier à Grenoble nous avait déjà dit qu'au Québec, la course aux diplômes était entamée, mais qu'il y avait un rattrapage à faire pour égaler le reste du Canada.

Je ne m'attendais tout simplement pas à ce qu'une chape de plomb nous tombe sur les épaules. Que dis-je ? *Me* tombe sur les épaules dès que j'aurais trouvé un travail ! Une famille entière ! Je ne connaissais pas encore tous les plans que Barbare avait échafaudés pour notre futur, le mien ! Cela s'annonçait donc ainsi : la bourse universitaire de Barbare allait à sa mère, mon salaire servirait à payer les

factures, toutes les factures ! Les extras de monsieur couvriraient ses dépenses personnelles, pendant que son frère serait exonéré de toute responsabilité financière. Quant à moi, je ne sais même pas quand je pourrai occuper un emploi !

Mon voyage commençait à friser l'inconscience. L'autre moi, celle que je suis devenue aujourd'hui, aurait écouté sa petite voix intérieure. Elle aurait pris ses jambes à son cou et détalé. Cet autre moi exérait le sentiment d'iniquité. Elle pouvait passer par-dessus toutes les hiérarchies si une injustice était commise à son endroit ou à l'endroit de ceux qui dépendaient d'elle : sa fille, ses pupilles d'accueil ou ses élèves....

Aujourd'hui, pourtant, quelque quarante ans plus tard, je suis là, à *Première Moisson* à siroter un capucino, en plein mois de mars, le mois de la déprime avec ce printemps qui n'arrive pas... et je me sens solidaire de cet autre moi, celle qui a quitté le navire pour assurer sa survie, se reconstruire et savourer chaque instant comme un cadeau.

Après cette discussion avec Barbare, qui aurait pu, ou qui aurait dû être un échange, une négociation ou une mise au point (tout, sauf un ultimatum), je me sentais vidée.

Induire le découragement chez l'autre, n'est-ce pas un des objectifs du pervers narcissique ? Au moment où j'écris ces lignes, j'en suis encore abasourdie... Il mettait les balises de notre avenir, son avenir, au service de ses avantages personnels, comme si je n'avais pas droit au chapitre.

Un coup de poing pouvait atterrir du mauvais côté de l'œil, s'il en était autrement.

MITOU À L'EMPLOI

SUCCESSION DE FAITS ACCOMPLIS : PRÉDATEUR AU TRAVAIL

Plus tard, toutes les décisions prises s'avèrent une succession de faits accomplis. Même si nous nous entendions ensemble sur un quelconque sujet ou sur une démarche à suivre, Barbare finissait tou-

jours par décider autrement, unilatéralement. Ce que j'apprenais toujours après coup.

Voici un exemple parmi plusieurs. Barbare avait déjà entrepris des démarches pour faire immigrer sa mère et sa fratrie, et ce, à mon insu. Bien sûr, je savais que c'était dans ses plans. Mais puisque cela me concernait aussi, il me semble qu'il aurait dû me tenir informée de ses démarches. Après l'obtention de mon premier travail, il est venu me voir pour une discussion sérieuse. En fait, c'était davantage pour me faire avaler une grosse couleuvre. Il a pris son ton doctoral pour m'annoncer que son statut d'étudiant ne lui permettait pas de parrainer les membres de sa famille immédiate qui souhaitaient s'installer au Canada. Moi, par contre, je pouvais le faire : j'avais un emploi et j'étais solvable.

Je n'ai même pas pensé à lui demander comment il aurait compté faire si je n'étais pas venue, si je n'avais pas trouvé d'emploi ou si mon contrat me conférait un statut précaire. Les antennes au bout desquelles se situent les yeux de la limace, en berne et non fonctionnelles, avaient capitulé et agitaient déjà un drapeau blanc. Barbare a eu le culot de me dire : « Ce ne serait qu'une simple formalité, car je travaillerai bientôt ». J'ignorais encore qu'il avait l'intention de s'inscrire au doctorat après sa maîtrise et ensuite, en postdoc. Environ cinq ans d'études ! Plutôt que de poser des questions, j'ai bêtement répliqué que j'étais honorée de la confiance qu'il me témoignait. En fait, il m'a présenté le problème (car c'en était bien un) comme une obligation de ma part puisque nous étions maintenant mariés. Par conséquent, sa famille était devenue la mienne par alliance.

Le prédateur n'allait pas lâcher sa proie de sitôt ! Il l'avait repérée et c'est seulement lorsqu'il devint auxiliaire d'enseignement à temps plein qu'il commença à mettre un peu de distance entre nous. Bien sûr, je ne vis jamais la couleur de ses revenus, car j'avais déjà entamé les procédures de divorce. Dire que lui et sa sœur, qui à son arrivée est venue habiter chez nous, ont vécu tout ce temps à mes dépens !

J'ai craqué. Aucun être normalement constitué ne peut imaginer le jusqu'au-boutisme de cet homme. Malin, rusé... Un singe ! Je le connaissais depuis ma première année d'université, mais je ne voulais juste pas y croire. Pendant un an, nous avons étudié ensemble à Grenoble, puis il est parti vivre au Canada. Encore là, il avait choisi unilatéralement de s'exiler. Pour un avenir meilleur, disait-il, pour aider sa famille, et comme beaucoup de Français en rêvent, pour s'ou-

vrir une porte vers les États-Unis. Ce qu'il fit puisque, son postdoc obtenu, il est parti vivre dans un état américain situé à proximité du Québec.

Tout au long de notre vie commune, je devais certainement représenter une vache à lait aussi utile qu'accessoire. J'aurais accepté si cela avait été tolérable, si le côté pervers narcissique de Barbare n'avait pas refait surface ou si j'étais restée la douce, l'obéissante, la parfaite.

Il fut mon premier amour, le premier garçon que j'avais embrassé... l'amour avec un grand «A», quoi! Celui que l'on croit unique quand on n'a pas expérimenté autre chose. Dire que Margaret Atwood prétend qu'une femme doit rencontrer dix-mille hommes avant de tomber sur le partenaire idéal! Il me restait donc neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf hommes à rencontrer avant d'y trouver mon compte! Et j'entendais réparer cette lacune!

Dans mon cas, celui d'une dépendante affective, je traduisais le lien qui nous unissait comme une passion dévorante. En effet, il me dévorait toute crue. Quand il me quittait, j'écoutais du Bécaud: *Et maintenant, que vais-je faire? Maintenant que tu es parti!* Sinon, c'est Piaf qui venait à ma rescousse: *Je l'ai dans la peau, c'est mon homme!* Je m'abreuvais de ces chansons pour justifier ces *phrases-clichés* qui transformaient ce genre d'amour en fatalité; un destin inexorablement vôtre, auquel vous ne pouvez échapper. Surtout, il possédait les caractéristiques de la destruction. Il me revenait aussi la phrase: *Un seul être vous manque et tout est dépeuplé!* Ou encore: *Laisse-moi devenir l'ombre de ton ombre, l'ombre de ta vie, l'ombre de ton chien!* (Brel) J'allais devenir cette ombre!

Piaf, une grande dame, chantait l'amour comme personne. Avais-je besoin de choisir ses chansons les plus tordues pour décrire cet amour absolu? Celles dont se délectent les manipulateurs (la manipulation constitue une autre caractéristique du pervers narcissique). Comment aurais-je su? Comment aurais-je pu savoir reconnaître l'amour ou même, le non-amour? Je n'avais aucun point de comparaison. Je n'étais sortie ni n'avais jamais embrassé aucun autre homme, auparavant. Selon une amie ayant travaillé dans un refuge pour femmes battues, je présentais toutes les caractéristiques de la femme susceptible d'être violente par un conjoint. Il faut un terreau fertile pour que ce genre de relation se développe, tout un processus par lequel on devient un objet de haine!

Processus insidieux et progressif de dévalorisation, qui s'accompagne de l'isolement de la victime. On l'éloigne de ses proches, puis de ses amis et de ses collègues de travail. Elle perd alors toute volonté, tout instinct de survie, toute *volonté de puissance*, aurait dit Nietzsche, l'équivalent de *l'élan vital* dont parlent d'autres auteurs.

Comme ce type de relation malsaine s'établit à deux, on retrouve, chez le conjoint batteur de femmes, d'autres caractéristiques du pervers narcissique, comme la pratique de l'intimidation. L'entourage familial contribue à faire fleurir ce genre de comportement. Par exemple, la mère de Barbare prétendait que je le provoquais, que je l'incitais à rentrer dans des colères incontrôlables.

Et Barbare disjonctait ! Imaginez un peu cette scène : je faisais bouillir la marmite et je payais toutes les factures, mais je n'avais pas ramassé les chaussettes qui traînaient aux quatre coins du lit... Même pour si peu, *Barbare* pouvait exploser et vous mettre un gnon sur le corps, qui en quelque sorte, est devenu son terrain de jeux. La lessive ? Pas pour lui. Je devais même lui faire son café. En mai, à peine quelques mois après notre mariage, j'étais déjà surmenée !

Ce même mois, nous sommes allés au centre commercial pour m'acheter quelques vêtements. Le pantacourt faisait alors une percée dans le monde de la mode. Il s'agissait d'un short par-dessus lequel on portait une robe fendue au milieu. Ce vêtement faisait fureur : nouveau, tendance, sexy... Je me laissai tenter par quelques-uns, dont le prix était plus qu'abordable. À la sortie du centre commercial, un kiosque de la Croix-Rouge recueillait des dons de sang. Je voulus donner du mien, car ma mère, fraîchement opérée pour un fibrome, avait reçu plusieurs transfusions. Je me sentais donc redevable. Or, l'infirmière qui s'est occupé de moi m'a suggéré d'aller voir mon médecin, avant de m'apprendre qu'elle ne pouvait prélever mon sang cette journée-là. Je craignais que ce soit sérieux : le film *Love Story* venait tout juste de paraître au grand écran et comme celui-ci racontait l'histoire fatale d'une femme atteinte de leucémie, je ne voulais pas connaître le même sort. Ce film m'avait déjà suffisamment fait sangloter !

J'allai aussitôt voir mon médecin. Après un test sanguin, il m'a annoncé que je souffrais d'anémie, en raison d'un manque de fer. Je savais que j'étais sujette à cette maladie, car j'en avais déjà souffert en France. C'était lors de mon tout premier travail en tant que fille au pair, alors que je travaillais cinquante heures par semaine moyennant un salaire. Le même genre de travail que j'accomplissais chez Bar-

bare, sauf que dans ce cas-ci, je devais payer en plus. Il faut dire que les mauvais traitements qu'il m'infligeait n'avaient en rien amélioré ma situation, en plus d'avoir contribué à ma perte de poids...

Vers la fin de mois de juin, quand mon état de santé s'est amélioré, j'eus envie d'une bague de fiançailles à diamant pour accompagner mon alliance. J'en parlai à Barbare, qui me suggéra d'aller voir le mari de son assistante de laboratoire. Je connaissais cette dernière, car le jour de mes noces, elle m'avait prêté sa robe de mariée. Son mari Max, un bijoutier-joaillier, avait pignon sur rue au centre-ville.

— Vas-y, il te fera un bon prix, m'avait encouragé Barbare.

Ce que je fis dès ma paie suivante! Plutôt pathétique qu'une bague de fiançailles soit le fait d'un cadeau que l'épouse s'offre à elle-même! Fatalement, cela devait finir par un divorce!

Après avoir changé de monture et transféré le diamant sur la nouvelle monture, le mois où mon divorce fut prononcé, je décidai de toujours porter cette bague que je m'étais offerte. En souvenir de la petite fille candide que j'étais, de mes rêves brisés, d'un amour qui n'était que haine et misogynie. Afin que les barbares de ce monde ne se présentent plus à moi. C'était comme une bague magique qui veillerait à éloigner les prédateurs.

Voici une autre histoire pour le moins frustrante en regard avec la famille de Barbare. Celle-ci se déroula en septembre, moins d'un an et demi après notre mariage. L'appartement de la rue Édouard Montpetit étant devenu trop petit, nous décidâmes de déménager dans un quatre et demi. L'immeuble s'avérait de moins bonne qualité que le précédent, mais c'était plus grand. Nous avons maintenant une cuisine entière, des chambres d'une grandeur appréciable et des appareils ménagers fournis. Pour nous, c'était le summum du luxe! Au même moment, la sœur de Barbare, Hilary, celle qui occupait un emploi de secrétaire, obtint ses papiers pour immigrer au Canada. Elle était la première de la famille à les obtenir. Elle vint donc s'installer chez nous. Esprit de famille oblige, cela me semblait naturel.

Elle parvint à trouver un travail de secrétaire à l'université. Cela faisait que nous avions le même employeur et sensiblement le même salaire. Quelques mois plus tard, elle alla voir son frère en mon absence. C'était à l'époque où je faisais plusieurs heures supplémentaires non rémunérées dans l'intention de prendre du galon. Quelqu'un peut-il m'expliquer pourquoi les discussions importantes se déroulent toujours en l'absence du principal intéressé? Quand j'arrivai, vers les

vingt heures, Barbare m'accueillit avec un ton de défiance dans la voix.

— Comme tu le sais, commença-t-il, Hilary travaille depuis maintenant quelques mois. Elle est venue me voir pour me demander si elle devait payer une pension.

— Et puis ?

— J'ai refusé.

— Elle n'a pas pensé à m'en parler à moi ?

— C'est à moi qu'elle devait le faire. Je suis son frère, après tout.

— Mais, puisque c'est moi qui paie le loyer, les factures...

— Ne dis plus jamais ça ! se fâcha Barbare.

S'ensuivit une baffé dont je me souviens encore. (Le Barbare qui disjoncte ne s'exprime pas qu'avec des mots.)

— D'abord, reprit-il, c'est juste une question de temps ; très bientôt, j'aurai un revenu décent qui n'aura rien à voir avec ton salaire de misère. Ensuite, nous avons un compte commun (???!!!) et c'est moi le maître de la maison. Hilary n'a pas à connaître les détails de nos finances. J'ai ma fierté et elle n'a pas à payer de pension chez son frère.

Dans ma tête, je tournais et retournais ce qu'il venait de me dire. Inutile de m'indigner, car j'en aurais certainement payé le prix.

— Peut-être que si elle avait pris le temps d'en discuter aussi avec moi, me risquai-je à dire, je lui aurais répondu la même chose...

Je me sentais exclue, trahie, invisible. Peut-être même que j'aurais dit à Hilary : « Tu peux rester aussi longtemps que tu veux, tu es la bienvenue ! » Or, cette réplique que j'ai servie à Barbare, la seule qui m'était venue spontanément, ne traduisait en rien ce que je ressentais. Elle était mue par la peur et le besoin de sauver les apparences, celles d'une famille unie où règne l'amour et la générosité. Je ne devais surtout pas avoir l'air mesquine !

— C'est mieux ainsi, me dit Barbare. Je pense que tu commences à mieux me connaître et à savoir combien la famille est sacrée pour moi ! (En particulier la sienne !)

Non seulement sa famille était sacrée, mais il se croyait généreux ! À l'entendre, il avait le cœur sur la main ; même qu'il me donnait sans cesse des exemples de sa générosité. Aucun ne me concernait, hormis une montre *Lip* qu'il m'avait achetée quand il avait reçu sa première bourse universitaire, trois ans plus tôt. Jamais une fleur, un chocolat

ou un bijou ; pas même un livre. Les cadeaux, quand il en faisait, il les réservait pour sa mère ou sa jeune sœur de douze ans.

Ma dernière réplique ? C'était la seule qui m'est venue, la seule qui pouvait m'éviter un œil au beurre noir, car je travaillais le lendemain... Je pensais à mes collègues de travail et à leurs possibles réflexions...

Ainsi donc, Hilary venait d'obtenir de son frère la permission d'abuser de moi, qui ne prenais déjà pas ma place. Il faut dire qu'ils ne m'en faisaient pas non plus. Ils venaient de me tasser !

M'écraser un peu plus chaque jour était, pensais-je, la clé pour éviter de me faire violenter. Aujourd'hui, je peux vous assurer que le fait de vous écraser invite l'autre à vous écraser davantage. Si on ne peut faire face, on détale.

La belle Hilary est restée chez nous durant environ un an, puis est partie quand sa mère a reçu ses papiers d'immigration.

Heureusement, Hilary n'était pas toujours présente lors des repas, ce qui me libérait de la corvée de cuisine après une dure journée de travail, Barbare ayant l'habitude de s'attarder à l'université. En vertu d'un principe d'équité, j'aurais trouvé normal qu'elle paie une pension. Pourquoi Barbare et elle devaient-ils peser ainsi sur moi ? La chape de plomb tombait sur mes épaules, mais en même temps, cela me procurait de l'énergie. Je me disais : « Tu es capable, Mitou. Jamais tu n'aurais pensé être un jour le pourvoyeur d'une famille ! » Et les frustrations de s'accumuler ! Mon salaire faisait vivre la maisonnée. Encore selon les dires de Barbare, ses bourses d'études revenaient à sa mère, tandis que sa sœur devait garder ses sous pour s'installer en appartement. Je me sentais comme la bonne de service. Comment une jeune fille de vingt-deux ans pouvait-elle se faire abuser ainsi ? Me sentant isolée, il m'arrivait, pour trouver du courage, d'appeler les rares parents que j'avais à Montréal. Non pas pour me plaindre, car je ne voulais pas les déranger, mais juste pour entendre une voix qui n'était pas hostile. Or, leur portrait, déjà noirci par Barbare, ne m'incitait pas beaucoup à les appeler ; j'admets que je suis à blâmer.

Je vous entends déjà douter de ce que j'écris ! Dans notre entourage, personne ne me croyait quand je me hasardais à en parler. Je me souviens avoir partagé mes difficultés avec monsieur A., une figure d'autorité de notre milieu. Quelques jours plus tard, Barbare et moi l'avons rencontré par hasard sur notre rue. Barbare venait d'enclencher une nouvelle dispute. Il criait après moi et je pleurais. À la vue

de monsieur A., je me suis composé un visage et nous l'avons salué. Quand il est parti, Barbare en a rajouté. Devant le capot ouvert de la *Cortina* brune, il a commencé à me tier les cheveux. Au même moment, monsieur A. s'est retourné et a été témoin de la brutalité dont je faisais l'objet. Barbare a fui et monsieur A. est venu me reconforter. Il m'a dit que s'il n'avait pas vu la scène de ses yeux, il n'y aurait pas cru. Cela m'a fait prendre conscience du danger que je courais. L'urgence était de sauver ma peau, quitte à troquer ma dignité contre un peu moins de violence. Je pensais acquérir la paix en acquiesçant aux demandes de Barbare.

Aujourd'hui, je pense plutôt que plus on fixe ses limites, plus on est susceptible d'être respecté. En cédant aux demandes grandissantes d'un conjoint dépourvu d'empathie, on se fait traire comme une vache laitière.

Le meilleur exemple pour illustrer l'importance d'établir ses limites reste la dernière querelle physique que nous eûmes, Barbare et moi.

RACLÉE EN PRÉSENCE DE MA MÈRE

Ma mère était venue me voir à Montréal. Pour l'occasion, nous l'avions hébergée dans la chambre qu'avait occupée la sœur de Barbare pendant un an, juste avant qu'elle n'aille rejoindre sa fratrie fraîchement débarquée.

Un soir, pour une quelconque vétille, Barbare et moi nous étions querellés, comme cela se produisait de plus en plus souvent! Le *feu* était pris. Une fois dans notre chambre, il était toujours en furie!

Pourquoi n'ai-je pas pensé à me protéger en allant aux toilettes ou en prétextant que j'avais quelque chose à finir? Je savais pourtant que Barbare avait l'habitude de régler tous nos litiges avec des coups. Une fois la porte refermée, donc, j'eus droit à une paire de gifles magistrale qui m'envoya au diable Vauvert. Cela m'a fait si mal que j'ai dû étouffer mes sanglots dans un oreiller. Il était environ dix heures du soir. Ma mère, qui dormait dans la pièce voisine, avait tout entendu.

Je la remercie d'avoir été si intrusive, ce soir-là! Elle ouvrit la porte et lança :

— Que se passe-t-il, ici ? Hey ! Je vous interdis de toucher à ma fille !

Comme une douche froide, cela a calmé les ardeurs de Barbare. Tellement, que le lendemain, le pleutre partit chez sa mère et s’y terra durant trois longues semaines ! J’avais honte, tellement honte ! Devant ma mère, en plus ! Même la présence de cette dernière n’avait pas suffi à l’arrêter ! Je me serais cachée dans les fleurs du tapis, tellement j’avais honte !

Durant l’absence de Barbare, ma mère, sur les conseils de certains membres de notre famille, m’emmena voir le meilleur avocat de Montréal spécialisé en divorce.

Je le rencontrai et entamai les procédures de divorce. Durant la discussion, il me prit à part et me dit solennellement : « Vous n’avez aucun enfant et vous travaillez. Donc, le mieux, pour vous, serait de couper définitivement le cordon et mettre un terme aux liens qui vous unissent. Ce qui équivaut à divorcer. Il existe certes une alternative au divorce, la séparation, mais en optant pour cette solution, vous n’aurez jamais la paix. La violence conjugale n’a pas de fin et le moindre fil qui vous liera sera prétexte à de nouvelles querelles. Qui sait si cela ne pourrait pas dégénérer en tentative de meurtre. À moins, bien sûr, que Barbare n’accepte de suivre une thérapie ». Jamais il n’accepterait de suivre une thérapie ! À cette époque, les conseillers matrimoniaux venaient de faire leur apparition et j’avais suggéré à Barbare que nous en consultations un. J’avais même fait quelques appels. Barbare avait rétorqué qu’il n’en avait pas besoin, mais que moi, par contre...

— Vous retrouverez votre célibat et mettez ce malheureux épisode derrière vous, m’expliqua l’avocat.

Je ne suis pas certaine d’avoir été convaincue. J’aurais aimé qu’il me donnât de l’espoir, comme le faisait Barbare quand il se mettait à genoux pour me demander pardon en sanglotant. J’avais aussi besoin de temps pour digérer l’information et envisager une nouvelle vie, même si ma petite voix me disait : « C’est ce qu’il y a de mieux à faire pour faire cesser la maltraitance. Pour que je puisse me tenir debout, pour moi ! Cette violence ne cessera pas toute seule ». Je ne croyais pas si bien dire...

— Nous ne demanderons pas de pension alimentaire, reprit l’avocat. Ainsi, les liens seront définitivement rompus !

Je pense avoir été bien guidée, car c'était la clé pour parvenir à me reconstruire. Moins je dépendrais de Barbare, mieux je me porterais !

Par la suite, ma mère est retournée dans son pays et je n'eus plus de nouvelles de Barbare. L'acompte pour régler le divorce étant déjà payé, je commençai à chercher du travail et un appartement.

Un jour, on sonna à ma porte. J'ouvris et dis :

— Barbare ? Je ne pensais pas te revoir.

C'était bien lui ! Il se présentait chez nous comme si de rien n'était ! Normal, la fauteuse de troubles, c'était ma mère ! Il venait reprendre sa place et ses droits, et désirait me récupérer. Il me présenta ses excuses bidon qui lui permettaient ensuite de frapper encore plus fort ! Nous avons parlé jusqu'au milieu de la nuit et comme d'habitude, cela finit par tourner au vinaigre. À nouveau, il voulut lever la main sur moi.

Pour la première fois, j'entendis le son de ma voix, celle qui rejoignait ma petite voix intérieure. Je pris un BALAI et le mis vigoureusement au travers de mon corps. Après quoi, je me suis entendue dire : « TU NE ME TOUCHERAS PLUS ! »

Il ne m'a plus touchée. Un miracle s'était produit. J'avais repris mon pouvoir. Celui que je lui avais remis entre les mains par excès de confiance et qu'il s'acharnait à détruire un peu plus chaque jour. C'est donc tout ce qu'il fallait faire pour mettre un terme à la violence ?

Mon geste a donné des résultats. J'ai posé mes limites. Ces limites que j'aurais dû imposer trois ans auparavant. Il m'a écoutée. J'avais envie de crier au monde entier : « Je suis vivante, et j'ai les réactions d'un être vivant ! Je suis debout sur mes deux jambes qui ne flageolent plus. Je me tiens debout ! Je ne suis plus une serpillière ni un paillasson sur lequel on essuie ses bottes avant d'entrer ». Pour la première fois, Barbare m'a écoutée...

N'ayant pas envie de l'imiter en usant à mon tour de violence, J'ai lâché prise. C'est là que nos routes se sont séparées. De toute façon, j'avais entamé les procédures de divorce et je ne pouvais plus reculer. *Un autre vin était tiré, il fallait le boire !*

Barbare est retourné chez sa mère et j'ai fui. J'ai pris le lit (je me demande encore comment j'ai fait pour le transporter, car je ne me souviens pas d'avoir engagé un déménageur), puis en guise d'héritage, je lui ai laissé les antiquités que nous avons décapées ensemble

(la seule période heureuse de ce mariage), ainsi que la chaise berçante que Jacques B. nous avait offerte pour notre mariage.

LOISIRS TYPIQUEMENT QUÉBÉCOIS

Il était rare que nous nous querellions quand nous décapions des meubles, sauf si je commettais une maladresse. J'aimais voir le solvant agir en moins d'une demi-heure sur les huit couches de peinture. C'était presque sensuel de passer la lame du grattoir, de ramasser en une fois ce que des générations de peintres avaient mis quelques siècles à déposer. D'abord, la peinture se boursoufflait, puis laissait apparaître les peintures originales... des blancs, des rouges et finalement, des bleu vert. On raclait, raclait, et quand nous apercevions le bleu, on savait qu'il s'agissait d'une authentique antiquité québécoise. Le produit dangereux et toxique me brûlait les doigts, mais je n'en avais même pas conscience, tant j'aimais le résultat !

RETOUR SUR MON ARRIVÉE À MONTRÉAL

Dès mon arrivée à Montréal, j'ai connu le dénuement total ! Pas de télévision et aucun divertissement. Je vivais chez Barbare et j'étais complètement à sa merci. De plus, il menaçait de disjoncter à tout instant. Comment se fait-il qu'il n'avait pas de télévision ? Il vivait pourtant dans un pays où les gens vivent beaucoup à l'intérieur... Je posais beaucoup de questions !

— Pourquoi tu n'as pas de télé ? lui ai-je demandé.

— Je suis contre : c'est abrutissant, car elle empêche les gens de se parler et de faire des activités à l'extérieur. Ça peut rendre *addict* et ça m'énerve !

Dans ma tête, je me suis alors dit : « En quoi est-ce plus intelligent de communiquer en insultant ou en battant l'autre ? En le dévalorisant ou encore, en lui racontant que ses amis le trahissent lorsqu'ils le critiquent. »

Barbare avait aussi l'habitude d'abaisser les membres de ma famille pour s'élever : « Ils n'ont pas réussi ici » ou « Ce sont tous des

rats. » Le but n'était pas de me convaincre qu'ils étaient des rats, mais de m'éloigner un peu plus chaque jour de ma famille et de mes amis. Puisqu'il pensait cela de mes proches, il était inutile de songer à les visiter. Je me sentais honteuse : j'avais épousé un rat qui projetait sa « raterie » et le « ratage » de sa vie affective sur les membres de ma famille ! Était-ce plus édifiant de l'entendre parler de son travail ? Apprendre combien de chiens il avait mis à l'incinérateur aujourd'hui ? Ou encore, combien de femelles astrakan avaient pris le même chemin ? Était-ce plus édifiant de l'attendre à la maison, seule le soir, à écouter la radio et à préparer le souper ou les lunches du lendemain ?

Un jour, j'insistai pour avoir une télévision. Barbare me proposa donc d'en acheter une à tempérament. Après qu'il se soit moqué de l'accent du vendeur (qui prononçait *télijon* plutôt que *télévision*) et avoir signé le contrat, nous reçûmes ce joyau en noir et blanc.

Tout le monde pouvait faire l'objet des moqueries de Barbare, sauf lui et les membres de sa famille (Mitou non incluse). Il pouvait devenir enragé et s'attaquer physiquement à quiconque le provoquait, surtout si la personne était de petite taille ou plus frêle que lui. Il eût mieux valu qu'il fasse attention à ce qu'il signait plutôt que de se moquer, car cette télé nous a coûté trois fois son prix !

J'écoutais la télé et je me délectais. Je me suis mise à aimer la culture québécoise et davantage celle au *ras les pâquerettes*, soit le burlesque ; des programmes divertissants, comme *Moi et l'autre*, avec Dominique Michel et Denise Filiatrault. Je les trouvais tellement drôles ! Elles déclenchaient chez moi un gros rire gras, autre objet de moquerie de la part de Barbare ! Il préférait les sujets sérieux comme les documentaires à la Pierre Nadeau. Pour ma part, l'émission *Moi et l'autre* représentait ma petite douceur, dans ce quotidien animal, bête à pleurer ! N'oublions pas qu'à cette époque, je n'ai pas encore commencé à travailler. L'argent gagné lors des vendanges baissait dangereusement, Barbare me dévalorisait continuellement et je ne voyais aucun membre de ma famille, pas même l'oncle ou la cousine !

Heureusement, il y avait la radio. Nous syntonisons le 105,7, la radio de Jean-Pierre Coallier. Je le trouvais tellement fin, tellement drôle ! J'aimais son humour. Définitivement, j'avais quelque chose en commun avec le peuple québécois ! En effet, nous riions aux mêmes blagues !

Jean-Pierre Coallier prônait beaucoup la chanson française et les chansonniers : Félix Leclerc, Robert Charlebois, Monique Leyrac,

Isabelle Pierre, Jean-Pierre Ferland... À Grenoble, j'écoutais déjà Robert Charlebois dont la chanson *Lindberg* était largement diffusée sur *France-Inter*. On pouvait aussi entendre *Chu r'parti sur Québec Air...* Je connaissais également Jean-Pierre Ferland dont la chanson *Fais du feu dans la cheminée, je reviens chez nous* me faisait rêver du Canada et de ses grands espaces !

Les grands espaces, c'est dans la tête qu'on se les crée, qu'on les étire, qu'on se les imagine, qu'ils nous émeuvent ou nous bouleversent ! Dans la réalité d'un 2 1/2, le seul espace libre était à peine plus grand qu'une cellule de prison. Et pour une femme abusée comme moi, ce 2 1/2 rétrécissait au point de devenir un trou.

SAMEDI 17 OCTOBRE 1970, 20H00

La radio s'interrompt pour un bulletin spécial : « Nous interrompons l'émission en cours pour une nouvelle de dernière heure. On en sait davantage sur l'assassinat de l'honorable Pierre Laporte, ministre du Travail. Son corps vient d'être découvert dans le coffre d'une voiture. Apparemment, il aurait été étranglé. » Pierre Laporte avait été kidnappé la semaine précédente par les frères Paul et Jacques Rose, et Bernard Lortie, tous trois membres de la cellule de financement Chénier du Front de libération du Québec. Trudeau père, premier ministre de l'époque, avait instauré la loi sur les mesures de guerre pour réprimer la rébellion et éviter l'éclatement du Canada. Du coup, il régnait une atmosphère d'avant-guerre, d'où la tension que j'avais ressentie à l'aéroport.

Silence oppressant, ville éteinte, ville en berne. Comment Trudeau avait-il pu sortir les chars d'assaut pour mater une poignée de rebelles en quête d'une identité francophone dans un Canada de plus en plus en plus anglophone ? C'est ainsi que je percevais ce qu'on appelait la crise d'octobre. »

Comment ce Québécois que je percevais comme doux, avenant et discret avait-il pu agir ainsi ? Y avait-il seulement quelques fauteurs de troubles ou s'agissait-il d'une révolution organisée et planifiée par des membres entraînés comme des soldats de la révolution ?

J'ai su, beaucoup plus tard, dans les années 90, par un collègue enseignant, qu'il y avait eu des camps d'entraînement, notamment en Palestine. Ce collègue avait fait partie du FLQ. Rien n'avait été mentionné clairement. Des allusions, une photo. Fidèle à lui-même, le Québécois restait discret et méfiant. L'assassinat de Pierre Laporte démontrait une volonté, chez certains, d'arriver à leurs fins : obtenir un Québec indépendant et s'emparer du pouvoir, quitte à recourir au terrorisme.

Pour le décès de Pierre Laporte, on a retenu la thèse de l'accident. Il se serait étranglé avec la chaîne en or qu'il portait autour du cou en tentant d'échapper à ses bourreaux. Ce fait n'exonérait pas les kidnappeurs de tout blâme, mais cela réduisait considérablement leur responsabilité dans cette mort sordide. Les trois furent exilés à Cuba, puis on n'entendit plus parler d'eux. Du moins, jusqu'à tout récemment, quand l'un d'eux est décédé.

Même si les événements demeuraient sérieux, je n'arrivais pas craindre pour ma vie ni à redouter une révolution. Pour cela, il m'eût fallu connaître l'histoire du Québec, la vivre ! Et alors oui, comme une large majorité de Québécois, j'aurais peut-être souhaité l'indépendance du Québec en me disant que ce serait bénéfique pour cette province. L'avenir nous dirait si ce serait par les urnes ou autrement.

Le FLQ avait organisé des cellules, des camps d'entraînement, deux enlèvements (dont l'un fut fatal), et, à l'instar de quelques organisations terroristes, mourut de sa belle mort !

Avec le recul, je vois davantage ce mouvement comme étant un extrémiste, mené par un groupuscule d'individus déterminés, certes, mais n'ayant pas les moyens de leur idéal.

Dans la politique active d'aujourd'hui, on peut voir proliférer les résultats de ce mouvement. Cela a donné naissance au Parti Québécois qui concrétise la légitimité de l'indépendance. Ce parti est né en 1971, suite à l'union du RIN et d'un mouvement souverainiste existant.

René Lévesque, journaliste devenu premier ministre, fut le symbole le plus fort du mouvement souverainiste. Il organisa le référendum de 1976, pour que la population se prononce sur un Québec souverain. Les résultats furent, en arrondissant : *non* à 51%, contre 49% pour le *oui*.

Lors de l'assemblée suivant le vote, Lévesque s'est adressé à la population en ces termes : « Si j'ai bien compris, vous me dites : à la prochaine fois ! » Et il y en eut une, soit en 1995, mais les résultats

furent semblables. Le Québécois voulait décidément garder ses Rocheuses, semble-t-il. Ce dernier qui se prétendait autrefois né pour un petit pain deviendra artiste, entrepreneur et homme d'affaires. Aujourd'hui, sa créativité rayonne à travers le monde.

Je ne vivais pas l'histoire du Québec de l'intérieur, mais puisque j'habitais à l'intérieur de ses frontières, je voulais la comprendre. Je lisais, je m'informais, je parlais aux enseignants, mes collègues, aux futurs enseignants, ceux qui voulaient embrasser la profession et à qui je dispensais, entre autres, le cours *Milieu scolaire québécois*. Il faut dire que depuis mon enfance, je me suis toujours montrée curieuse, et ce trait ne m'a jamais quitté.

Un petit tour d'horizon au 2960 Édouard-Montpetit m'a permis de découvrir, sur la table à café, un journal local tellement grand, qu'une fois déplié, il la traversait d'un bord à l'autre. Il était si épais, que je me disais qu'il me faudrait une semaine pour le lire en entier. C'était *La Presse* du 17 octobre, jour de l'assassinat du ministre Pierre Laporte, jour de mon arrivée au Canada. Les nouvelles relatives à l'assassinat n'y figuraient pas encore, puisque celui-ci avait été commis le jour même et que le journal n'apparaissait que le matin. Barbare était-il abonné à *La Presse*? Quand je le lui demandai, il me confia qu'il l'avait prise sur le paillason du voisin de palier. Il se trouvait drôle et ne cachait plus ce côté délinquant de sa personnalité, cette partie sombre que je ne lui connaissais pas jusque-là. «Ce samedi, quelqu'un s'attendait à lire son journal, mais ne le put pas».

Sans être dramatique, cela pouvait être frustrant pour l'abonné. Loin d'être anodin, cet acte risquait de provoquer l'ire du voisin qui aurait raison de se fâcher. Les Québécois sont des gens doux (comme on le disait si bien dans la publicité du fromage *P'tit Québec*), jusqu'à ce que leur patience déborde de son vase. Alors là, on peut assister à des excès, comme l'assassinat qui a eu lieu aujourd'hui!

Je parcourus le journal, mais n'appris rien de nouveau. Il y avait beaucoup de mots, organisés en plusieurs lignes, beaucoup d'opinions aussi, dont: «L'opinion du lecteur» à qui on donnait la possibilité de s'exprimer. Tiens, c'est intéressant... Cela ressemble à s'y méprendre à de la liberté d'expression! (On y a même publié un article que j'ai rédigé sur les promotions et l'immigrant dans le milieu de l'éducation.)

Rien de virulent, tout était écrit sur un ton monocorde. C'est probablement ainsi que naquirent la langue de bois et le discours du

politiquement correct. Il y avait comme des codes sociaux sous-jacents qui régulaient le discours. Je l'ai constaté dans des réunions d'amis ou de collègues. On ne pouvait pas parler de tous les sujets.

Quand votre remarque tombe sur un silence quasi unanime, vous venez d'apprendre que vous avez manqué l'occasion de vous taire ! Vous vous indignez, par exemple, parce que tant de gens ont voté *oui* (ou *non*) au référendum, ou encore, parce que votre réunion a été reportée et du coup, il s'ensuit un silence glacial, comme s'il y a une censure tacite sociale et collective.

La lecture, qu'il s'agisse de celle d'un quotidien ou de résultats de recherche comme le faisait Barbare, ça creuse... Je me levai pour aller voir ce qu'il y avait dans le réfrigérateur. Malgré le décalage horaire, moins ressenti de ce côté-ci de l'Atlantique, je voulais manger un petit quelque chose. Or, il n'y avait rien ou presque. Si ! Un pot de beurre de cacahuètes. Je goûtai, car je ne connaissais pas. Ce n'était pas mauvais, même que c'était bon ; cela ressemblait à de l'étouffe-chrétien, ce gâteau de Savoie qui nécessite d'être accompagné d'une gorgée de café pour passer. Je demandai au maître de la maison s'il y avait quelque chose à manger, mais voilà qu'il me dit qu'il comptait sur moi pour cuisiner quelque chose, genre omelette ou sandwiches. Je venais à peine d'atterrir et la nuit était déjà installée. J'aurais donc pensé qu'il se donnerait la peine de préparer quelque chose ! Par la même occasion, il m'apprit que par souci d'économie, au déjeuner, il tartina ses rôties avec de la margarine. Et maintenant que j'étais là, il y avait que du beurre ! Ma parole ! Il devait jouer sa bourse au casino pour être incapable de payer son loyer et vivre si pauvrement ! Il savait pourtant que je détestais le beurre au point d'en faire une phobie ! Quel message tentait-il de me faire passer ? Mais je gardai mes commentaires pour moi.

Tout à coup, j'eus envie de prendre un bain et d'aller me coucher pour dormir enfin... Je m'apprêtais à m'exécuter quand je me souvins qu'il n'y avait qu'une douche. Pas de baignoire. J'allai donc m'allonger pendant que Barbare se préparait quelque chose à manger.

Gagnée par l'anxiété, je ne pus dormir immédiatement. J'avais mal à l'estomac. Dans quelle galère m'étais-je foutue ? J'étais à peine arrivée et pourtant, j'allais d'une déception à l'autre. À défaut d'avoir cuisiné quelque chose ou d'avoir acheté un repas tout préparé, il aurait pu au moins mettre quelques denrées dans le réfrigérateur... Des viandes froides et un pain frais, par exemple !

Sa dulcinée arrive de l'étranger et c'est comme si personne n'avait traversé la porte de cet appartement. On m'aurait nommée *Personne*, que cela ne m'aurait pas mieux décrite. Je vois à présent combien cela a dû le déranger de venir me chercher à l'aéroport. Cela avait dû exiger de lui un effort surhumain !

Je n'arrive pas à me souvenir d'une douceur lors de cette soirée. Voulait-il me signifier qu'il vivait dans la misère ? Sa bourse universitaire représentait un peu moins que le salaire du Québécois moyen, environ 70\$ par semaine. De plus, il recevait un autre montant à titre d'assistant du directeur de mémoire de maîtrise auprès des étudiants. Ce fut plus tard son unique participation aux frais de notre ménage (environ 100\$ par mois). À moins d'avoir dépensé son argent au jeu ou dans la drogue, je ne vois pas comment il avait pu devenir si miséreux !

S'il voulait que je m'apitoie sur son sort ou sur celui de sa famille, c'était gagné ! Comme je n'avais trouvé aucune trace de drogue ou autre chose suspecte, je pris sa version. L'autre possibilité était qu'il avait commencé à verser sa bourse à sa mère avant même mon arrivée. Les mois de loyer impayés pouvaient aussi avoir créé ce trou... Invraisemblable...

Finalement, je refusai de laisser l'anxiété me gagner et me dis que demain serait une autre journée. Sur ce, je m'endormis et très vite, je rêvai de jours meilleurs. J'avais besoin de toute mon énergie pour effectuer ma demande d'immigration, ce qui n'était pas nécessairement gagné d'avance.

Je ne connaissais pas encore toutes les histoires d'horreur en lien avec l'immigration d'un conjoint. Bien après ma venue ici, alors je faisais ma maîtrise en éducation, j'avais rencontré un Québécois marié avec une Mexicaine. Ils avaient eu un premier enfant, né ici même. Or, après mon arrivée au Canada, les lois avaient changé : le conjoint-immigrant devait retourner dans son pays d'origine pour faire sa demande d'immigration. La dame dut donc retourner au Mexique. Quand j'ai discuté avec son époux, celui-ci l'attendait depuis déjà un an et demi. Heureusement que cette loi n'était pas en vigueur au moment de mon arrivée. Dans mon cas, les démarches n'ont duré que trois mois.

CE PAYS QUI M'A CHOISIE

Je me mis très vite à la tâche pour obtenir le statut d'immigrante. Étant alors comme une sans-papiers, puisque j'étais au Canada à titre de touriste, cela me plaçait dans une situation précaire qui me mettait mal à l'aise.

J'allai voir *Immigration Canada*, car *Immigration Québec* n'existait pas encore. Plus tard, par l'entremise d'une loi promulguée en 1971, Québec obtint la possibilité d'agir sur le processus de sélection des immigrants.

Munie de mon passeport et des documents qu'on m'avait demandé d'apporter lors d'une conversation téléphonique, je me présentai dans les bureaux de la rue Dorchester, qui deviendra plus tard le boulevard René-Lévesque suite au décès de ce dernier.

Je savais déjà comment me déplacer à l'aide du transport en commun. Je devais prendre l'autobus 51 pour me rendre au métro Laurier. Ensuite, je devais changer de voie à Berri-de-Montigny pour gagner le centre-ville, là où les bureaux se situaient. Je leur ai indiqué que Barbare et moi devions nous marier le 22 novembre, puis on m'a posé quelques questions, notamment sur ma connaissance de l'anglais ou d'autres langues, mes qualifications et mes diplômes. L'interrogatoire terminé, ils ont procédé à un examen médical. Je ne me souviens plus si cela s'est fait dans les bureaux de l'immigration ou à l'extérieur.

Peu de temps après, j'appris que je m'étais qualifiée par moi-même, sans que Barbare n'ait à me parrainer. J'avais accumulé le nombre de points requis pour être admissible. On me remit donc un petit document : une feuille de papier d'environ cinq centimètres par douze, de la grandeur d'un certificat d'immatriculation, attestant que je bénéficiais du statut d'immigrante reçue. Bien sûr, ce document me permettait de travailler. Oui, j'aurais pu tout arrêter là, me prendre un appartement et dire bye bye à Barbare ! Et vogue autre chose que la galère !

Comme indiqué dans la pyramide de Maslow, j'aurais eu une vie disciplinée, organisée, vouée à satisfaire mes ambitions personnelles et à m'actualiser. J'aurais fait venir les autres membres de ma famille, j'aurais voyagé, travaillé et étudié, comme tout ce que j'ai fait dans l'ère *post-Barbare* ! J'aurais exactement eu la vie que j'ai

eue quand j'ai quitté ce dernier, les désillusions et le *spleen* en moins. Cependant, j'étais incapable de le laisser ! Sans lui, je n'avais aucune raison de rester au Canada ; j'étais venue pour lui, pas pour immigrer.

Je me serais cependant mille fois rendue service si j'étais partie avant que notre couple se détériore. Même si je n'avais pas choisi de vivre au Canada, celui-ci m'avait choisie en facilitant ma résidence.

Quand deux ans plus tard Barbare a quitté le domicile pendant trois semaines suite à son altercation avec ma mère, j'ai pris le temps de réfléchir. N'étant plus sous son influence, j'ai repris des forces, entamé les procédures de divorce et même si plus rien ne me retenait ici, j'ai répondu *oui* à la déclaration d'amour du Canada ! Ce dernier ne le regretterait pas ! J'avais quelques amis, un nouvel emploi et je devais me concentrer sur mon divorce...

La seule personne dont on doit s'occuper avant tout, c'est soi-même. Que signifie vivre, sinon s'aimer jusqu'à la fin des temps ? S'aimer, se choisir, n'est-ce pas le meilleur cadeau à s'offrir ? Pour une vie saine. Pour une âme capable d'aimer les autres !

SOLITUDE ET ISOLEMENT DE LA PROIE : PSYCHOLOGIE DU PRÉDATEUR

Voilà les deux éléments pour enfermer une proie. Alors, elle dépend de vous. Entièrement de vous. À mon arrivée ici, à part Barbare, je ne connaissais personne. Je n'avais aucun ami proche. Je savais qu'un oncle à moi habitait ici depuis peu, plus précisément dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce, dans l'ouest de la ville, mais je n'ai pas cherché à me rapprocher de lui outre mesure. Quand quelqu'un s'éclipse en douce sans dire où il va, laissant seulement entendre qu'il s'en va vivre au loin sans préciser le lieu, c'est qu'il ne désire pas être importuné. Sa femme et lui avaient deux enfants, mes cousins germains. Je les ai contactés quelques jours après mon arrivée au Canada, même si je savais que mon oncle souhaitait rester loin de sa famille. Malgré tout, il a exprimé le désir de me servir de témoin lors de mon mariage. J'étais flattée.

Plus tard, chaque fois que je rencontrais sa famille lors d'une fête communautaire, mon oncle me reprochait de ne pas l'appeler. Or, vu ma situation, faire appel à lui aurait constitué, selon moi, un constat

d'échec. Aussi, comme je l'ai précisé plus haut, j'étais persuadée qu'il désirait s'éloigner de la famille. J'aurais pu au moins l'appeler pour obtenir du soutien, mais je ne l'ai pas fait. Puisque je n'en avais fait qu'à ma tête en venant rejoindre mon futur époux ici, je me disais qu'il était préférable d'assumer seule les conséquences de cette décision. Alors j'assumais...

Barbare, qui ne portait dans son cœur aucun membre de ma famille, me dit, à la suite d'une soirée organisée par le centre communautaire :

— Chaque fois que nous rencontrons ton oncle, il te demande pourquoi tu ne l'appelles pas.

— Il est vrai que je n'abuse pas du téléphone. Mais lui non plus ne m'appelle pas.

— Il te fait le reproche avant que tu ne le lui fasses. Il veut garder ses distances et s'arrange pour que tu ne le lui reproches pas.

Ce besoin d'abaisser l'autre en le critiquant !

— C'est possible. Aussi, je le dérange le moins possible.

Comme je suis d'un naturel timide et effacé, je prends rarement l'initiative d'appeler les gens. Je dois prendre sur moi et faire des efforts pour parler aux autres. Dans un tel contexte, il s'avérait aisé, pour Barbare, de m'inciter à ne pas contacter les membres de ma famille. Plus j'hésitais à m'affirmer, plus il m'éteignait. C'est ce que je percevais dans mes rares moments de discernement.

Un jour, alors que j'étais curieuse de voir où habitait mon oncle, j'ai demandé à Barbare de m'accompagner. Ainsi, si je souhaitais un jour m'y rendre, je saurais où se trouve sa maison. « Sais-tu où se trouve le Grand Boulevard ? » lui demandai-je. Du coup, il comprit que mon oncle habitait un grand boulevard. Or, il ne s'agissait pas, comme il le comprenait, de la taille du boulevard, mais de son nom. « Tiens, tiens, le Barbare qui disjoncte ne sait pas tout ! » pensai-je tout bas. Le pauvre croyait que je voulais lui en mettre plein la vue en lui précisant que mon oncle habitait un grand boulevard. Mais plutôt que d'admettre son ignorance et de s'excuser, il se moqua !

Si moi j'avais commis cet impair, il m'aurait humiliée pendant trois jours. Il croyait tout connaître et traitait les autres de haut. Il devait se sentir bien petit pour s'élever ainsi en écrasant les autres. Quant à moi, j'avais besoin de sortir de ma coquille, de ma réserve, d'avoir un entourage pour me soutenir. Pour m'en décourager, Barbare s'ef-

forçait de me faire avaler que mon oncle et sa famille n'aimaient pas accueillir des gens chez eux.

Se trouvait aussi à Montréal une cousine à ma mère qui m'avait hébergée presque trois semaines, quelques années auparavant, le temps de passer des examens. J'avais alors le sentiment d'avoir abusé et je me serais sentie malvenue de la déranger à nouveau. Après tout, sa maison n'était pas un refuge pour femmes battues. Elle était toujours mariée et avait deux beaux enfants. Après avoir immigré au Canada, elle devint soutien de famille. Tout comme moi, elle avait donc ses ambitions, ses soucis, sa vie, son stress.

Je n'aurais pu imposer ma présence à quiconque, d'autant plus que Barbare ne cessait de me répéter que j'étais un boulet et un poids lourd !

Le manipulateur inverse toujours les situations pour se donner le beau rôle, car le boulet que j'avais au pied, c'était lui !

SA FAMILLE, SON ENTOURAGE

Barbare avait une grande de famille : des cousins, des cousines, des amis, des collègues et bien sûr, sa famille immédiate. Socialement, il avait beaucoup de facilité à se lier aux autres et à attirer la sympathie des gens. Je sentais qu'il pouvait obtenir l'appui inconditionnel des siens.

Cependant, tout ne pouvait pas être noir ou blanc. Il y avait sûrement quelques nuances de gris qui m'auraient permis de voir un peu de lumière, ainsi que la possibilité d'être soutenue par des membres de notre entourage qui désapprouvaient son comportement. Nous avions pourtant le téléphone. Sans chercher à trouver refuge chez l'un ou l'autre des membres de ma famille, j'aurais pu les appeler, ne serait-ce que pour être présente dans leur vie et alléger cette chape de plomb qui pesait sur mes frêles épaules. La perspective de parrainer la famille de Barbare me pesait. Parler de mes soucis m'aurait permis de ventiler, peut-être même d'admettre que j'avais, que je vivais un RÉEL problème de violence conjugale. J'aurais peut-être même pu découvrir que je n'étais pas seule, qu'il y avait des ressources pour me venir en aide.

La compagnie de téléphone *Bell* détenait alors le monopole de tout le réseau des communications. Il en coûtait six dollars par mois pour obtenir le service téléphonique, appareil inclus. Tout le monde y était abonné. Barbare aurait pu s'y soustraire, mais il aurait trop eu à perdre : les communications avec ses directeurs de thèse, ses amis et surtout, sa mère qui vivait à l'étranger et qu'il n'appelait jamais en ma présence par souci d'intimité, étaient trop importantes, pour lui.

Ainsi, cet homme, *CE BARBARE QUI DISJONCTE*, qui étudiait à l'université, recevait une bourse décente (plus quelques extras dont j'ignorais l'importance) pour veiller à sa subsistance. Quel anachronisme ! Cet homme qui n'avait pas payé son loyer pendant huit mois, comptait faire venir sa famille, et ce, tout en sachant qu'il ne pourrait les parrainer. Pour se faire, il lui aurait fallu un emploi et un revenu adéquat. Comment pensait-il atteindre ses objectifs ?

Je savais que notre mariage constituait une formalité pour que je puisse vivre légalement au Canada. Mais cela n'était plus le cas depuis que j'avais obtenu mon statut d'immigrante reçue. Barbare devait certainement avoir calculé son coup. Il avait besoin de moi pour parrainer sa famille et c'est pourquoi il tenait à se marier. Il investissait... et à peu de frais.

M'en tenant aux formalités, je ne m'attendais donc pas à ce que nous ayons une noce. Or, c'était ne pas tenir compte de la bienveillance des gens de la communauté que nous fréquentions. Eux en avaient décidé autrement ! Je n'allais pas boycotter un cadeau si gentiment offert. La noce fut sobre, certes, mais nous eûmes droit à tout ce qu'un mariage digne de ce nom pouvait comporter de plaisir et de joie.

COMMENT UNE SIMPLE FORMALITÉ SE TRANSFORME EN CÉLÉBRATION

Le mariage civil, dont nous avons convenu tous les deux et qui devait se dérouler sans la présence de notre famille, est devenu une célébration. Un jour, Barbare m'a annoncé que sa mère serait présente le jour du mariage. Elle, pour qui tout avait constitué un obstacle lors du mariage de Jean, son fils aîné, s'amenait naturellement ici pour le mariage de Barbare.

Je lui dis : « Tu n'as pas respecté notre entente, Barbare. Voilà que ta mère sera là. Avoir su, j'aurais invité la mienne. Ce mariage de-

vait être une formalité, et maintenant, il prend l'allure d'une véritable noce.»

— Invite-la ! réplique Barbare.

— Je le fais sur-le-champ !

Aussitôt dit, aussitôt fait. Malheureusement, ma mère, dont le passeport avait expiré le mois précédent, a dû décliner l'invitation.

Résultat : la mère de Barbare était présente, ainsi que beaucoup de gens que je ne connaissais pas. À nouveau, je me suis sentie bien seule ! Outre mon oncle, qui comme convenu, m'a servi de témoin, et qui est venu avec les siens, aucun membre de ma famille n'était présent. Ma cousine, qui venait de perdre sa belle-mère, a délégué son garçon de douze ans pour la remplacer. La technicienne de laboratoire où travaillait Barbare m'a prêté sa robe de mariée, celle-là même qu'elle avait portée l'année précédente lors de son mariage avec Max. Je fis donc avec. Ce furent mes seules noces ! Je regrette encore de n'avoir pas tout arrêté — mauvais départ, mauvais karma — pendant qu'il était encore temps ! Les alliances, en or 18K, furent échangées. Celle de Barbare prenait le chemin des toilettes pour un oui ou pour un non, dès qu'il disjonctait. Il la récupérait aussitôt, quand ce n'est pas moi qui le faisais. Lors de notre mariage, je me sentais piégée, écrasée, vu le nombre de ses alliés. Je me sentais surtout très seule, telle une étrangère à mes propres noces. Et croyez-moi, Barbare ne faisait rien pour me rassurer. Je me sentais aussi minuscule que pouvait l'être ma valise, à mon arrivée à l'aéroport, alors qu'elle était posée sur le carrousel, près d'une *Samsonite* rouge. Je me sentais comme si je n'étais rien. Ce que j'aurais aimé pouvoir reculer dans le temps et accepter la proposition de mon professeur de physique ! En lieu et place, j'avais cédé mon pouvoir à Barbare, tout mon pouvoir, et il l'utilisait. Comme un bar ouvert, il en abusait ! Il faut comprendre la psychologie de la femme battue, en l'occurrence moi : ses muscles sont tétanisés, une glue informe et visqueuse l'enveloppe et la lie à son bourreau, un miasme. Incapable de tout mouvement, je ne pouvais fuir. J'espérais secrètement qu'il change, qu'il cesse de me frapper comme il le promettait chaque fois ! Pour reculer, il eût fallu que j'aie les yeux ouverts et la volonté de maintenir les paupières béantes ! Il eût aussi fallu que j'envisage une autre alternative, ou que je m'en invente une...

Pourtant, enfant, je faisais preuve de créativité... Quand l'adversité se présentait, je me retroussais les manches et je poursuivais. Dire que des gens m'ont déjà dit qu'une femme battue aime recevoir des

coups... NON. Moi, je n'aimais pas les coups. Oui, j'avais peur. On aurait dit que Barbare avait anesthésié mes défenses naturelles, mon élan vital, cette *volonté de puissance*, dirait Nietzsche !

Comme prévu, sa mère est arrivée la veille de notre mariage. Comme le voulait la coutume, je ne devais pas dormir avec le futur marié la veille de nos épousailles. Nous n'avions qu'un lit et le canapé. La belle-mère envoya son fils dormir sur le canapé et m'invita à dormir avec elle. Moi qui souhaitais profiter d'une bonne nuit de sommeil pour être belle le lendemain, je fus incapable de m'endormir. J'allai donc trouver Barbare pour lui dire :

— Je prends le canapé, va dormir dans la chambre.

Ce qu'il fit aussitôt. Il n'aurait jamais osé me frapper devant sa mère. J'en avais l'intuition et je comptais là-dessus ! Ce ne fut pas le cas quand la mienne ou mon amie Chantal sont venues au Canada !

Nous nous mariâmes le 22 novembre. Ensuite, avec mon précieux document à la main, je me mis en quête d'un emploi. J'ignorais encore que mon avenir se déroulerait sans Barbare...

Ce sont nos choix, les bons et les moins bons, qui déterminent la personne que nous sommes aujourd'hui. Dans mon cas : forte, grande gueule, timide, mal assurée, mais forte et solide comme le roc. Qui l'eût cru !

Comment, ai-je pu accepter de subir une telle violence ? Piqûre de scorpion par-dessus venin de serpent ? Pourquoi me suis-je rendue en pays étranger où nul ne me connaissait, où je n'avais ni travail ni amis ? Barbare décidait et je me soumettais. Sinon, il cognait. Puis, il tombait à genoux en sanglotant en implorant mon pardon. Comme cela me chagrina de voir un homme à genoux, je pardonnais. Et nous repartions, jusqu'à la prochaine galère !

Ainsi allait mon quotidien dans ce deux pièces et demie sans lumière naturelle, parsemé de quelques moments de bonheur : visites d'amis comme Jacques B. et son épouse, des gens généreux et affables.

Dans ces doux moments d'accalmie, je cuisinais pour le plaisir. J'ai même invité le couple à souper. Ils m'ont appelée le lendemain pour me remercier. J'étais étonnée et surprise de recevoir une telle marque d'appréciation...

Pendant ces moments où je ne me sentais pas démolie, le soir, je préparais les bols du petit déjeuner en vue du lendemain matin, comme nous avons l'habitude de le faire chez madame Cave à vin, à

Grenoble. De cette façon, je gardais le peu de dignité qui me restait et une partie de celle que j'étais et que j'aimais.

Les maisons d'hébergement commençaient à faire leur apparition, à Montréal. Je me serais considérée dans la dèche si je m'étais rendue dans l'une d'elles. *Le Barbare qui menaçait de disjoncter* prenait des décisions unilatéralement, sans me consulter, sachant que je lui prouvais chaque jour que j'étais sa chose, sa proie, et surtout, que je ne valais pas grand-chose... Il fallait qu'il me le martèle!

Et il exerçait son pouvoir sans retenue, sans s'en cacher, pas même devant ceux qui étaient près de moi. En revanche, il dissimulait ce qu'il était vraiment lorsque nous étions en présence de figures d'autorité comme les agents de police, le directeur du centre communautaire, ses directeurs de mémoire de maîtrise et tous ceux qui pouvaient l'intimider... La situation n'était inextricable que parce que je la percevais ainsi et, psychologiquement, je partais battue d'avance.

INCOMPRÉHENSION DU BARBARE QUI DISJONCTE

Partager mes émois avec d'autres femmes dans la même situation m'aurait aidée à comprendre. J'avais besoin de comprendre. Cependant, je suis convaincue, aujourd'hui, qu'il n'y avait rien à comprendre. Faire face à de tels comportements fait de vous un perdant, une personne démolie. Vous prenez vos jambes à votre cou et vous détalez. Loin, très loin. Accepter de parler à d'autres femmes battues, c'était admettre avoir un problème. Moi, je le savais, je n'étais pas dans le déni. Mais Barbare, non. Je voulais que nous consultations un conseiller matrimonial. Il m'invita à y aller, mais SEULE ! Car lui, bien sûr, n'avait pas besoin de conseils ! C'était lui qui définissait les paramètres de l'ACCEPTABLE !

Je vivais une relation malsaine. Rares sont ceux qui sauvent ce genre de relations, qui se terminent souvent par un meurtre. Le pervers narcissique a comme autre caractéristique d'être dépourvu d'empathie. Totalement. Au point qu'un jour, voulant corriger sa sœur adolescente devant sa mère et moi, Barbare lui dit : « On va jouer du couteau, si c'est ce que tu cherches ». Puis, il alla prendre un couteau à la cuisine. Même s'il s'agissait peut-être (?) d'une mise en scène, cela avait suffi à traumatiser l'ado qui souffrait d'épilepsie. Barbare me terrorisait. Je me demandais s'il me ferait soigner si un jour, il devait me blesser gravement. Un fait demeure : plus les épisodes de violence se multipliaient, plus je me vidais de mon énergie.

Quand nous sommes passés en cour pour obtenir le divorce, je racontai ceci : un jour, il a mis ma tête dans la gazinière avant de laisser échapper le gaz qu'il voulait que je respire ; l'assistance semblait effarée ! En voyant la réaction des autres, on se rend compte de l'impact et de la gravité de tels gestes. Je suis consciente, aujourd'hui, du traumatisme que tout cela a provoqué chez moi.

Partir me paraissait insurmontable. Je l'acceptais comme une fatalité. Je n'avais pas l'énergie d'agir. Comme un parasite qui se nourrit de votre sang, le pervers narcissique vous affaiblit un peu plus chaque jour. Exactement comme le terrorisme, qui affaiblit les défenses d'un ensemble d'individus. Ceux-ci deviennent comme anesthésiés, sonnés de constater que des humains soient capables d'une telle cruauté. Je crois que les comportements de Barbare étaient aussi cruels que gratuits.

Voici une anecdote que Barbare m'avait un jour racontée et qui témoigne bien de sa cruauté. Nous regardions les photos des pensionnaires que j'avais fréquentés lorsque j'ai fait mes études au lycée Victor Hugo. Sur une des photos, Barbare a reconnu Raymond E., mon camarade de terminale. Il m'a alors raconté que, quelques années auparavant, cet élève partageait la même classe que lui au lycée Lyautey, situé dans la ville d'où ils sont tous deux originaires. Un jour, Raymond a reçu une montre en guise de cadeau d'anniversaire. Barbare lui a dit : « Prête-la-moi quelques instants. » Après que Raymond se fût exécuté, Barbare alla chercher un marteau dans la cuisine, puis d'un seul coup, cassa la montre.

Je me souviens encore de cette histoire qu'il racontait souvent. Ahuri, Raymond, qui ne s'attendait sûrement pas à une telle méchanceté, est parti. Même s'ils n'étaient alors que des adolescents, le geste me semblait cruel et gratuit. J'avais de l'empathie pour ce grand garçon que j'avais connu. Cette histoire est restée gravée longtemps dans ma mémoire.

Je ne prenais pas au sérieux de tels comportements. Je pensais vraiment qu'il s'agissait d'une façade qui cachait un être tendre et avenant, qui piquait parfois des colères comme cela peut arriver à chacun de nous. (Dans son cas, un peu plus que les autres !)

Dans le cas de Barbare, si j'avais été psy, je l'aurais déclaré sociopathe. Mais j'étais trop près de lui pour juger. D'ailleurs, les épouses de pédophiles ou de tueurs en série vous diront qu'elles n'ont rien vu. Moi, je l'avais côtoyé, nous fréquentions presque les mêmes amis. À part ses gestes violents à mon endroit et les quelques histoires tordues qu'il me racontait, le reste me semblait à peu près normal...

**D'OÙ ME VENAIT ALORS LE SENTIMENT D'IMPUIS-
SANCE QUE JE RESSENTAIS LORSQUE JE VIVAIS AVEC LUI,
À PART DE L'IMMENSE POUVOIR QU'IL AVAIT SUR MOI ? JE
NAGEAIS DANS LE DÉNI ET LA CONFUSION.**

MON PREMIER EMPLOI

J'appris que le directeur de recherche d'un groupe en Biologie Marine offrait des emplois d'assistants de recherche et de techniciens de laboratoire pour identifier les espèces du plancton de la

Baie-des-Chaleurs et les dénombrer. Ces espèces avaient été pêchées dans l'estuaire du fleuve Saint-Laurent. Couchées dans le formol depuis quelques années, elles attendaient d'être identifiées, comptées et séparées en catégories.

Enfin, un premier vrai travail qui allait probablement durer le temps que durerait la subvention affectée à cette recherche. Je postulai et obtins l'emploi. Youpi ! Même si les subventions de recherche sont accordées de façon temporaire, souvent elles sont reconduites d'une année à l'autre. Qu'importe ! C'est un vrai bonheur ! Une liberté nouvelle !

Avec une blouse blanche, que nous trouvions toute propre chaque matin, une pince ressemblant à une pince à épiler dans les mains, nous étions d'attaque pour séparer les *bébêtes*. Je ne me souviens pas si nous portions des gants. Nous allions nous chercher une bassine que nous disposions sur notre paillasse, chacune dotée d'un évier. Dans la bassine, nous mettions un peu de cette soupe de plancton reposant dans le formol.

Installés confortablement avec une loupe lumineuse flexible au-dessus de notre bassine, nous pouvions commencer à travailler. Il s'agissait d'une loupe comme celle que les esthéticiennes utilisent pour épiler les sourcils ou procéder au nettoyage de la peau. Devant chacune des bassines, on trouvait des flacons pour recueillir les invertébrés marins, selon leur appartenance à une espèce ou une autre. Bien que le formol nous piquât les yeux, nous ne portions aucun masque protecteur.

Dès les années 80, l'urée formaldéhyde, communément appelée formol, fut interdit en raison de sa toxicité. Que sont devenues, aujourd'hui, toutes ces bouteilles de plancton au formol recueillies au fil des ans ?

Le formol conserve les animaux à disséquer dans les laboratoires de biologie ou d'anatomie et les cadavres dans les salons funéraires. Je me souviens du géant Beaupré... nu, son corps était conservé dans le formol au vu et au su de tous les étudiants en médecine. Il y a seulement quelques années qu'il a été restitué à sa famille aux fins de sépulture. J'avais été choquée de cette histoire.

Géant, certes, mais tout de même, un homme qui n'a vécu que jusqu'à vingt-trois ans. Dans son cas, la science, qui se préoccupe aussi d'éthique, a failli, selon moi.

Avec la mousse d'urée formaldéhyde, on isolait les maisons. En 1980, toutes les maisons isolées à la MUF ont été déclarées non conformes et, enlever ce produit pour le remplacer par quelque chose de moins toxique faisait partie des responsabilités des propriétaires. Une subvention leur a d'ailleurs été octroyée à cet effet.

VIE SOCIALE À L'EMPLOI, VIOLENCE À LA MAISON

Barbare me présenta quelques amis de l'université, tous médecins, puisqu'il étudiait au département de pharmacologie-médecine. Du groupe, il était le seul à ne pas être médecin.

J'étais consciente d'évoluer au sein d'un monde privilégié. Nous fréquentions les B., Jacques et son épouse Colette, et nous fûmes même invités chez leurs parents à la campagne. Pour l'occasion, ils nous firent un ragoût de boulettes comme on n'en trouve plus aujourd'hui sur les tables québécoises. Colette, qui avait étudié en musique, avait fait graver leurs alliances d'un caducée et d'une clef de sol pour illustrer l'union entre la musique et la médecine. Elle avait eu l'idée, car elle enseignait la musique et donnait des concerts de flûte à bec. Se maquillant peu, elle avait la classe de ces femmes que la vie semblait avoir gâtées. Grande et mince comme son mari, elle et lui représentaient pour moi le couple idéal. Ils avaient deux beaux garçons et un côté humain qu'ils transmettaient à ces derniers. Colette nous racontait la vie, quelque vingt ans auparavant, quand la rue Côte-des-Neiges ressemblait à une vraie côte enneigée. Elle portait bien son nom. Pas de magasins, juste des fermettes avec quelques vaches. Le chemin en pente descendait du chemin Queen Mary à la rue Jean-Talon. À bicyclette, l'été, la montée en sens inverse s'avérait ardue. Chemin de terre ou d'asphalte? Colette n'a pas précisé. Nous restâmes bouche bée. Si cette information n'était pas venue de Colette, nous aurions cru à un canular.

Dans leurs loisirs, son époux et elle décapaient des meubles québécois antiques selon la tendance de cette période. Nous trouvions ces meubles tellement beaux... Les lignes étaient épurées, tandis que le bois dur était travaillé par le temps: des générations! Le couple nous donna la piquûre. Le décapage de meubles fut l'unique loisir que

j'ai partagé avec Barbare. Cela consistait à étendre un solvant épais très fort qui sentait l'acétone. Celui-ci pouvait dissoudre en un seul étalage toutes les couches de peinture avant d'arriver au bois. Un bois dur, généralement du pin qui servait aussi à faire les planchers. Pour notre mariage, Colette et Jacques nous avaient offert une chaise berçante sculptée qu'ils avaient eux-mêmes décapée. C'était à l'époque où les gens allaient s'acheter des meubles neufs au magasin plutôt que de conserver leurs *vieilleries peinturées* huit fois. J'aimais cette chaise berçante ; non que j'aimasse me bercer, mais parce qu'elle s'inscrivait dans le temps, dans la durée. J'ai encore une photo de moi, assise dans cette chaise, où j'affiche un air sombre et sérieux.

Les gens que nous rencontrions, en général bienveillants, me calmaient, me réconciliaient avec la vie et me redonnaient confiance. Cependant, je ne pouvais partager avec eux ce que je vivais, car nul ne m'aurait crue. Barbare était si avenant en leur présence : le parfait mari !

Nous habitions sur la rue Édouard Montpetit à la base du trottoir roulant qui menait à la résidence pour filles appelée « La Tour des Vierges ». Un jour, je pris ce trottoir et je n'ai eu qu'à m'en féliciter, car ensuite, tous les matins je le prenais pour me rendre au département de biologie. Plus tard j'y étudierai, quand ce département déménagera sur l'avenue Vincent-D'Indy ! Encore une victoire sur l'adversité ! J'étais fière d'avoir obtenu mon statut d'immigrante reçue sans l'aide de Barbare, fière d'avoir trouvé un travail en décembre, soit deux mois après mon arrivée. Là, le pouvoir aurait dû changer de main. Je ne dépendais plus de Barbare, à présent, et je n'étais plus à sa merci. Mais la réalité fut tout autre. Je compris alors que l'essentiel, pour lui, résidait dans le pouvoir qu'il avait sur moi. En toutes circonstances, il devait rester le commandant des armées, le guide suprême, l'Ayatollah de Mitou !

Mon travail, je l'ai trouvé toute seule. Le directeur du centre océanographique m'avait engagée, moi ! Ce centre regroupait plusieurs villes côtières, dont Montréal, Rimouski, Halifax... Un jour, il y eut un congrès à Rimouski. Nous y allâmes en compagnie des diplômés, des profs et des assistants. Je crois que ce fut mes plus belles vacances au Québec. Le soir, on faisait un feu de camp, on faisait griller des guimauves au bout d'un bâton, quelqu'un jouait de la guitare et nous chantions. Barbare et la ville étaient loin. Nous passions tout le répertoire des chansons québécoises, dont : *Au chant de l'alouette*, que j'avais appris ici. Veiller au coin du feu, chanter, écouter... c'était

féérique! J'eus peu d'occasions semblables de faire la fête! Je me demande pourquoi. Sans doute parce qu'il m'aurait manqué la chimie entre le paysage et la diversité: les professeurs, les étudiants, les employés, le feu de camp, le bord de mer (l'estuaire), le petit vent frais et beaucoup de rêves...

Quelque chose a cassé depuis!

PETIT MOMENT DE BONHEUR À L'EMPLOI

Denise, une étudiante en maîtrise avec qui je me suis liée d'amitié au travail, avait disséqué des moules avec son groupe d'étudiants de premier cycle. Elle a rapporté le reste à notre laboratoire. Elle souhaitait cuisiner des moules marinières, un plat dont je me souviens encore. La recette comprenait du vin blanc, des échalotes françaises, du sel, du poivre et du beurre.

Tous les labos étaient équipés de réfrigérateurs où l'on déposait nos lunchs, des spécimens de biologie à étudier et ce qui restait de nos petites fêtes. Donc pour notre recette, nous avions le beurre, les moules et un restant de vin blanc. Ne manquaient que les échalotes françaises et un gros chaudron. Quelqu'un se chargea d'aller acheter les échalotes, tandis que je proposai d'aller chercher le chaudron chez moi, puisque j'habitais juste en bas du trottoir roulant. Le laboratoire s'est animé et le Dr Brunel, notre directeur, s'est joint à nous; c'était la fête. J'ai appris ce jour-là qu'on pouvait faire la fête avec un rien. Juste des gens disposés à s'amuser. On s'offre du plaisir à profusion, sans se prendre la tête.

Je m'ennuie de cette légèreté québécoise... nous étions dans un milieu donné, en un temps donné.

À cette même époque, je commençai à entamer des démarches pour étudier ici. L'université me demanda de faire mes *preuves*, puisque je n'avais pas terminé ma licence en France. Je devais m'inscrire en tant qu'étudiante libre à un cours et le réussir. Je choisis l'histologie, l'étude des tissus, un cours que j'avais déjà réussi auparavant en première année de médecine, mais pour lequel je n'avais pas obtenu les crédits, vu que la promotion se faisait par année scolaire complète et non par matière. En effet, dans le système français, il fallait réus-

sir toutes les matières de l'année scolaire complète pour passer en deuxième ou en troisième année de médecine, tandis qu'ici, si vous avez réussi le cours d'histologie de trois crédits, vous n'avez plus besoin de le repasser. Il reste définitivement acquis et présent sur votre bulletin. J'obtins 98% à l'examen écrit. Les travaux pratiques avaient représenté pour moi une partie de plaisir puisque nous devions dessiner avec des crayons *Cran Dash* sur du papier à dessin ce qu'on voyait au microscope : tissu osseux, tissu musculaire lisse tissu nerveux avec les neurones, les hématies et les leucocytes du sang, etc.

Autre victoire sur l'adversité, la troisième. Barbare commençait à être fier de moi ; du moins, c'est ce qu'il laissait entendre devant moi... Assez pour qu'il décidât à mon insu que j'étais mûre pour parer sa famille.

C'est aux environs du mois de mars qu'il entreprit ses démarches pour mener son projet à bien. Je travaillais et j'étudiais. Pour le gouvernement, cela constituait une preuve d'autonomie. Je payais le loyer, mes chèques étaient toujours honorés et donc, j'étais solvable.

À l'époque, quand on voulait louer un logement, la première question qu'on vous posait était : «Avez-vous une facture d'électricité ou de téléphone sur vous ?» Cela représentait une preuve de résidence ou de solvabilité. Aujourd'hui, on fait une enquête de crédit. On peut aussi *googler* le nom de la personne et trouver une foule d'informations sur elle. Ces factures à mon nom m'avaient permis de déménager dans un appartement plus grand et plus haut.

À ce moment, j'avais quitté mon emploi de *trieuse de spécimens du plancton* et travaillais comme enseignante en biologie dans un collège privé. Je me sentais privilégiée, car le département de biologie se situait dans un nouveau bâtiment du collège, juste au-dessus de l'atelier du Frère Jérôme, le peintre de renom. Quelques fois, quand il était là, je lui parlais.

Malgré les sévices que mon corps subissait et l'état de déséquilibre mental qui en découlait, tous les matins, comme un petit soldat, je marchais. Nous n'avions pas encore d'auto. Je faisais mes courses chez le *Steinberg* le plus proche, en plus de préparer mes cours de biologie générale qui contenaient des informations que je n'avais pas étudiées à l'université. Par exemple : la théorie des coacervats. La première année d'enseignement, on se sent poche ! Je me sentais poche. J'étais poche ! Barbare n'était pas étranger à cet état d'âme !

COURS DE CONDUITE AUTOMOBILE DISPENSÉS PAR BARBARE

Barbare est venu confirmer que j'étais poche le jour où il a entrepris de m'apprendre à conduire. L'année précédente, j'avais suivi des cours de conduite dans une auto-école reconnue. Durant la deuxième série de cours, le moniteur me mit la main sur la cuisse. Il ne m'en fallut pas davantage pour que je descende de l'auto en marche. Heureusement, il y eut plus de peur que de mal et nous ne nous trouvions pas sur une autoroute. Comme il était le propriétaire de l'auto-école et l'unique employé de celle-ci, ce fut la fin mes cours de conduite avec cette compagnie !

Plusieurs de mes amis avaient appris à conduire sans l'entremise d'une auto-école. Je me suis donc dit : « Pourquoi pas moi ? » Nous achetâmes une auto, une *Cortina* d'occasion relativement petite si on la comparait au bateau de Jacques. C'est Barbare l'expert qui avait inspecté le tacot. Il n'existait alors ni *CAA* ni inspecteurs. En fait, nous n'avions aucun recours en cas d'arnaque. Un jour qu'il était de bonne humeur, il proposa pour une énième fois de m'apprendre à conduire. Jusque-là, j'avais toujours repoussé son offre en raison de l'expérience que j'avais vécue avec l'auto-école. Cette journée-là, je m'étais dit : « Pourquoi pas ? » Mais j'avais peur de conduire. Nous descendîmes quelques rues, vers Outremont, puis il me fallut négocier un virage alors que j'ignorais tout des rudiments de base : ajuster le rétroviseur, vérifier les clignotants, mettre les feux d'urgence au besoin...

Pendant ce cours, Barbare, qui occupait le siège du passager, écrasa son pied gauche sur mon pied droit. Puis, en furie, il arrêta voiture. Heureusement que je roulais à seulement une dizaine de kilomètres à l'heure. J'étais si surprise, que je ne m'étais pas rendu compte qu'il m'avait fait mal au pied. Il m'a lancé : « Jamais, au grand jamais, tu n'apprendras à conduire. T'es bien trop poche ! » Ensuite, il me planta là, prit ma place derrière le volant et m'ordonna : « descends ! » Je m'exécutai sans m'offusquer de sa brutalité, puis il appuya sur l'accélérateur et partit en me laissant sur le trottoir. Je me dis avec philosophie qu'il avait dû aller se réfugier chez sa mère et que cela allait me faire du bien de pleurer. Sûrement, pensai-je, qu'il allait se calmer. Pour ma part, j'étais quitte pour rentrer à pied en boitant. Je ne le revis qu'à l'heure du souper, peut-être même plus tard.

— Sais-tu au moins où j'étais ? me demanda-t-il. Le sais-tu ?

— Chez ta mère ? me hasardai-je.

Il me cogna avec toute la rage qu'il avait accumulée durant son absence de huit heures.

— J'ai failli me tuer ! s'écria-t-il. J'ai conduit comme un fou sur l'autoroute, et tu me dis que j'étais chez ma mère ?

— J'ai pensé...

— Ah ! Parce que tu es capable de penser, maintenant ?

On répond quoi à cela ? Agression par-dessus agression, on finit par capituler ! Moi, j'avais abandonné. C'est comme si tout instinct de survie m'avait quittée.... Il venait de décréter, de la grandeur de son jugement, du haut de sa toge de juge et de son turban, que j'étais poche !

ÉPILOGUE DU CHAPITRE

Plusieurs thérapies plus tard, suivies de la reconstruction de mon *moi* démoli, j'ai eu envie de suivre à nouveau des cours de conduite. Mais cette fois, avec une auto-école fiable et un moniteur intègre. Le gouvernement avait fait le ménage au sein des auto-écoles et exigeait dorénavant des compétences plus accrues de la part de celles-ci... Mon nouveau moniteur m'emmena tout de suite sur l'autoroute Décarie, soit sur le même chemin que nous avons emprunté lors de mon arrivée au Canada. J'ai plongé, et c'est là que j'eus ma première leçon de conduite.

Un an après mon divorce, j'achetai le même modèle de voiture que j'avais utilisé lors de mes cours et par la suite, j'ai pu conduire sans peine plusieurs autos différentes. Le jour où j'eus les moyens de m'offrir une auto de luxe fut le jour de ma revanche sur l'adversité — escapade en *Cortina* dans Outremont — et sur ce personnage nommé Barbare qui s'était conduit avec moi de façon si grossière !

«Tiens, Barbare ! Non seulement je peux conduire, mais je conduis une *M* ! Te souviens-tu de la façon dont tu t'es défoulé sur moi, ce jour-là ? »

Chapitre III

LE JOURNAL LA PRESSE : LES JOURNALISTES, LE CIVISME DES GENS.

Le jour de mon arrivée au Québec, un épais journal traînait sur la table à café. Il était aussi épais qu'un dictionnaire, aussi large que la table à café. C'était *La Presse* du samedi. Celle que Barbare avait subtilisée sur le tapis du voisin de palier. Date : 17 octobre 70, jour de l'assassinat d'un ministre. Deux dates historiques : une pour le Québec et une pour mon arrivée au Canada. Barbare habitait le Québec depuis déjà deux ans. Deux ans, c'est suffisant pour connaître un pays, son fonctionnement et le code éthique de ses habitants. Barbare, qui avait vécu des tempêtes de neige, avait pu observer que les jours de tempête, les langues se déliaient, les rides amères explosaient en sourires bienveillants. Les gens étaient prêts à s'entraider. Les conversations dénotaient cette connivence mutuelle au sujet de la température.

« Il fait doux, aujourd'hui » « S'il ne ventait pas si fort... » ou encore : « Cette belle neige propre, ça met de bonne humeur ! » Les autres jours, ceux pendant lesquels on ne se parle pas, on se respecte et on évite de mordre. Quand on va à la banque, on sait qu'on doit faire la file et attendre son tour. On ne se trouve pas un ami dans cette file pour passer devant les autres. À l'épicerie, quand on a une quarantaine d'articles dans son panier, on ne va pas à la caisse express ; on utilise les caisses ordinaires. Pas plus qu'on ne coupe la file d'attente pour passer plus vite. De même, lorsqu'on trouve un portefeuille qui ne contient aucune adresse postale, on le dépose dans une boîte aux lettres. On compte ainsi sur le service de la poste pour l'acheminer à la bonne personne.

Postes Canada contribue si bien à ce civisme, qu'une lettre adressée au père Noël se rend à l'adresse exacte où quelques bonnes âmes y répondront. Notre service postal sert aussi à renvoyer les clés de voiture perdues à leurs propriétaires via le service des amputés de guerre. Ce service vous envoie un identifiant pour vos clés en échange de quelques dollars et si vous le désirez, vous pouvez faire un don. Le don de sang à la Croix-Rouge reste un don. Celui qui reçoit le sang ne paye pas et celui qui le donne ne reçoit pas de rétribution. Dans

les échanges sociaux, la politesse domine. Dans plusieurs quartiers, on ne verrouille pas les portes. Quelquefois, les chalets restés ouverts servent de refuge à des gens mal pris lors d'une tempête de neige. De même, on ne prend pas un journal qui ne vous appartient pas.

Depuis quelques années, par contre, le civisme est en baisse. Spécialement dans certaines épiceries où couper la file d'attente et se rendre à la caisse express réservée aux achats de douze articles et moins avec un panier contenant une quarantaine d'articles semblent être devenue monnaie courante. Et la caissière de servir le délinquant !

La lecture de cet épais journal ne m'avait rien appris de nouveau : peu d'histoire, peu d'analyses politiques... Des mots, beaucoup de mots répartis sur beaucoup de lignes, beaucoup trop de réflexions stérilisées par l'autocensure du chroniqueur, approuvées, probablement, par le directeur du journal. Cependant, par-delà toute la critique que je viens d'émettre, ce fut le journal auquel j'ai été abonnée le plus longtemps, jusqu'à ce que la gauche s'en empare, à l'instar des autres quotidiens qui kidnappent l'information et la remplacent par de la propagande, mondialisation oblige ! Les grands médias, qui appartiennent souvent aux mêmes personnes ou aux mêmes consortiums, dessinent la tendance. Ils envoient des reporters sur le terrain, prennent des photos et interrogent les personnes d'un côté de la barrière, en prenant parti : exemple, CNN ou l'Agence France-Presse, de qui tous les articles francophones sont achetés : photos, opinions... Le journaliste de bureau se fait une idée de l'événement et interprète les positions des journalistes de terrain, conformément à l'idée qu'il s'en était faite à priori. Ainsi, les médias traditionnels peuvent créer de *fausses nouvelles*. Ce ne sont plus des sources primaires d'information auxquelles on peut se fier, mais des sources secondaires, voire tertiaires. On crée une nouvelle, elle se répète par l'effet multiplicateur de la vente du *scoop*, on répète la nouvelle dans le même média plusieurs fois par jour et l'invention devient vérité. *Goebbels*, qui travaillait pour Hitler lors de la Deuxième Guerre mondiale, disait : « Un mensonge répété mille fois devient vérité. » Les pays occidentaux eux-mêmes, si forts autrefois en analyse politique, deviennent des instruments de propagande.

Dans la foulée des *fausses nouvelles*, nous avons aussi les mises en scène de photos de guerre. Surtout quand on veut convaincre le lecteur !

Tout le monde a vu cette photo d'Alan Kurdi, ce petit Syrien noyé parce qu'il n'avait pas de gilet de sauvetage sur un rafiote pneumatique. La photo qui a fait le tour de la planète en a ému plus d'un. Non que la photo d'un enfant noyé ne soit pas émouvante... Mais quelquefois, il est bon d'aller au-delà des apparences. Comment se fait-il que le journaliste ait pu prendre cette photo ? Passait-il par là par hasard ? L'a-t-il achetée de quelqu'un ? Aurait-il lui-même noyé cet enfant pour avoir un *scoop* ? Sur les réseaux sociaux, j'ai vu sa photo avant la mise en scène. Le petit garçon n'avait pas l'air endormi comme sur la photo qui avait ému la planète entière. Il avait l'air d'un noyé que le ressac des vagues avait rejeté sur le rivage dans une position plutôt morbide. Je ne suis pas sûre qu'elle aurait suscité autant de sympathie si on avait gardé la photo originale, prise par un quidam avec son cellulaire...

Les journalistes deviennent des arracheurs d'émotion, selon leurs convictions politiques et selon l'effet qu'ils veulent produire sur le lecteur. Le journaliste peu scrupuleux n'hésitera pas à faire changer les dates sur la photo pour produire l'effet désiré. Je viens de voir, à *Radio-Canada*, une photo d'enfants illégaux aux États-Unis. Les pauvres étaient enfermés dans une cage. Le journaliste disait que cela se passait maintenant. Or, un simple détour sur *Fox News* me permit d'apprendre que ladite photo datait de 2014 ! Ce n'est pas le même président qui est visé ! Une photo vaut mille mots, mais le trafic de cette image vaut des milliers de dollars !

Il s'est installé partout dans le monde un discours du *politiquement correct*, où il ne fait pas bon désirer avoir des frontières moins poreuses. Quand on sait que nos pays n'ont pas réussi à enrayer la pauvreté...

Bref, le journal sur la table n'a plus la neutralité d'antan. Au moment même où l'URSS s'effondre, où les Républiques socialistes soviétiques s'affranchissent du joug de la Russie et de son communisme, les médias occidentaux épousent cette tendance. Ils affirment une volonté d'équité internationale quand l'équité nationale n'a pas encore été atteinte. Cette vieille morale judéo-chrétienne sur fond de sentiment de culpabilité paralyse toute action en vue de défendre son pays et les siens. La souffrance de l'itinérant posté au coin de l'auto-route pour vendre son *Itinéraire* m'émeut davantage. Cependant, les défenses naturelles des pays hôtes se mettent en berne au profit du réfugié. L'instinct de survie de ce dernier ainsi mis en sourdine peut

lui faire préférer la mort.

Dans son dernier livre, BHL, invité à l'émission de Laurent Ruquier (*On n'est pas couché*), parle du suicide de la France face aux *cinq rois* de ces pays : Russie, Iran, Syrie, Corée du Nord et Chine. Ces alliés forment une nouvelle force contre l'occident, les É.-U. ayant abandonné leur hégémonie sur la région.

«La planète change : le bien et le mal se confondent et sont traités sur le même pied d'égalité».

LA LUTTE POUR LA SURVIE

Je suis arrivée dans un climat de violence en ce jour du 17 octobre 1970. La violence que j'ai subie s'est étendue sur environ deux ans. Deux années à batailler pour essayer de me comprendre et de comprendre les comportements barbares de Barbare à mon endroit. À essayer, aussi, de comprendre le fonctionnement de la société québécoise et de déterminer une nouvelle orientation professionnelle. Tout ça, à travers le chaos qui régnait dans ma vie personnelle et à travers la haine dont j'étais l'objet à la maison. Prétendre que je suis une survivante, une héroïne de la cravache et de l'humiliation n'est pas peu dire.

Survivre, c'est important, se construire, c'est mieux ! C'est-ce que je me suis appliquée à faire durant les années subséquentes. À travers les yeux des autres, j'ai trouvé l'appréciation et l'amour qui m'ont aidée à me bâtir. Ces yeux, ce sont ceux des élèves ou des étudiants (selon le niveau dont on parle), rivés sur moi. Ces yeux qui me disent : «Oui, vous êtes intéressante» «Vous expliquez bien» ou encore : «Nous voulons faire le niveau suivant avec vous!» Ces étudiants s'attendent à trouver un enseignant compétent, bien sûr, mais aussi, avec de la considération, du respect, de la bienveillance, de l'empathie et de l'authenticité. Selon Rogers, cet humaniste de l'éducation, ce sont les préceptes qui font de vous un bon enseignant. J'ai entendu, à la radio de Radio-Canada, que ce qui fait de nous un être capable de plus ou moins d'empathie, ce sont les neurones identifiés comme étant susceptibles de produire l'effet miroir. Si mon souvenir est exact, on les appelle neurones-miroir. Comme si le fait d'avoir soi-même été malmené par la vie vous faisait comprendre de l'intérieur

ce que l'autre a pu vivre. Dire bonjour à tous les étudiants le matin, même à celui qui arrive en retard, fait partie de la bienveillance d'un enseignant.

J'ai surtout travaillé avec une clientèle adulte, que ce soit au niveau secondaire, collégial ou universitaire. Ces adultes souvent malmenés par la vie l'ont aussi été par le système scolaire dans le moule duquel ils n'ont pas toujours trouvé leur place. Ils ont décroché, des fois aussi jeunes qu'à douze ans. Certains ont déjà vécu dans la rue. Cela prend beaucoup d'empathie, de la part du formateur, pour transformer des acquis mal assurés en réussite tangible, pour réveiller ces neurones qui ont perdu l'habitude de croire en leurs capacités et d'exercer leurs talents. Il en faut de l'empathie pour pousser ces gens à relever le défi de finir un secondaire V, parfois moins.

L'élève sent aussi qu'il peut avoir l'appui de quelqu'un qui ne le traitera jamais de *poche*. Apprendre est insécurisant. Une atmosphère de bienveillance doit accompagner cet acte.

L'ENSEIGNEMENT

Je ne suis plus *trieuse d'invertébrés marins* couchés dans le formol et composant le plancton de la Baie-des-Chaleurs. Aujourd'hui, j'enseigne. Je suis passée des invertébrés morts aux hominidés vivants : des adolescents. Ce virage s'est effectué dans la pire période de ma vie, soit durant les deux années où j'étais victime de violence conjugale. Que ferais-je, aujourd'hui, si j'étais restée dans ce laboratoire ? Avec la lutte contre la pollution et la course au *vert*, on nous aurait interdit de tremper nos doigts dans ce formol qui nous prenait à la gorge et qui nous brûlait la peau des doigts !

LA TRANSITION

Comment suis-je passée des petits invertébrés à l'enseignement ? À l'université, nous étions comme une famille ; nous nous appelions par nos prénoms et nous nous fréquentions à l'extérieur du travail.

Un beau jour, nous apprenons qu'un poste d'enseignant en biologie était offert dans un collège situé à proximité de l'université. Une collègue nommée Gisèle a postulé et obtenu le poste, comme elle a aussi obtenu un emploi au Cégep Montmorency à Laval. Il lui fallait donc faire un choix.

À l'époque, les cégeps (collèges d'enseignement général et professionnel) venaient de faire leur apparition. Puisque c'était nouveau, tout restait à faire : les programmes, les objectifs, le curriculum et l'évaluation. Le Rapport Parent, qui a amorcé ce projet, contenait l'essentiel, mais on ne savait pas encore ce qu'on enseignerait dans ces établissements. Le défi était de taille !

De façon plus explicite, le cégep devait servir à dispenser une formation qui réduirait le choc culturel entre le secondaire et l'université. Gisèle aimait ce genre de défis. Cela la plaçait au rang de pionnière dans un domaine où tout restait à inventer. Elle avait envie de s'y frotter, de sortir des sentiers battus, de relever le défi.

Les cégeps offraient un salaire plus élevé qu'au secondaire, moyennant douze heures de cours par semaine, ce qui était peu. Depuis, les négociations syndicales avec le ministère de l'Éducation ont eu comme effet de faire passer le nombre d'heures à seize et d'imposer, aux professeurs, du temps d'encadrement.

Le choix de Gisèle n'a pas été difficile : entre le cégep et le collège privé de niveau secondaire, elle a choisi le cégep. Meilleur salaire, tâches moins lourdes, et trois mois accordés pour concevoir le matériel didactique. Étrange que nous nous soyons retrouvées dix ans plus tard dans le même collège, à enseigner la même matière ; elle, en formation initiale et moi en éducation des adultes. Elle me suggéra de postuler pour le collège privé, un tuyau qui me permit d'explorer d'autres avenues.

Le poste d'enseignante en biologie au collège qui voisinait l'université restait donc à combler. Ils avaient besoin d'un professeur pour enseigner aux élèves de secondaire III et V. Un autre professeur, Jocelyn, enseignait aux autres niveaux. Des règles rigides régissaient alors la formation primaire et secondaire, même au privé. Le nombre de minutes de cours était déterminé, ainsi que le temps d'encadrement. De plus, l'enseignant devait s'impliquer dans les activités parascolaires ou au sein de la vie étudiante.

C'est ainsi que Jocelyn et moi entreprîmes de dispenser des ateliers de taxidermie. Ceux-ci devaient être populaires, car les can-

didats étaient nombreux. Je retrouvais encore des animaux morts... écureuils, furets... Mais cette fois, ils étaient plus gros que mes petits invertébrés marins! Aussi, devions-nous leur donner une apparence vivante pour l'éternité.

Les problèmes que j'éprouvais, à titre d'enseignante de niveau secondaire, résultaient de mon manque d'autorité. On disait de moi que je faisais preuve de laxisme et cela pouvait nuire à mon travail. Comme on a toujours les qualités de ses défauts, mon laxisme faisait de moi une professeure *cool*. Au moins, les étudiants étaient sûrs d'être bien accueillis et de travailler dans une atmosphère détendue.

Depuis ce fameux jeudi matin où j'ai pris mon courage à deux mains pour appeler le collègue et solliciter une entrevue, j'étais donc devenue enseignante en biologie. Je pense que la direction cherchait désespérément quelqu'un. Ainsi, moins d'un an après mon arrivée au Canada, je décrochais un poste d'enseignante. Consciente que je prenais un risque énorme, surtout en raison de ma timidité, j'acceptai de commencer le lundi suivant mon entrevue. J'ai plongé, au même titre que je l'ai fait lorsque le moniteur d'auto-école m'a appris à conduire sur l'autoroute Décarie. Je ne l'ai jamais regretté. On m'a embauchée suite à la délivrance d'une tolérance d'engagement. Il s'agit d'un permis d'enseigner valide pour un an, non renouvelable. En effet, pour engager un enseignant non légalement qualifié — je n'avais jamais suivi de cours en pédagogie — l'institution doit prouver au ministère de l'Éducation qu'elle n'a trouvé aucune personne qualifiée pour occuper l'emploi. Pour être légalement qualifié, un professeur devait détenir un brevet d'enseignement : brevet A pour le secondaire, ou brevets B ou C pour le primaire. Mais avant 1967, on n'exigeait pas une telle qualification pour le niveau collégial. Seuls les niveaux primaire et secondaire nécessitaient des brevets. En fait, tout ce qui touchait à l'enfance — ce qui inclut l'adolescence — exigeait une formation en pédagogie, donc un brevet.

Après son secondaire V, celui qui souhaitait enseigner devait suivre un cours à l'école normale, au terme duquel il obtenait un brevet A au bout de trois ans, un brevet B au bout de deux ans ou un brevet C au bout d'un an. Ces brevets étaient valides à vie. Quand le métier d'enseignant acquit ses lettres de noblesse et exigea une formation universitaire, soit après 1967, l'obtention du droit permanent d'enseigner a été assujéti à une probation de deux ans, tant au niveau primaire que secondaire. Après quoi, le permis d'enseigner devient un

brevet. La réforme de l'éducation qui a suivi la publication des États généraux *sur l'éducation* en 1997 a de nouveau changé la donne. Dès lors, après trois ans d'études universitaires et une année de stage, le finissant obtenait un brevet permanent émis par ministère de l'Éducation. Ce brevet, qui pour moi était une consécration, je finis par l'obtenir un jour...

QUALIFICATION POUR ENSEIGNER

Après moult tracasseries, je pus obtenir mon fameux brevet. À l'époque, il était difficile, pour un étranger, même pour un Français, de faire reconnaître son diplôme. Ainsi, puisque ma licence n'était pas terminée, les orienteurs d'université ignoraient de quelle façon il me serait possible d'intégrer le système québécois d'éducation. Le MEQ m'attribua l'équivalent de 15 ans de scolarité. Pour m'inscrire en sciences de l'éducation (programme anciennement appelé pédagogie), je devais avoir terminé ma licence, laquelle correspondait au baccalauréat québécois, soit 16 ans de scolarité. Il me manquait donc un an. Je tournais en rond.

J'ai commencé la maîtrise en biologie en réalisant l'équivalent d'une année de scolarité de niveau du bac. Comme je travaillais, il m'a fallu deux ans y arriver. Quand j'ai obtenu les 16 années de scolarité requises, j'ai pu m'inscrire au certificat en sciences de l'éducation et ainsi, obtenir ma qualification. Je travaillais depuis plusieurs années, déjà, dans le secteur de l'éducation des adultes (en sciences), mais je voulais être légalement qualifiée. Ce que je peux dire, c'est que ce fameux brevet d'enseignement, je ne l'ai pas volé !

LA MOTIVATION DU CHANGEMENT

Entre technicienne de laboratoire en biologie et enseignante, comment s'est déroulée la transition ? Ma timidité naturelle ne m'incitait pourtant pas à vouloir exercer le métier d'enseignante, d'autant qu'un de mes professeurs de biochimie, à Grenoble, m'avait déjà dit

qu'il ne me voyait ni en recherche ni en enseignement. Que reste-t-il comme choix d'orientation quand on nous dit que les seuls débouchés possibles ne sont pas pour nous ? Je ne l'ai pas écouté et je ne m'en porte que mieux : j'ai fait de l'enseignement et de la recherche !

J'ai souvenir encore d'avions de papier volant dans la classe ou encore, de papier mâché par un adolescent et soufflé à travers un stylo à bille vidé de son réservoir... Bien que le *missile* visât le professeur, il aboutissait fatalement sur le mur, créant ainsi un petit tas qui restait plaqué là durant des années. Mais... euh... je crois que je suis en train de confondre cet adolescent avec moi... au même âge que lui. Toujours est-il que j'ai connu le chahut. Malgré tout, j'entrai dans la fosse aux lions, bien décidée à tout faire pour que mon intégration se passe bien, même s'il m'arrivait parfois de sortir de la classe complètement découragée. Ces larmes qui refusent de couler aujourd'hui coulaient alors à flots !

LA MUSE DE MA RÉORIENTATION

Je dois mon choix à mon ex-petite belle-sœur Liselle qui me dit un jour que je l'aidais à faire ses devoirs : « Qu'est-ce que tu expliques bien ! » et : « Si c'était possible, j'aimerais bien t'avoir comme prof ! » Venant d'une adolescente, le compliment m'alla droit au cœur et ne tomba pas dans l'oreille d'une sourde. Ce n'était ni de l'amour ni une flagornerie, mais une appréciation de mon implication. Ainsi, j'embrassai la profession et je me retrouvai dans une faune de 35 à 40 garçons, à expliquer les origines de la vie dans un collège privé. Ils testaient continuellement cette adulte à peine plus âgée qu'eux. Certains, âgés de 19 ans, étaient bien décidés à faire la peau à ce petit bout de femme, à la faire rougir en lui posant des questions sur la sexualité, leur préoccupation majeure. Le seul cours de sexologie qu'ils recevaient provenait du cours de pastorale ou de leurs expériences personnelles. Plusieurs avaient une *blonde*, comme on dit ici, et, si je me fie au recours collectif intenté par un groupe d'étudiants du collège, il y eut probablement, en catimini, des abus qui ont tenu lieu d'apprentissage de la sexualité. Quand, au téléjournal, il fut question du frère Sarrazin, je savais de qui il s'agissait.

Les adolescents prenaient un malin plaisir à me questionner sur l'anatomie féminine. J'étais capable de répondre le plus honnêtement possible, sans me démonter. Ils étaient vraiment intéressés à leurs cours de biologie. Ce sont eux qui m'ont appris que *Walt Disney* s'était fait cryogéniser après sa mort, dans l'espoir, un jour, de revenir nous en parler. Les élèves étaient au courant à cause de la proximité de la Floride et parce que l'homme venait de mourir.

Un jour, ils m'ont apporté un œuf dur comme le roc et gros comme un ballon de baseball. De prime abord, je pensais que c'était d'un œuf d'autruche ou d'émeu... Mais non, il ne s'agissait que d'un œuf d'oie sauvage, à l'image de celles qui migrent en automne, vers des cieux plus cléments. J'y ai perçu un témoignage de confiance. Un autre professeur que moi y aurait peut-être vu une tentative de diversion. Moi, j'y voyais une marque d'intérêt réel pour la biologie, une curiosité saine, celle qui cherche continuellement à comprendre. Je sympathisais avec eux, car je me sentais comme eux : curieuse et questionneuse. Globalement, je garde un doux souvenir de cette première année d'enseignement, celle dont j'eus longtemps honte tant je ne me suis pas sentie à la hauteur. Semble-t-il que plusieurs collègues se souviennent de cette année comme d'un cauchemar, tant elle a laissé une marque indélébile dans leur carrière. Malgré les difficultés, elle fut riche en émotions de toutes sortes : des pleurs à l'humiliation, en passant par le sentiment de frustration. Je me félicite de l'avoir vécue. Toute expérience, bonne ou mauvaise, douloureuse ou joyeuse, fait de nous ce que nous sommes aujourd'hui.

Par un bel après-midi, alors que je passais à mon bureau pour corriger les examens de mes quarante-cinq petits monstres, j'entendis frapper à la porte. Je n'attendais pourtant personne. En principe, il n'y avait que le frère Marcel qui venait me voir à mon bureau, puisqu'il occupait la fonction de technicien de laboratoire et que nous préparions les laboratoires ensemble. Il aimait faire du ski alpin, le soir, après les cours, quand Il faisait déjà nuit, car en hiver, le soleil, ici, peut se coucher avant seize heures. Faire du ski la nuit m'impressionnait, moi qui trouvais que c'était déjà très froid pour skier le jour !

PIÈCE DE THÉÂTRE AVEC LES SECONDAIRE V

J'allai répondre en pensant qu'il s'agissait du frère Marcel. Or, je me retrouvai face à une délégation de quatre ou cinq élèves du secondaire V. Après les avoir fait entrer, je m'attendais au pire : une plainte au sujet de ma façon de noter ou d'enseigner. Ils m'expliquent qu'ils suivent un cours de théâtre au collège et qu'ils ont besoin d'une fille pour interpréter le rôle de Ciboulette dans la pièce *Zone* de Marcel Dubé. Christian, qui arborait des favoris à 19 ans, s'avança vers moi et me dit avec une conviction dans la voix : « Vous n'aurez pas beaucoup de répliques à donner. S'il vous plaît, dites oui. » Sylvain, le plus petit de la classe et aussi, *le champion*, s'avança à son tour et lança : « Nous n'allons pas nous déguiser en filles pour jouer le rôle de Ciboulette ! » Et Julien d'ajouter : « Nous avons beaucoup de candidats pour jouer le rôle des mauvais garçons, mais personne ne veut faire la fille ! » Ces garçons, plutôt machistes, n'auraient jamais accepté de revêtir des vêtements de filles. Nous étions en 1971, une époque où les rôles sociaux étaient bien définis. Les filles jouaient les rôles de filles et les garçons les rôles de mauvais garçons. Le collège n'étant pas encore mixte (il le deviendra plus tard), il n'y avait donc aucune fille pour interpréter le rôle de Ciboulette. De voir les garçons me supplier de le faire m'a touchée. Je ne voyais plus, en eux, les fauves qui m'attendaient au détour dans ma salle de classe, mais des enfants dans un corps devenu trop grand pour eux. Je réfléchis vite. « Le trac, as-tu pensé au trac, Mitou ? Avec ta timidité malade, tu pourrais devenir aphone ou te tromper dans l'une des répliques... » Puis, chassant toutes ces objections de mon esprit, je leur répondis : « Oui, vous pouvez compter sur moi. » J'aurais marché sur la tête, pour leur plaire, et même fait des cabrioles, au besoin ; j'avais le sentiment de faire partie de leur gang. J'avais leur confiance. Heureusement que je n'ai pas quitté la profession suite à cette année que je croyais désastreuse. Nous étions enregistrés sur magnétophone. Depuis longtemps on pouvait filmer, mais la vidéo n'apparaîtra que beaucoup plus tard. Je pense m'en être bien sortie, malgré ma voix mal assurée quand j'écoutais par la suite les enregistrements. De la part d'élèves que je percevais comme chahuteurs, le témoignage de confiance s'avérait grand.

Quelques années plus tard, je rencontrai Michel L., un garçon à qui j'avais enseigné, alors qu'il était étudiant au premier cycle en

biologie. À ce moment, je travaillais en tant qu'auxiliaire d'enseignement en biologie. Je supervisais les travaux pratiques. Mon supérieur travaillait sur un animal unicellulaire : l'amibe. Michel me dit : « J'ai gardé de bons souvenirs de mes cours de biologie. On s'est beaucoup amusé et on a beaucoup travaillé. » Tout l'inverse de ce que j'avais vécu, avec beaucoup de stress en prime. J'avais l'impression de ne pas avoir travaillé ; en réalité, je ne me sentais pas à la hauteur de la profession. Pour l'être, il aurait fallu, selon moi, que je passe toutes mes soirées à préparer mes cours afin d'être incollable. Pour ce qui est de s'amuser, on repassera !

En ce temps, je découvrais un nouveau pays en même temps qu'un nouveau conjoint. Je devais me composer un visage pour avoir l'air présentable malgré les coquards. Quand on a les yeux rivés sur soi en permanence, la tendance à l'autocritique s'installe facilement.

Aujourd'hui, mon regard se porte sur l'implication dont j'ai fait preuve cette année-là. Je suis même allée au chalet de la confrérie pour y passer un week-end d'éveil spirituel avec les élèves de secondaire III. Les enseignements tournaient autour des symboles. Tout était prétexte à en créer... Un insecte, une feuille, un bourgeon. Je sentais que les élèves s'ennuyaient et j'avoue que cette activité n'avait pas amélioré mes relations avec eux ni ma façon d'enseigner. Je me demandais s'ils avaient tiré des conclusions intéressantes suite à cette sortie. Tout se passait à l'intérieur, alors qu'il faisait si beau, dehors. Les ateliers de taxidermie et la pièce de théâtre furent plus productifs.

LES CODES SOCIAUX AU QUÉBEC

Je trouvais les Québécois accessibles. Déjà, l'usage du tutoiement alors que nous ne nous connaissions pas rapprochait les gens. Il brisait la glace, invitait à l'échange et réduisait la notion de hiérarchie.

Si l'accessibilité des supérieurs hiérarchiques était plus grande qu'en Europe, il devait y avoir, me disais-je, des codes sociaux tacites qui devaient m'échapper. Par exemple, le non-renouvellement de mon contrat. Si j'avais suivi le cours : *Milieu scolaire québécois*, j'aurais su que mon contrat ne serait pas reconduit, puisque mon embauche reposait sur une tolérance d'engagement. Ce sont les élèves qui m'en

ont informée. C'était vers le mois d'avril, date de renouvellement des contrats d'engagement. Or, ce sont mes supérieurs qui auraient dû me mettre au parfum de la situation, pas les élèves.

Je ne savais pas qu'on pouvait demander des comptes aux administrateurs, aller les trouver et leur demander pourquoi les élèves détenaient cette information et pas moi. Pour tous sauf pour moi, cela ressemblait à un secret de polichinelle. Il aurait été important d'en discuter avec l'administration. Je me sentais victime de cette accessibilité dont je parlais plus tôt. Je sentais que l'on confondait manque de respect et accessibilité.

Je m'ennuyais un peu des façons de faire européennes. Le vouvoiement crée un peu de distance qui inspire le respect. On peut tout dire. Il suffit de trouver les façons de le dire. Je me sentais blessée, interchangeable. Puisque mon contrat n'était pas renouvelable, il aurait fallu que la direction attende jusqu'au mois de septembre pour me réengager. Pourquoi septembre? Parce qu'en septembre, on peut engager quelqu'un à la hâte et prouver qu'on n'a trouvé personne d'autre pour pourvoir le poste. Je connais pourtant des commissions scolaires qui ont émis plus de trois tolérances d'engagement consécutives. Toutes des informations que j'ai obtenues en suivant le cours *Milieu scolaire québécois* et que j'ai enseigné plus tard en tant que chargée de cours à la faculté des sciences de l'éducation. Comme le collège où j'enseignais était privé, il leur aurait été facile d'arrondir les angles et de me donner rendez-vous en septembre.

Mitou partait toujours perdante d'avance. Cela facilitait la tâche de mes employeurs ou de tous ceux avec qui j'avais à négocier. Je me suis sentie humiliée d'apprendre la nouvelle par les élèves. J'aurais pu exiger qu'on y mette la forme. Par exemple, demander une rencontre pour éclaircir l'information reçue par les élèves et, peut-être, exiger de dresser un bilan de l'année scolaire avec l'administration.

Demander aux gens de vous respecter fait partie de prendre soin de soi. Récemment, cependant, j'ai pu me faire une idée sur ce qui avait pu se passer. Cette entorse à l'éthique pouvait être aussi d'un tout autre ordre. En effet, dans la foulée des scandales sexuels qui ont entaché ce collège, on peut se demander si la nouvelle du non-renouvellement de mon entente n'avait pas fait l'objet d'une confidence sur l'oreiller de la part d'un des frères.

Je reçus aussi cette annonce comme un aveu d'incompétence. J'ai même remis en question mon choix de carrière. Je ne me sentais

pas assez qualifiée pour enseigner ; en fait, je me sentais médiocre. À la maison, j'étais sans cesse dévalorisée par Barbare. Il se pourrait que cela m'ait nui suffisamment pour me faire perdre mes facultés de discernement.

Si je m'étais confié à quelqu'un, je me serais sentie plus légère et cela m'aurait permis de relativiser ce que je vivais. On m'aurait expliqué ce que j'ignorais et ainsi, je me serais sentie moins honteuse de ne pas réintégrer mon emploi. Et puisque de toute façon, je quittais l'endroit, j'aurais pu demander des comptes à la direction ou simplement leur confier comment je me sentais. Cela m'aurait fait un grand bien. Cette année scolaire fut difficile ; j'en garde quelques souvenirs heureux, mais j'y ai aussi vécu de moments de détresse. En revanche, mes étudiants avaient tellement aimé la biologie que plus tard, trois d'entre eux se sont inscrits au baccalauréat dans cette matière. Aussi, ils suivaient les laboratoires de physiologie cellulaire que je supervisais. C'est là que je me suis rendu compte que je n'avais pas tout à fait manqué mon année. Motiver, inspirer... n'est-ce pas là la mission de tout enseignant ?

Aujourd'hui, je sais. Hier encore, je pensais qu'ils avaient choisi cette matière comme tremplin pour rentrer en médecine. En effet, quand les étudiants voyaient leur candidature refusée en médecine, ils s'inscrivaient en biologie et quelques années plus tard, on les acceptait en médecine. C'est encore le cas aujourd'hui. Cependant, on ne met plus l'accent sur les matières connexes à la médecine. On va davantage accepter, par exemple, une formation diversifiée susceptible de former des médecins plus humains, plus proches des gens, qu'une formation connexe à la santé. On s'est aperçu que les *champions* incolables présentant de belles notes n'avaient pas nécessairement toutes les qualités humaines requises pour exercer. J'aurais aimé faire partie de cette confrérie de sauveurs de vies, ces gens qui aident vraiment et qui voient le résultat tangible de leur travail. On soigne quelqu'un et il va mieux, vous venez presque de sauver une vie. Quand un professeur aide un élève, il ne sait pas toujours comment il l'a aidé. Au-delà de l'explication qu'il lui a fournie, l'a-t-il inspiré ? A-t-il *allumé* son intérêt ? Lui a-t-il servi de mentor en lui faisant découvrir un choix de carrière ?

LE PREMIER ABUS DE BARBARE

En tant qu'idéaliste, j'aurais aimé être médecin afin que mon influence ait un impact sur les gens. J'ai d'ailleurs commencé en médecine à l'étranger, où il vous suffit d'avoir le baccalauréat de type français en sciences expérimentales pour être admis, les programmes n'étant pas contingentés comme ici. On commençait la première session avec : physique, chimie, biologie (le PCB). Trois matières que j'enseignerai plus tard au cégep et au secondaire. La deuxième session était appelée *première année*. Au mois de juin, j'ai échoué le PCB et ai dû me reprendre en septembre.

Septembre : mes parents venaient de se séparer. Nous avions donc quitté mon père et troqué la petite ville qui m'a vu naître pour une autre plus grande. Nous demeurions chez un cousin, le temps de nous trouver un appartement. L'examen de reprise se déroulait en trois parties : écrit, travaux pratiques et oraux. Après chaque étape réussie, on passait à la suivante. J'ai passé l'examen écrit dans la ville universitaire voisine (à une heure trente en autobus) et je suis revenue chez mon cousin jusqu'à ce que j'obtienne les résultats devant me permettre de passer les travaux pratiques et l'oral. L'adresse de mon cousin n'étant pas la nôtre (notre nom ne figurait nulle part), j'ai demandé à un ami, Simon, qui habitait la ville universitaire voisine, de télégraphier mes résultats à l'adresse de Barbare, qui lui, habitait à la même adresse depuis vingt-cinq ans. J'avais bien pris soin de dire à ce dernier de ne pas s'inquiéter s'il recevait un télégramme. Il ne s'est pas inquiété du tout, semble-t-il...

LE TÉLÉGRAMME

Le télégramme avait pour but d'aviser Barbare que j'avais réussi à l'écrit. Par la suite, je comptais sur lui pour me transmettre l'information, afin que je puisse passer les travaux pratiques et l'oral. Je l'avais donc informé et pourtant, il ne m'a transmis la communication que le matin même où débutaient les épreuves de travaux pratiques. Dès que j'eus l'information, je pris l'autobus, mais hélas, n'arrivai

dans la ville universitaire voisine qu'en après-midi. Je pus passer les épreuves de biologie et de chimie, mais celle de physique, elle, avait eu lieu le matin, sans moi. Heureusement, on me permit de la passer toute seule le lendemain. J'étais dans un tel état de désarroi...

Dans ce contexte, j'échouai lamentablement! Non, je n'étais pas une *championne* de la physique, mais tout de même! Barbare aurait-il agi ainsi intentionnellement? J'aurais dû y voir un signe du destin m'enjoignant à quitter cet homme qui à cette étape de notre relation, soit au début, n'avait pas encore commencé à s'en prendre physiquement à moi. Comment a-t-il pu manquer à ce point de jugement? Il s'agissait pourtant d'une information qu'il savait capitale et urgente pour son amie de cœur! À cette époque, personne n'avait encore le téléphone, sauf son père pour les besoins de son entreprise. Le mode de communication le plus sûr restait donc le télégramme. On en envoyait pour annoncer un décès, pour transmettre ses félicitations aux nouveaux mariés quand on ne pouvait être présent à la noce, ou encore, pour annoncer l'heure d'arrivée de son avion. Le télégramme était livré exactement au moment voulu... Sa livraison était presque instantanée, sans délai. Le fait que Barbare ne m'ait pas transmis cette communication urgente aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Or, je n'avais pour toute défense que l'inexpérience de mes 19 ans et la candeur de l'adolescence (je ne voyais pas le mal). Bref, j'affrontais la vie avec très peu d'outils! Aujourd'hui, je suis d'avis qu'il s'agissait là du premier abus de Barbare à mon endroit. S'ensuivirent une suite d'échecs et une succession d'abus de la part de Barbare. Il me déconstruisait tranquillement en s'attaquant au peu d'estime que j'avais de moi. Il serait sans doute parvenu à ses fins si ma mère n'avait pas mis un terme à ses agissements. Il me faisait penser à ces félins qui tournent autour de leur proie, qui jouent avec, la considèrent, se pourlèchent... et vlan! D'un coup de patte, ils l'achèvent. Ma mère m'a sauvée de ses serres d'oiseau de proie en intervenant dès qu'elle le prit sur le fait. Il était débusqué. Quelqu'un l'avait confronté sur un terrain qu'il pensait être le sien: moi! Jusque-là, ceux qui étaient témoins de ce qui se passait fermaient les yeux.

SCÈNE DE VIOLENCE DEVANT MA MEILLEURE AMIE

Ma reconstruction a été l'œuvre de toute une vie. D'ailleurs, j'y travaille encore. Durant cette union avec Barbare, j'ai vécu une succession de chocs post-traumatiques, tant physiques que psychologiques. Je suis loin d'en être sortie indemne. Encore aujourd'hui, je suis hypersensible à la douleur. La coiffeuse ne peut laver mes cheveux sans que je ne grimace de douleur. Pareil pour l'épilation. Si j'avais eu à enfanter, c'est le médecin qui aurait réclamé une anesthésie. L'avant-dernière altercation avec Barbare fut la plus humiliante : Chantal B, qui était ma meilleure amie lorsque j'habitais à Grenoble, vint me rendre visite le deuxième été suivant mon arrivée au Québec.

Tous les Français qui viennent sur le continent américain souhaitent voir les chutes du Niagara, New York et Disney World. Moi, je voulais emmener Chantal à New York, un endroit que je ne connaissais pas non plus. Quant aux chutes Niagara, j'y étais déjà allée avec Barbare, après un congrès de pharmacologie qui se déroulait à Toronto. Chantal est arrivée trois mois avant la fin de ma relation malsaine avec mon mari. Originnaire de Chambéry, près de Grenoble, elle faisait une licence en chimie organique. Nous étions très liées, elle et moi. Elle m'avait confié être attirée par un garçon avec qui elle avait autrefois travaillé en binôme durant ses études universitaires. Par la suite, ce dernier avait obtenu une bourse pour venir étudier à Montréal en chimie organique, à la même l'université où j'avais travaillé.

Elle ignorait où il habitait, mais il lui avait indiqué, je crois, le nom du pavillon de chimie où il travaillait. Plutôt facile de le retrouver... il suffisait de connaître son nom ! Nous allâmes donc le rencontrer, mais il ne se passa rien.

En invitant Chantal chez moi, j'espérais freiner les ardeurs de Barbare, me disant qu'il n'oserait pas me maltraiter en présence de mon amie. Or, c'était mal connaître le pervers narcissique ! Au contraire, c'était le genre de situation qui semblait lui donner des ailes. Comment faire comprendre aux amies de sa conjointe que celle-ci ne vaut rien, ne vaut pas la peine, autrement qu'en humiliant cette dernière devant elle ? Durant notre correspondance, Chantal et moi nous étions promis *d'avoir du fun*. Un fun noir comme on dit ici ! Eh bien, Barbare y a veillé ! Et au sens littéral du terme. Je fus confrontée, ce jour-là, à la noirceur de mon mariage et aux ténèbres de la vie à

deux. Je ne me souviens pas pourquoi il m'a battue, cette journée-là. Je ne me souviens jamais des raisons qui provoquent les querelles. Les aurais-je occultées ? Je me souviens seulement que je faisais nos valises ! Cette fois, il s'était défoulé sur moi devant mon amie. Il me cognait au visage pendant que j'essayais de préparer nos bagages. Avait-il une raison de faire cela ? Je crois que ce n'était pas nécessaire. Il cognait plutôt que de parler et moi, je l'acceptais.

Je regrette de ne pas avoir consigné par écrit ce qui déclenchait ses accès de rage. J'aurais pu y mettre un dénominateur commun, juste pour essayer de comprendre. Mais essayer de comprendre le pervers narcissique équivaut à renoncer à la vie. Il n'y a rien à comprendre, c'est un trouble de la personnalité ! La grosse blague de ses amis méditerranéens qui ne savaient pas qu'il me battait se libellait ainsi : « Bats ta femme tous les jours. Si toi tu ne sais pas pourquoi tu la bats, elle, elle le saura. » Humour noir pour décrire une situation scabreuse. Donc ce jour-là, je reçus un coup de poing à l'œil qui m'a fait littéralement voir les étoiles. C'était très douloureux. Plutôt que de me soigner, j'ai laissé le coquard adopter les couleurs de l'arc-en-ciel, puis passer au bleu. Si je croyais avoir une alliée pour me défendre, elle ne faisait certes pas le poids !

Malgré cet épisode, nous sommes partis à New York comme prévu. J'avais toute la paupière bleue et cela débordait sur la tempe. Un hématome suite à un impact avec un objet contondant, aurait dit mon médecin si je l'avais consulté. Barbare ne m'avait pas manquée.

Nous visitâmes plusieurs endroits célèbres, dont Greenwich Village, un endroit où les gens s'expriment haut et fort, où ils se parlent sans se connaître. À un certain moment, une dame d'âge mûr m'a abordée. Elle me dit : « C'est lui qui vous a fait ça ? » En ce temps-là, on disait que la violence conjugale ne concernait que le couple impliqué et qu'il ne fallait pas s'en mêler. C'est quand on a commencé, aussi bien aux États-Unis qu'au Canada, à avoir quelques meurtres sur les bras qu'on a cessé de penser ainsi et on s'est mis à recourir aux injonctions pour éloigner le bourreau de sa victime. La dame avait tout compris. À la question qu'elle m'avait posée j'ai répondu, pour couvrir Barbare : « Le fer à repasser était placé sur la dernière étagère de la cuisine. J'en ai eu besoin pour repasser mes jupes, et comme je n'ai pas pris de petit banc pour l'atteindre, il m'est tombé sur l'œil. » J'étais certaine qu'elle ne m'avait pas crue. Il y a des femmes qui savent se fier à leur instinct...

CHANTAL ET NEW YORK

Nous devions passer une nuit à New York. Comme nous n'étions pas fortunés, Barbare avait décidé que nous dormirions dans un *YMCA* (Young Man & Woman Catholic Association). C'était un lieu d'hébergement communautaire, où on louait des chambres pour vingt dollars la nuit. Les femmes étaient séparées des hommes. Je ne sais toujours pas pourquoi Barbare n'a pas loué de chambre pour lui du côté hommes, même si je le lui ai demandé plusieurs fois. Encore aujourd'hui, j'ignore où il a passé la nuit. Je composais avec beaucoup d'inconnues dans l'équation Barbare-Mitou ! Je n'ai jamais su, non plus, pourquoi il a choisi cet endroit-là. Dans les années 70, il y avait pourtant des hôtels qui proposaient des prix similaires. Avec le transport en autobus inclus, en plus. Je ne saurai jamais pourquoi. Je devrai vivre avec ce mystère, en plus de tous les autres.

Au réveil, nous nous rendîmes à la salle de bain. Il s'agissait d'une immense pièce commune avec douches et lavabos. Des Américaines qui avaient également couché là s'y trouvaient déjà. Comme il n'y avait pas suffisamment de douches, plusieurs devaient se laver à même un lavabo. Elles prenaient de grandes serviettes, les mouillaient et en faisaient des débarbouillettes qu'elles passaient sans pudeur sur leurs immenses fesses. Pour ma part, je n'aurais même pas osé me déshabiller devant autant de monde et à fortiori, me laver. Mais Chantal voyait New York et j'en étais très heureuse !

Domage que j'étais si malheureuse durant son passage... Par la suite, je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles. Après tout ce dont elle a été témoin, je pense qu'elle se sentait honteuse, elle aussi. Elle qui ne s'exprimait déjà pas beaucoup, j'imagine que le fait de voir son amie se faire violenter lui a coupé l'envie d'élaborer sur le sujet. Quant à moi, j'ai eu tellement honte, que si j'avais communiqué avec elle, je me serais sentie dans l'obligation de lui fournir des explications et de me justifier, ce qui aurait amplifié mon sentiment de gêne. Finalement, cet épisode aura été une nouvelle occasion, pour Barbare, de m'isoler un peu plus de mes proches. Et encore une fois, sa stratégie fut gagnante.

Personne n'aimant la dispute, les gens ont tendance à fuir lorsqu'ils en sont témoins, qu'il s'agisse d'amis, de membres de la famille

ou de connaissances... Bref, tous ceux qui sont susceptibles de vous aider !

RECONSTRUCTION

J'ai bâti mon édifice une brique à la fois, un moellon après l'autre, avec plein de tiges de métal pour armer le béton. Parfois, des éléments s'effondrent. Alors, on se retrouse les manches et on recommence. Ma coach de vie me disait : « Tomber, c'est humain ; se relever, c'est divin. »

Je n'ai jamais cessé de me relever, même si je suis tombée maintes fois. Cela ne m'a pas rapprochée de Dieu pour autant. Du moins, pas encore... Cet avant-dernier épisode que m'a fait vivre Barbara m'a rendue méfiante envers autrui. Et nécessairement, cela m'a rendue plus autonome, puisque je ne pouvais me fier aux autres pour assurer mon bien-être ; je ne pouvais compter que sur moi et seulement sur moi. Comme Nietzsche le disait : « Tout ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts. » La chiffé molle que j'étais a fait place au roc de Gibraltar ! Cependant, je ne peux pas dire que j'ai déployé mes ailes comme je l'aurai désiré, pas plus que je ne me suis actualisée dans le sens de Maslow ou de Rogers. De même, je n'ai jamais retrouvé cette joie de vivre qui m'animait lorsque j'étais enfant. Celle qui donne des ailes, l'envie de jouer, de crier, de chanter, de danser, de rire et de pleurer... comme ça, pour rien, juste parce que vous êtes vivant.

Ma reconstruction s'est réalisée à coups de rencontres avec une coach de vie, un psychologue, et un acupuncteur. À coups de massages et d'ostéopathie, aussi. Toutes les médecines douces y ont passé. Les multiples thérapies, comme les groupes de partage, les ateliers de rééquilibration des chakras, le yoga, la méditation, les thérapies individuelles, je les ai toutes faites. J'y ai trouvé toutes les ressources nécessaires pour réparer mon moi abîmé. Aujourd'hui, il existe des centres d'hébergement pour femmes battues, des refuges, etc. Je n'en ai pas fait l'inventaire, mais qu'importe, car je n'en ai plus besoin. Dans les années 70, ces organismes en étaient à leurs balbutiements ou n'existaient tout simplement pas. D'ailleurs, à l'époque, la philosophie des agents de la paix ressemblait à ceci : « On ne s'immisce pas

dans les chicanes de couple», ou encore : «Ça ne concerne qu'eux». J'ai fait appel à leurs services le jour où nos seuls biens, c'est-à-dire la chaîne stéréo et la télévision, avaient disparu. (C'était juste avant que Barbare ne s'enfuit chez sa mère et que je ne demande le divorce). Donc, les policiers sont venus et m'ont demandé où se trouvait Barbare, ce à quoi j'ai répondu. Ils l'ont interrogé et peu de temps après, la chaîne stéréo et la télévision ont réapparu comme par miracle. Pendant la visite des agents, j'en ai profité pour dénoncer la violence dont j'étais victime. «On ne se mêle pas de ça!», m'ont-ils répondu, et ce, malgré le coquard que j'arborais alors au visage! Après les meurtres de quelques femmes, ils ont dû revoir leur façon de traiter la chose. Du coup, les injonctions visant à empêcher un conjoint violent d'approcher sa victime se sont mises à pleuvoir.

Qu'ai-je retenu de cette histoire? Que Barbare était loin d'être loyal avec moi!! (La violence conjugale est un tout et touche tous les domaines: affectif, moral, psychologique, etc.). Pourtant, avant d'appeler la police, je lui avais demandé où se trouvaient nos appareils électroniques. Pourquoi avoir accepté de subir tous ces abus quand la loyauté n'était même pas au rendez-vous?

LES OUTILS QUI M'ONT AIDÉE

GROUPES DE PARTAGE

Il y eut: *Enfants-Adulte de familles dysfonctionnelle ou alcoolique*, un groupe de partage qui propose un programme composé de douze étapes, comme les AA (Alcooliques Anonymes). Ce genre de groupes pullulaient dans les années 80 et 90. On retrouvait: *Outremangeurs Anonymes, Narcotiques Anonymes, Dépendants Affectifs et Sexuels Anonymes*. Dans le premier groupe, *Enfants-Adulte de familles dysfonctionnelle ou alcoolique*, nous partagions les blessures de l'enfance et celles de l'âge adulte. Le tout s'effectuait dans le parfait respect de l'autre. Au cours de la douzième étape, nous récitions: «Nous ne sommes pas seuls.». *Nous promettions aussi de nous pardonner à nous-mêmes et de nous accepter tels que l'on est*. Ces rencontres se déroulaient le soir, à raison d'une fois par semaine.

Nous récitions ensemble les douze étapes, puis nous racontions chacun notre tour les émotions qui avaient marqué notre semaine. Nous finissions avec la prière de la sérénité adoptée par les Alcooliques Anonymes et traitant de *l'acceptation des choses que l'on ne peut changer; de la force de changer les choses que l'on peut et de la sagesse d'en connaître la différence*. Dans l'ensemble, nous étions pour la plupart des êtres blessés et nous avions besoin de l'exprimer. J'ai aussi fait partie du groupe *Ces femmes qui aiment trop*, groupe moins structuré que les autres et où les participantes partageaient dans un environnement psychologique sécuritaire. Ce mouvement a périclité, faute de relève.

J'ai passé une bonne partie de ma vie à essayer de me réparer, à apprendre à vivre avec les torts que j'ai subis, les blessures que je me suis infligées. Surtout, j'ai cessé d'être une victime, de me torturer à tenter de plaire à tout le monde, sauf à moi. Un jour, j'arriverai à trouver la sérénité à laquelle j'aspire. *Faire confiance* a été un concept difficile à introduire dans mon vocabulaire. Ma coach de vie, Denise, me disait: «Faites confiance à la vie» ou «La vie sait ce qu'elle a à faire».

Jusqu'à récemment, je vivais dans l'attente de catastrophes. Comme c'était le cas lorsque je partageais la vie de Barbare. Chaque

jour, je me demandais quel prétexte il allait trouver pour me frapper à nouveau. Maintenant, j'agis conformément à ce que me dicte mon intuition. Et... étrangement, il n'arrive rien de catastrophique.

S'il y avait eu un groupe de *Workaholics Anonymes*, j'y aurai adhéré, car je me suis lancée à corps perdu dans le travail. Je me souviens de cette époque où en plus d'étudier la semaine à l'université, je travaillais le vendredi de 17h00 à 21h00, le samedi de 9h00 à 1700 et le dimanche de 9h00 à environ 16h00.

Plus tard, alors que j'enseignais au niveau secondaire pour les adultes, à raison d'une fois par mois, j'organisais des excursions botaniques. Au printemps nous entreprenions d'identifier les plantes sauvages printanières du Québec dans la forêt laurentienne. J'aimais ça. J'avais le sentiment de m'élever spirituellement.

Dans la vie, il y a peu de hasards et rien n'arrive pour rien. En écrivant, le lien s'est établi entre le passé et le présent. N'est-ce pas ainsi que j'ai commencé ma carrière? En identifiant d'autres êtres vivants: les invertébrés marins? De biologie animale marine, je passai à la botanique trente ans plus tard.

En été, nous identifions les plantes sauvages des villes et des champs. Pour les plantes sauvages printanières du Québec, nous allions au Jardin botanique, au mont St Hilaire, au Bois de Belle-Rivière à Mirabel, sur le mont Royal et à la forêt Saraguay, avant qu'on y bâtit des habitations. Les castors y avaient construit un barrage. Il avait fallu déménager ces bêtes et détruire ce qui risquait d'inonder le voisinage. Et la forêt Saraguay a disparu, pour faire place à des maisons.

On se reconstruit aussi avec son environnement: les amis, la famille, les voisins, les fleurs, les arbres, les insectes, les animaux et les micro-organismes comme *Amaeba Proteus*, une amibe que j'ai déjà étudiée en laboratoire. Ainsi va la vie...

J'ai déménagé loin de Barbare, loin de la *Noce Barbare* (Les noces barbares de Yann Queffelec), puis j'ai trouvé un nouvel emploi. En septembre de cette année-là, une commission scolaire annonçait qu'elle recherchait des enseignants diplômés en biologie. Il semble que mon entrevue fut positive, car trois jours plus tard, j'obtins l'emploi. On ne m'avait pas toutefois pas indiqué que la matière à enseigner serait les *sciences physiques*. Il m'a d'abord fallu digérer l'information avant de dire *oui*. Selon les administrateurs de la commission scolaire, les détenteurs d'un diplôme en biologie sont des professeurs

polyvalents, puisqu'ils peuvent enseigner à la fois la physique, la chimie et la biologie. Ceci me ramena à ma première année d'université: PCB pour Physique, Chimie, Biologie. Or, petit rappel: j'avais échoué le cours de physique, en raison d'un certain télégramme qui m'a été transmis trop tard... Selon ma coach de vie spécialisée en spiritualité, tant qu'on n'a pas réglé une difficulté, elle se présentera indéfiniment à nous, jusqu'à ce qu'on la règle, une bonne fois pour toutes!

On fait comme on a fait lors du premier cours de conduite sur l'autoroute Décarie? On plonge?

J'ai plongé! Il n'empêche que toutes les fois où j'ai plongé, je ne me suis pas toujours sentie à la hauteur. Mais ça, c'est l'histoire de ma vie.

J'ai un emploi, et même deux, car à cette même époque, j'étais suppléante dans un collège privé situé à proximité du premier où j'avais travaillé. J'y enseignais quelques heures par semaine, lorsque le professeur de biologie était malade. Grâce à ces emplois, je pouvais maintenant panser mes blessures, me laisser aller à la tristesse et faire le deuil de ma relation tumultueuse avec Barbare.

L'assistante de ce dernier, soit celle que nous avons fréquentée et qui m'avait prêté sa robe de mariée (une amie qui me voulait du bien), prenait un malin plaisir à venir me voir pour me donner des nouvelles de Barbare. Était-ce pour me culpabiliser? Toujours est-il qu'elle me disait des choses comme: «Barbare marche le dos courbé. Il est au bord de la dépression. Il souffre de ton absence.» *Il doit surtout souffrir parce que sa proie lui a échappé!* me dis-je.

C'est cette même personne qui me confia, moins de trois mois plus tard, que mon ex-époux s'était fiancé à une Mitou Numéro Deux et que chaque fois qu'il était invité chez les parents de cette dernière, il lui achetait un bijou (le mari de celle qui m'a transmis cette information était bijoutier, le même chez qui j'avais acheté ma propre bague de fiançailles).

Une autre *amie qui me veut du bien* m'informa juste avant qu'il ne se remarie, qu'il allait subir une chirurgie de la vésicule biliaire. Ceux qui versent un peu dans la spiritualité disent que les calculs à la vésicule biliaire témoignent d'une colère non réglée. J'avais ma réponse: après mon départ, qui avait déclenché ses foudres, il s'est plongé dans une nouvelle relation, car *Mitou* lui avait échappé. Et bien sûr, Barbare a disjoncté et fait une grosse colère!

Pour panser mes blessures, il aurait mieux valu ne pas répondre

au téléphone quand les *amies qui me veulent du bien* m'appelaient. C'est comme mettre du sel ou du citron sur une plaie encore ouverte. Mais, on ne peut empêcher ces *amies de nous vouloir du bien*... Dans ce contexte, je me suis réparée comme j'ai pu, entre la colère et la tristesse, le sentiment d'injustice et la détresse, et la certitude de ne rien mériter : moi, j'ai dû payer ma bague, tandis que Mitou Numéro Deux se faisait offrir des bijoux. Pour Mitou numéro un, le message était clair : elle n'était pas adéquate !

Puisque ma peine demeurait profonde, j'avais décidé de me tourner vers l'extérieur. Donc, en plus de mon travail à temps plein et l'autre à temps partiel, je m'occupais. Je tricotais des chandails, des écharpes et des foulards, je sortais en discothèque et je me joignais à des groupes...

Quand la stabilité s'est imposée à moi, que les équipes-centres étaient établies, ma plume a repris du service. Petit à petit, je me suis remise à écrire pour remercier, critiquer, rendre hommage et parfois, provoquer. Mes courts textes prenaient la forme de comptines, composées de rimes et de mots touchants.

CHAPITRE IV LA RÉCONCILIATION

J'APPRENDS À ME CHOISIR, À PRENDRE SOIN DE MOI.

J'AIME DÉJÀ CE PAYS QUI M'A CHOISIE.

IMPACT DE L'ÉCRITURE SUR LA SANTÉ MENTALE

L'écriture, ma thérapie, ma thébaïde, ma planche de salut, mon refuge, ma joie, ma foi, ma loi, mon amie, ma muse, mon espoir... En toi je régurgite tout ce que mes failles ont laissé pénétrer à travers le temps, tout ce que mes entrailles ont drainé durant les *années barbares* et le contenu de mon âme endolorie. Tu recueilles ma détresse et mes chagrins, tu reçois mon allégresse. Tu me réconcilies avec la vie.

Je peux affirmer sans ambages, à présent, que j'ai du plaisir à écrire. J'ai toujours écrit : un peu, beaucoup, énormément. J'écris depuis que je suis haute comme dix pommes — il a bien fallu que j'aie la motricité pour le faire, que je maîtrise la technique — et que j'ai gagné, à l'âge de dix-huit ans, un abonnement gratuit au magazine *Marie-France*. Un récit de trois pages, une histoire d'amour comme on en rêve à l'adolescence... *Marie-France* a effectué son entrée dans le monde des revues féminines l'année où je faisais mon baccalauréat en sciences expérimentales. Il y en avait déjà tant sur le marché : *Marie-Claire*, *Elle*, *Femmes* d'aujourd'hui...

Marie-France a organisé un concours d'écriture (un récit de trois pages) à l'occasion de son lancement. Ils offraient trois prix. Le premier était une somme d'argent, tandis que les deuxièmes et troisièmes prix se résumaient à un abonnement gratuit au magazine. J'ai remporté le troisième prix !

J'aimais écrire et j'écrivais beaucoup : des lettres à mes amis, puis à mes parents quand j'étais pensionnaire, en France ou ailleurs. Non, je n'ai pas commencé par rédiger un journal intime, car je n'avais pas la discipline du *chaque jour un petit peu* ! J'aimais les excès : les longues lettres et les tirades qui n'en finissaient plus...

PREMIERS PAS

Dès mes dix-huit ans, tout au début de ma relation avec Barbara, j'écrivais mes états d'âme en regard avec la vie. Je me souviens que j'écrivais mes questionnements au sujet de mes convictions politiques, religieuses... tout ce que l'écriture me permettait. Je trouvais qu'il y avait comme un flou artistique dans mes valeurs fondamentales. Je ne savais pas encore si j'étais croyante. J'avais besoin de coucher mes idéaux sur papier pour trouver ma place dans la vie. Je me sentais tellement différente des autres.... J'étais persuadée qu'il y avait comme une fêlure dans ma personnalité, une fêlure qui permettait à autrui de s'infiltrer et d'abuser de moi. «Dois-je suivre une thérapie ou chercher de l'aide afin de me sentir mieux?» Telles étaient mes préoccupations d'adolescente ! Il aurait été tellement plus simple de m'accepter comme j'étais. Mais je me disais que cette option n'était pas possible, car les concepts *faire mieux, davantage, toujours plus et modifier mon comportement en fonction du désir des autres* m'avaient été inculqués dès l'enfance. Alors, je me trouvais en état de perpétuel perfectionnement et jamais parfaite !

On me disait naïve et crédule et cela me dérangeait. Souvent, on a tiré avantage de mon côté bon enfant. Cette candeur qui me permettait de m'émerveiller me poussait quelquefois à faire confiance un peu trop aveuglément.

Deux événements reliés à l'enfance me reviennent en mémoire, malgré le temps. Un jour, une de mes tantes m'avait donné un bracelet-montre, datant du temps où il fallait dix-sept rubis pour fabriquer ce genre de bijou. Une camarade de classe me l'a prise en me promettant un tas d'objets en échange, sans même chercher à obtenir mon aval. Tous les jours, je lui réclamais ma montre et chaque fois, elle me racontait les mêmes salades. Puis, alors que je me sentais perçue comme quantité négligeable, j'ai cessé de la harceler. Je n'ai même pas pris le temps de lui exprimer le sentiment que j'éprouvais... Elle m'avait volé mon cadeau ! C'est la raison pour laquelle je m'en souviens encore !

Mon autre souvenir remonte à l'année de mes dix ans. Une autre élève de mon école m'avait promis de me prêter un album de *Fille-lette*, un ensemble de magazines de filles. Je me suis rendue je ne sais combien de fois chez elle. Elle n'était jamais là ou faisait dire qu'elle

n'était pas là. Après une bonne demi-douzaine de fois, j'ai cessé d'y aller. Pourquoi ne pas me l'avoir dit dès la deuxième fois ? Si elle ne pouvait honorer sa promesse, pourquoi ne pas le faire savoir ? Je me sentais coupable d'avoir insisté. Non seulement la vie est compliquée, mais la communication aussi ! Lire entre les lignes ou interpréter un fait ne faisait pas partie de mes points forts.

Quand j'ai commencé à fréquenter Barbare, j'ignorais tout au sujet de ses comportements de pervers narcissique. Je n'avais pas encore subi ses foudres. Par contre, lorsque j'étais avec lui, les deux incidents mentionnés plus haut me revenaient souvent en mémoire. Il devait bien avoir une raison, un lien... Mon intuition cherchait probablement à me mettre en garde.

Comme je l'ai déjà précisé, j'ai toujours écrit. Avant l'épisode de Barbare, pendant, et après... J'ai même eu vent d'une lettre personnelle que je lui avais adressée et que sa mère a lue ; il me l'a lui-même avoué. Que d'incongruités dans cette relation ! Cette façon de pervertir les sentiments d'autrui pour en faire du fumier ! Il m'a déjà dit, au sujet de *La victime est-elle coupable ?* paru en 1970 : « Tu devrais lire ce livre ». Quel message se cachait derrière cette recommandation ? Cherchait-il à me dire que la victime est la seule responsable de ses déboires ? Non seulement cela l'exonérait de tout blâme, mais en plus, il me faisait porter le chapeau de sa violence ! Très commode ! À l'époque, il aurait fallu que j'aie les mêmes yeux qu'aujourd'hui pour arriver à détecter la toxicité et l'aspect malsain de cette relation.

Je considère que si je suis issue d'une famille à moitié dysfonctionnelle, celle de Barbare devait l'être à quatre-vingts pour cent. Il y avait une dynamique familiale qui ne laissait place à aucun espace personnel. Partager notre vie privée et intime avec la mère de Barbare relève d'un comportement anormal.

Petit à petit, je me suis remise à écrire... autrement. J'écrivais pour encourager, remercier, provoquer, exprimer mes sentiments... mais surtout pour reconnaître l'autre. J'avais tant besoin d'être reconnue moi-même ! J'écrivais en prose ou en rimes, à des amis, à des collègues, à des connaissances, aux membres de ma famille. Sur papier d'abord, et plus tard, virtuellement, par l'entremise des réseaux sociaux. Je me suis mise à aimer le créneau *court texte* rédigé en vers pour rendre hommage à ceux qui nous quittaient, qui changeaient d'emploi ou qui se retiraient de la vie active.

Dire un bon mot, émouvoir, faisait partie de ces écrits. Je relevais les bons coups de la personne pour qui j'écrivais, tout en évitant soigneusement de blesser. Malgré mon manque de tact légendaire, j'usais de diplomatie lorsque je rédigeais ces hommages.

Il ne s'agissait pas encore d'écriture thérapeutique, mais d'une écriture ludique, celle qui vous rend heureux parce que vous avez trouvé le bon mot, la bonne rime, celle dont vous appréciez l'harmonie, la succession de sons organisés comme dans une chanson. C'est ma thébaïde à moi, mon refuge. Certains s'en créent dans un espace précis et aussi restreint qu'un placard de chambre, tandis que d'autres préfèrent des endroits plus grands, comme un chalet à la campagne.

Comme l'écriture ne va pas sans la lecture, je dévore les livres comme d'autres les gâteaux au chocolat. J'ai découvert un tas d'auteurs contemporains qui n'existaient pas encore à l'époque où j'étudiais, dont : Anna Gavalda, Guillaume Musso, Katherine Pancol et Marc Lévy. Les autres, des philosophes de l'éducation ou des idéologues, je les ai découverts durant mes études ou encore, grâce aux formations que j'ai dispensées. Quand même, j'ai du rattrapage à faire : Proust, Heidegger... je me promets de les lire un jour !

Je lis aussi tout ce qui me tombe sous les yeux. Si l'occasion s'était présentée, j'aurais même pu lire des romans Arlequin, qui ont l'art de détendre. Dans ce même créneau, je dois dire que j'ai lu énormément de romans-photos ! À l'instar des bandes dessinées, ces romans avec photos en noir et blanc proposent des histoires d'amour dont les dialogues figurent dans des bulles.

L'ÉCRITURE THÉRAPEUTIQUE DE MARIE SISSI LABRÈCHE

En regroupant le contenu de deux autofictions de Marie-Sissi Labrèche, on réalisa le film *Borderline*, mot anglais pour désigner une *personnalité limite*. L'auteure y raconte qu'il lui était déjà arrivé de se mutiler et qu'écrire l'a beaucoup aidée. Après que nous l'ayons reçue à titre de conférencière au centre où je travaillais, j'ai eu l'idée d'inclure des ateliers d'écriture au nombre des cours portant sur le travail de nature personnelle, comme l'exigeait notre tâche d'enseignant.

ATELIERS D'ÉCRITURE

Ces ateliers comportaient trois volets : l'écriture thérapeutique, l'écriture ludique et la rédaction de lettres officielles. Comme je m'adressais à des élèves adultes en situation de raccrochage scolaire, la rédaction de lettres officielles pouvait leur être utile pour communiquer avec leur propriétaire d'appartement, un futur propriétaire ou encore, pour appuyer leur demande d'admission au cégep ou à l'université.

ÉCRITURE THÉRAPEUTIQUE

Je tiens plusieurs de ces pratiques d'écriture thérapeutique de ma coach de vie, qui a déjà travaillé dans un refuge pour femmes battues. Cette forme d'écriture consiste à coucher sur papier un problème personnel, comme, par exemple, un grief à l'endroit d'une personne qui nous a blessés. La formulation du problème permet de l'inscrire dans le concret, ce qui équivaut à le mettre dans la matière. Écrire, c'est déjà admettre que l'on a un problème. L'écriture permettant d'exprimer ce qui nous fait mal, on cesse donc d'être dans le déni et admettons que l'événement nous a bouleversés ou barattés. C'est le début de la recherche d'une solution, de la façon de chasser ce qui nous torture. En même temps, le sentiment d'impuissance se dissout et on peut commencer à voir que de la lumière peut surgir à tout moment. En exprimant le stress généré par la détresse d'une situation, on devient un peu plus apte à lui faire face.

Chaque élève gérait son dossier d'écriture thérapeutique, conservé sous clé dans une filière pour préserver la confidentialité. Même si quelques élèves s'avéraient réfractaires à cette forme d'écriture, certains sont parvenus à faire ressortir leurs émotions profondes. Avec l'écriture, l'adulte peut s'exprimer à qui de droit sans autocensure et sans risquer de provoquer, chez l'autre, une réaction non désirée, puisque la personne concernée n'est pas présente. Aucune chance, donc, d'aggraver le conflit ou de nuire à la relation

En 2007, j'ai même fait participer un groupe d'élèves à un concours d'écriture organisé par le journal *La Presse* à l'occasion de

la fête des Mères. Les gagnants couraient la chance de voir leur *lettre à ma mère* publiée dans le *CyberPresse*, le pendant électronique du journal qui aujourd'hui, n'existe plus.

Trois *lettres à ma mère* ont été publiées. J'étais fier de les avoir convaincus de participer, tout comme ils étaient fiers de voir leurs textes publiés. Cela donnait un côté *glamour* à l'exercice. Chacun, par son texte, est parvenu à émouvoir les lecteurs d'un journal aussi sérieux que *La presse*.

FORMULE UN PEU PLUS ÉSOTÉRIQUE DE L'ÉCRITURE THÉRAPEUTIQUE

On formule sur papier les sentiments qui nous bouleversent en s'adressant à la personne qui les a provoqués. On indique la date et on signe. On place la lettre sous l'oreiller pendant sept jours, puis on brûle le papier. L'univers se charge ensuite de livrer le message à la personne concernée. Rationnellement, cela permet de se détacher de l'événement douloureux, de mettre le problème derrière soi et de le laisser vivre ailleurs qu'en soi. Ainsi, il cessera de nous ronger. Au point de vue spirituel, on aura libéré une peine.

Quand on s'adresse à la personne, on prend soin de parler à son âme afin de ne pas laisser la possibilité aux mécanismes de défense de se mettre en place. Ces mécanismes servent de rempart pour nous protéger des agressions extérieures.

Ils permettent aussi une communication fluide. Même si la personne n'est pas physiquement avec nous, si on s'adresse à la partie divine en elle, à son âme, forcément (c'est une question d'énergie), les mots qu'on utilisera ne seront pas blessants. De plus, quand on s'adresse à la personne concernée, celle qui nous a fait mal, on utilise le *je*, ce qui évite d'accuser l'autre. On parle alors de nos propres sentiments et émotions. Par exemple : *suite à cet événement (qu'on nomme), je me suis sentie triste*. Il n'est surtout pas question d'attaquer l'autre, mais de libérer ses émotions.

Je l'ai expérimenté et ça fonctionne. Le message est livré à la personne concernée, conformément à l'énergie avec laquelle on s'est exprimé. C'est pourquoi il est important de ne pas lancer d'accusations.

De plus, cela augmente la confiance en soi, car on écrit avec son cœur, sans filtre. Cette intuition que l'on nomme aussi *sa petite voix intérieure* nous aide à appréhender l'univers. Elle nous guide. On ne l'écoute pas assez souvent. Si on l'écoute en suivant les recommandations, on constate que la technique fonctionne. Dès lors, on est prêt à se faire confiance. Une petite confiance à la fois. Ainsi se construit-on...

On peut aussi, si la charge émotionnelle est trop grande, s'adresser à la personne dans l'invisible. Si on ne trouve pas les mots pour le dire, alors on peut utiliser un *punching bag*, mais seulement après avoir épuisé toutes les ressources !

L'ÉCRITURE LUDIQUE

Cette forme d'écriture a été expérimentée dans une classe d'adultes de niveau secondaire, toujours dans le cadre des ateliers d'écriture. On commence l'exercice avec un texte existant. Ce peut être une comptine avec les enfants de l'élémentaire, un poème ou une chanson pour les autres. Une amie qui enseignait au primaire avant de diriger une école m'a enseigné cette technique. Elle l'avait elle-même expérimentée avec des enfants de l'élémentaire. Dans ce cas-ci, il s'agissait d'une comptine, laquelle, en principe, contient des phrases simples.

Étape I : **on étudie le texte**. On trouve la signification de chaque mot en utilisant un dictionnaire au besoin et c'est ainsi qu'on découvre le sens global du texte

Étape II : **on lit le texte à voix haute**. Cela permet de se l'approprier

Étape III : On trouve le plus de synonymes possible pour chaque mot du texte, de façon à se constituer une banque de synonymes.

Étape IV : on substitue chaque mot par un autre, puisé à même la banque de synonymes. Cela donne une phrase complètement différente de l'originale. On prend soin d'accorder en genre et en nombre les verbes, les adjectifs et les participes passés, tout en respectant l'équivalence des mots et l'harmonie du nouveau texte.

Exemple : *Coccinelle se lève le matin* pourrait devenir : *Hanneton se couche le soir*.

Avec mes élèves d'âge adulte, j'ai plutôt utilisé le poème comme substrat. Par exemple: *Les sanglots longs des violons de l'automne* pourrait devenir: *Les rires contagieux de la guitare au printemps*.

À partir d'un texte commun à tous, on aboutit à un poème personnalisé, moulé à l'élève, dessiné par lui et pour lui. Il existe une infinité de comptines pour enfants *dans toutes les bonnes librairies*, comme il existe une infinité de poèmes ou de chansons pour pratiquer cette activité.

L'ÉCRITURE DE LETTRES OFFICIELLES

Ce type d'écriture vise surtout la rédaction de lettres d'appui, que ce soit pour accompagner sa demande d'admission au cégep ou à l'université, ou pour joindre à son CV. Il y a aussi les lettres officielles adressées à divers organismes, comme, par exemple, la Régie du logement. Mais il va de soi qu'un adulte n'a pas nécessairement besoin d'un enseignant pour l'aider à rédiger ses lettres. Cependant, dans un environnement éducatif adéquat, avec l'encadrement du professeur, il peut trouver la motivation nécessaire pour le faire. Aujourd'hui, les courriels constituent un mode de communication efficace. Les textos en abrégé ont remplacé les lettres. Plus besoin d'écrire les mots dans leur entièreté, puisqu'on peut les écrire au son. Avec l'internet, la communication écrite a repris du galon.

LE TRAVAIL

Je me suis construite, aussi, à travers mon travail et l'appréciation de mes élèves. Ils m'ont encouragée à continuer et ont reconnu mon implication et mon dévouement. Le divin, l'âme et l'énergie de ce professeur de physique, à Grenoble, qui avait laissé le corrigé de l'examen bien en vue sur son bureau m'ont certainement aidée. L'âme de cet homme m'habite et me permet de rendre au centuple le geste qu'il a posé. Je crois que l'âme de ceux qui nous ont quittés reste présente quelque part... Je crois aux énergies spirituelles. Je déplore cependant le fait que: si j'ai persisté dans ce travail, ce n'est certai-

nement pas grâce à l'appui des administrateurs des endroits où j'ai œuvré.

Il est parfois arrivé que ces derniers m'aient empêchée d'exercer décentement ma profession, au point où j'ai décidé de bouder systématiquement toutes les activités sociales, sauf lorsque celles-ci concernaient mes élèves.

On a l'habitude de regarder avec suspicion quelqu'un qui s'implique, qui ne prend pas ses pauses et qui préfère rester sur les lieux de son travail uniquement quand sa présence est requise.

Mes premières années d'enseignement, excluant la toute première, ont été jonchées de plaisirs. Je me dévouais et le renforcement était immédiat. Je me souviens d'un de mes anniversaires. Un élève adulte m'a demandé de descendre à la cafétéria, sous prétexte qu'il y avait une urgence. Je m'y rendis donc, et trouvai deux tables disposées en *L* autour desquelles les autres élèves étaient assis. Ils avaient organisé un souper pour mon anniversaire ! Bien sûr, ils ont chanté *Ma chère Mitou, c'est à ton tour de te laisser parler d'amour*. Quand, à la fin d'une session à l'université, les étudiants m'invitaient à aller boire une bière avec eux, je savais que c'était la consécration, la preuve qu'ils avaient apprécié mon cours.

Je donnais, à l'éducation permanente de l'université, un cours didactique des sciences à l'élémentaire. Comme je l'ai déjà spécifié, j'organisais des excursions de botanique portant sur les plantes sauvages printanières du Québec. À la fin de la session, je recevais, de la part des étudiants, une carte d'identité semblable à celles qu'ils rédigeaient pour les plantes : nom, prénom, habitat et date de la cueillette. Le tout m'était remis avec une plante pour me remercier. J'appréciais leur sens de l'humour et leurs délicates attentions. Ces témoignages étaient toujours bouleversants. Il était rare, surtout au niveau universitaire, de recevoir de telles marques d'affection. Plusieurs de ces étudiants n'avaient jamais mis les pieds dans un laboratoire et je me suis assurée de réparer cette lacune. Quant aux élèves adultes de niveau secondaire, ils reconnaissaient mon implication. Les commissions scolaires sont de petits villages où le bouche-à-oreille fonctionne parfaitement. Une élève m'a déjà dit que plusieurs choisissent un centre d'enseignement en fonction du professeur de sciences, la matière qui tue ! À l'époque, ils savaient qu'en optant pour notre centre, ils allaient recevoir de l'aide, que tout leur serait bien expliqué et qu'ils seraient traités équitablement, la bienveillance étant toujours présente

au rendez-vous. Ces élèves n'avaient pas eu de beaucoup de chance dans la vie, raison pour laquelle ils avaient décroché. Je ne parle pas du centre où j'exerce actuellement, car j'enseigne maintenant les mathématiques.

Ainsi naquit l'éducation des adultes, l'instrument de la deuxième chance. À côté de ceux qui n'avaient guère été choyés par la vie, il y avait ceux qui avaient fait leur cégep et qui désiraient changer d'orientation. Pour ce faire, il leur fallait d'abord réussir un cours de mathématique. Parfois, ils nous arrivaient même de l'université ! Le dernier cas répertorié : une étudiante avec un bac en communication qui souhaitait devenir ambulancière. Elle travaillait dans son domaine, mais n'aimait pas ce qu'elle faisait. Pourtant, elle était de tous les salons : salon de l'auto, salon de l'habitation... Elle avait même travaillé pour un journal local.

Plus je travaillais, plus je m'impliquais dans ma besogne, au point d'oublier quelque peu ma vie personnelle. Donner et aider me comblaient. Le hasard a fait qu'on m'a confié encore plus de travail. Un jour, on m'a appelé pour me confier un jeune de seize ans, Kevin, qui faisait partie de ma famille. Il lui fallait une famille d'accueil, sans quoi il se retrouverait en foyer d'accueil, parmi des délinquants. J'ai reçu l'appel de la travailleuse sociale le mercredi et le vendredi suivant, l'adolescent était chez moi. Je n'ai pas pris le temps de réfléchir, car quelqu'un avait besoin de moi.

Je n'avais pas vu ce jeune depuis qu'il avait trois ans...

Aujourd'hui, je n'ai plus aucune nouvelle des enfants que j'ai reçus en famille d'accueil. Kévin était l'aîné de la fratrie. Il a ouvert le chemin à ses frères et sœurs. Quand ils sont partis, j'ai ressenti le même vide que lors de ma rupture avec Barbare. Mais, j'avais pris la décision de les accueillir avec mon cœur, sans aucune attente.

De cet épisode aussi je me suis relevée. J'ai commencé à trouver un sens à ma vie, à ce que je faisais, à apprécier les petits cadeaux que la vie m'offrait. J'aimais aller écrire dans un café ou encore, piquer un brin de jasette avec un collègue. J'ai commencé à rédiger l'histoire entourant l'adoption de ma fille. La quête de sens continue de me préoccuper. Si parfois j'ai le sentiment de frapper un mur, cela ne dure jamais longtemps. Les moments de bonheur sont plus fréquents et plus agréables qu'autrefois.

PROJET DE VIE À DEUX

Mitou à la troisième personne...

Quelques années après l'épisode Barbare, Mitou commença à sortir. Elle faisait partie d'un groupe de célibataires et plusieurs la courtaient. Ils croyaient, puisqu'elle avait déjà été mariée, qu'elle avait beaucoup d'expérience en matière de sexualité. Or, elle ne pensait qu'à une chose : se réparer et se reconstruire... seule. Ce n'est que plus tard, lorsqu'elle y serait parvenue, qu'elle envisagerait de partager sa vie avec un conjoint pour bâtir ensemble quelque chose solide.

Quelle expérience, sur le plan sexuel, son mariage avec Barbare lui avait-il apportée ? Quand la misère affective, matérielle, physique et psychologique est au rendez-vous, la détresse sexuelle ne peut être bien loin.

En effet, comme bien des garçons immatures de son âge, Barbare obéissait à la hausse du taux de testostérone dans son organisme. Ce qui le soumettait à l'urgence de se soulager, sans jamais se préoccuper du plaisir de l'autre.

Avec lui, les relations sexuelles s'avéraient douloureuses, sans que Mitou ne comprenne pourquoi. Dans ses cours de biologie, pourtant, elle expliquait bien l'importance de la lubrification avant la pénétration. Il y avait une raison physiologique à cela. Il faut connaître l'importance des préliminaires : les caresses, les baisers, les manifestations de douceur. Mais avec Barbare, cette étape n'existait pas.

Mitou connaissait pourtant bien ce processus, puisqu'elle enseignait la reproduction et le système reproducteur. Comme elle possédait la théorie, elle aurait dû aussi posséder la pratique. Mais dans les faits, si nous n'avons pas échangé, lu, ou fait des recherches sur le sujet, de même que si nous n'avons pas pris la peine de nous comparer aux autres, on ne peut savoir si nous vivons sainement notre sexualité. Puisque Barbare avait déjà eu au moins deux petites amies avant Mitou, il avait une bonne longueur d'avance sur elle... qui lui faisait confiance. Non seulement il avait été le premier garçon qu'elle avait embrassé, mais c'était aussi lui qui l'avait déflorée. Ses connaissances pratiques se limitaient donc à ce que Barbare lui avait enseigné... sans plus.

Alors pourquoi diable avait-elle si mal lors de leurs rapports intimes? Elle l'ignorait... La haine était-elle aussi au rendez-vous dans leur vie sexuelle? Barbare avait raconté qu'un jour, il était allé voir un copain qui habitait en face d'une maternité. De son balcon, les deux comparses pouvaient voir des patientes parturientes se déshabiller et faire leur toilette. C'est ainsi qu'ils en virent changer de serviette hygiénique. Aux dires de Barbare, c'était dégoûtant. Qu'ont-ils pu voir de si dégoûtant? Commencant à le connaître, Mitou n'ignorait pas qu'il avait un problème avec la femme et la sexualité féminine. En fait, il devait aussi avoir un problème avec les désirs de sa partenaire, car seuls ses désirs, ses objectifs et ses choix à lui prévalaient!

Un jour que Mitou avait organisé un dîner avec des amis étudiants, Barbare, qui était au nombre des invités, avait raconté qu'un de ses amis venait de se fiancer et qu'il était très amoureux. L'homme avait déjà préparé un nid douillet avec un cœur accroché à la porte de leur future demeure en Espagne. Aussi, par amour pour sa compagne, il avait promis de cesser de se masturber. Barbare, qui prétendait ne jamais se masturber, trouvait cela très drôle, alors que Mitou ne riait pas du tout. Comment pouvait-il se moquer ainsi de son ami au sujet d'une confidence qu'il lui avait faite?

Quelques années après le divorce, elle vécut une relation sérieuse avec un homme. Peut-être l'aimait-il assez pour envisager de l'épouser? En ce cas, il lui fallait régulariser sa situation, car si elle avait obtenu les documents légaux afférents à son divorce civil, rien n'avait été fait de ce côté avec les autorités religieuses. Avec la religion juive séfarde, cela ne se fait pas automatiquement; l'homme doit remettre à la femme un document appelé le GET, lequel confirme leur divorce sur le plan religieux. Après quoi, l'un et l'autre peuvent à nouveau se marier au temple. Mitou avait donc besoin de ce document, même si elle pouvait toujours se remarier civilement, puisqu'elle avait été libérée, en 1973, des *liens sacrés du mariage*. Or, c'est à la cérémonie religieuse que l'on fait la fête, pas à la mairie! De son côté, Barbare a pu se remarier au temple sans le document requis, grâce à un stratagème semblable à celui qu'avait utilisé René Angélil pour épouser Céline Dion à l'Église.

DIVORCE EN COUR

Quelque huit mois après sa demande de divorce, Mitou reçut une convocation de la cour. Au moment de s'y présenter, elle pria son amie Christiane de l'accompagner.

Un dimanche d'été, alors que Mitou et Barbare en étaient à leur première année de mariage, un couple d'amis et Christiane leur avaient proposé d'aller tous ensemble à la plage d'Oka. Puisque Mitou avait un rendez-vous avec un membre de sa famille, elle dit à Barbare: « Vas-y, toi, tu t'amuseras. Tu me diras comment sont les plages d'ici ! » Donc après s'être préparé un pique-nique, tous partirent à bord de la voiture de couple.

Le lundi matin, à son arrivée au labo, Christiane attendait Mitou, le visage décomposé.

— Mitou, je voudrais te parler. Le sujet est délicat et je ne sais pas par quel bout commencer.

— C'est au sujet de votre sortie d'hier ?

— Exactement ! Barbare t'a parlé ?

— Il aurait dû ?

— Pas forcément. Il ne s'est rien passé.

— De quoi parles-tu, Christiane ?

— Eh bien... voilà. Hier, on s'amusait dans l'eau, Luce, Barbare et moi, pendant que le mari de Luce était resté habillé sur la grève. Il n'aime pas le soleil ni l'eau.

— Jusque-là, rien d'anormal...

— Oui, jusque-là. Je disais donc que nous nous amusions dans l'eau... jusqu'à ce que Luce aille retrouver son mari.

— Arrive...

— C'est délicat... Ce n'est pas facile à dire...

— C'est à propos de Barbare ?

— Oui, de Barbare et de moi...

— Il t'a agressée physiquement ?

— Pas vraiment... Pendant que je sautais dans l'eau, il s'est approché et a essayé de m'enlever le bas de mon bikini. Bien sûr, j'ai trouvé ça déplacé et je l'ai arrêté. Il n'a pas insisté, mais en tant qu'amie, je tenais à t'en aviser.

Mitou n'eut pas de réaction violente ; ni peine ni tristesse, juste le sentiment d'être trahie. Elle avait confiance en Christiane, en Barbare beaucoup moins. Elle a apprécié cette franchise.

Elle appela sa copine un an plus tard pour lui demander si elle ne voulait pas témoigner à la cour pour soutenir sa demande de divorce. Ne sachant pas que celui-ci serait si facile à obtenir, elle voulait mettre toutes les chances de son côté.

Christine se présenta au moment voulu, alors que Barbare avait délégué son avocat. Mitou n'eut pas besoin de son témoin, les violences physiques dont elle avait fait l'objet ayant suffi à convaincre le juge.

Durant l'audience, l'assistance observait le silence, tandis que les femmes se montraient attentives aux propos Mitou. Elle avait capté leur attention. L'avocat de Barbare ne se contenta que d'une seule intervention : « Mon client ne peut payer de pension alimentaire, car il étudie. »

« Le RAT ! »

L'université venait de lui offrir un travail à temps plein en tant qu'auxiliaire d'enseignement en pharmacologie.

Ni l'avocat de Mitou ni elle n'ont réclamé une pension alimentaire !

DIVORCE RELIGIEUX

Comme elle ne voulait surtout pas traiter avec Barbare pour mettre la main sur le GET, Mitou entama les procédures auprès des autorités religieuses, qui lui demandèrent les coordonnées de son ex-conjoint. Or, elle savait qu'il vivait aux É.-U., mais ignorait son adresse.

Cela a nécessité une petite démarche et un réseau tribal — les membres de sa tribu — pour obtenir l'adresse. Ceci fait, elle a mandaté un médiateur spécialisé en la matière pour effectuer les démarches. Par la suite, c'est avec impatience qu'elle attendit que ce dernier lui donne des nouvelles. Puis, par un dimanche après-midi, il finit par l'appeler.

— Madame Mitou ?

— Elle-même.

— Avez-vous le temps de parler ? Car ça risque d'être long.

— Bien sûr !

— Qu'avez-vous fait à Barbare ?

— Attendez, je vais prendre le temps de m'asseoir.

Mitou tira une chaise vers elle, persuadée qu'elle allait s'évanouir. Voilà que son passé refaisait surface ! Sûrement que Barbare s'était encore plu à transformer les faits à son avantage.

Qu'avait-il raconté, cette fois ? Avait-il convaincu l'avocat que Mitou le battait ? Devant sa mère, peut-être ? Peut-être avait-il poussé l'audace jusqu'à prétendre qu'il avait fait vivre sa famille ? Qu'elle l'humiliait, de préférence en public ? Qu'elle refusait d'avoir des enfants parce qu'elle devait s'occuper de la famille que son père lui avait léguée ? Qu'elle laissait ses tasses sales traîner dans l'évier et ses chaussettes malodorantes sous le lit jusqu'à ce qu'il les ramasse ?

— Allo ? Êtes-vous toujours là ?

— Oui.

— Barbare et moi nous sommes rencontrés à Burlington, à mi-chemin entre Montréal et l'adresse que vous m'avez donnée.

— S'est-il présenté à l'heure convenue ?

— Bien sûr, mais le problème était ailleurs. Il a piqué une rare colère contre vous.

— ...

— Que lui avez-vous donc fait pour qu'il se fâche ainsi ?

Mitou sentait monter en elle ce vieux sentiment d'injustice profonde. Il était là, intact malgré les années. Il la titillait, la brûlait, comme lors de leur première querelle, celle qui avait éclaté juste avant qu'il ne lui apprenne qu'il destinait sa bourse à sa mère et qu'il allait vivre à ses crochets. « Reste zen, ma fille... Souviens-toi de ce que tu as appris dans tes cours de méditation ! »

— Il est marié et il a refait sa vie, alors qu'il me laisse donc faire la mienne ! — Il refuse de vous remettre le document dont vous avez besoin pour obtenir votre divorce religieux.

— Vous a-t-il dit pourquoi ?

— Oui, il veut une somme d'argent.

La somme réclamée équivalait au quart du salaire annuel que je gagnais à l'époque ! « Notre mariage et notre divorce auront été drôlement payants pour lui ! » ne put que se dire Mitou.

— J'ai parlementé durant deux heures avec lui et il ne veut rien

entendre ! Il vous en veut...

— ...

— Il n'y a rien à tirer de lui... Il veut de l'argent, beaucoup d'argent. Il n'a que de la haine envers vous.

— En ce cas, quand je voudrai me remarier, je le ferai civilement. Merci.

Respectant son principe de vie, Mitou ne céda pas au chantage ! « Mais que va-t-il donc faire de ce document ? » ne pouvait-elle faire autrement que de se demander. L'avalier ? Grand bien lui fasse !

Ainsi donc, pour le temple, elle était toujours unie à lui. Heureusement, elle pouvait plaider qu'il y avait prescription, puisqu'il y avait plus de vingt-cinq ans qu'ils étaient divorcés !

VIE SOCIALE AU QUÉBEC

Une fois célibataire, je fus invitée à plusieurs endroits inattendus. La première année, une amie avec qui je travaillais au laboratoire de biologie marine m'invita à célébrer Noël chez ses amis. Elle me dit : « Viens avec nous, nous allons chez Janou Saint-Denis. »

— Mais je ne connais personne.

— Justement, ce sera l'occasion de connaître des gens.

Et moi de suivre !

Des gens charmants ! La fête se déroulait dans un immense appartement d'Outremont bondé de monde. Nous avons tous été accueillis d'une façon exceptionnelle. Ce que j'aime, de Noël, c'est que les gens se soucient des esseulés.

Un jour, une autre amie avec qui j'étais allée en Jamaïque m'avait invitée à souper. Son mari et elle vivaient en communauté avec un autre couple. Pendant que nous préparions le souper, tous prenaient un verre, sauf moi, car quand je n'avais pas mangé, l'alcool me faisait tourner la tête. J'avais un côté *petite nature*. Je n'ai tenté le coup que plus tard. Je dois admettre que j'admire la façon dont mes amies québécoises supportaient l'alcool.

Les deux s'en sont parfaitement bien tirées. Elles nous avaient

concocté un somptueux *poulet à la King*, version nord-américaine du *vol au vent au poulet*.

Comme cela se produisait souvent dans les années soixante-dix, les deux couples qui nous avaient reçus se sont séparés. À un certain moment, la vie est ailleurs. Les liens se défont comme ils se sont créés.

RAPPORTS HIÉRARCHIQUES AU CANADA

À diverses époques de ma vie, j'ai fréquenté des gens de milieux anglophones, des amis rencontrés en voyage. Même si je ne parlais toujours pas l'anglais, j'arrivais à baragouiner quelques mots. Un jour, l'un d'eux me proposa d'aller à Toronto pour assister à la première du film *Quest for Fire*, une production franco-canadienne réalisée en 1981 et qui s'était vu attribuer un prix. Il y avait là un fastueux repas avec des coupes de champagne disposées en pyramide. Il y avait aussi des fontaines de chocolat tiède et des morceaux de fruits en accompagnement. Parmi les invités, on retrouvait le premier ministre du Canada, Pierre Elliot Trudeau, père de l'actuel premier ministre, Justin du même nom. L'homme arborait toujours un œillet à la boutonnière. Il m'impressionnait.

L'idée de le rencontrer me démangeait. Encouragée par mon ami qui m'avait si gentiment reçue à Toronto, je pris mon courage à deux mains et m'avançai vers le politicien. J'aurais aimé que mon hôte restât derrière moi, mais c'est seule que je me suis retrouvée face à ce monstre sacré de la politique. Incapable d'articuler un mot, je figeai. Lui, au contraire, semblait content qu'on vienne lui parler. C'est donc lui qui a entamé la conversation. Il était là, à cinquante centimètres de moi, dans toute sa splendeur, avec son œillet rouge à la boutonnière !

Je voulais au moins lui dire bonsoir, mais aucun son ne fusa de ma bouche. C'est là que, médusée, je pris conscience de ma timidité. Cet homme dégagait un tel charisme. Pas un son ne sortit. J'aurais aimé lui exprimer mon admiration pour sa politique multiculturelle, même si depuis, j'ai changé d'allégeance. Le multiculturalisme créait des îlots d'immigrants parmi la population, qui devenait elle-même un îlot parmi ces îlots. Cela ne favorisait pas l'intégration des communautés culturelles. L'Europe avait fait de même, et c'est ainsi qu'il

s'ensuivit des attaques terroristes.

Avec son sourire charmeur, Trudeau était plus grand que nature. Pour moi, il incarnait la classe, l'envergure, le leadership... Bref, tout ce qu'un chef d'État devrait représenter et qui selon moi, manque à son fils.

Je ne sais pas comment, mais il a pris le contrôle de la situation et s'est mis à me parler comme si nous nous connaissions depuis toujours. À la question habituelle : « De quel pays venez-vous ? », j'ai bien voulu répondre. Dans ces années-là, je le disais volontiers. Aujourd'hui, je refuse de divulguer cette information.

Le premier ministre s'est montré disponible, amical et généreux, autant avec moi qu'avec les autres personnes qui désiraient lui parler. Il a continué avec : « Savez-vous que je suis déjà sorti avec une femme de votre pays ? » Il avait la jeune cinquantaine, soit le même âge que ma mère. Je savais qu'il avait pas mal bourlingué avant de se marier. Même Barbara Streisand avait fait partie de son tableau de chasse. Je savais aussi qu'il était sorti avec une de mes compatriotes. Montréal est une petite ville où tout se sait grâce au bouche-à-oreille. Ensuite, il m'a posé d'autres questions et a conversé avec moi. Ainsi je pus me vanter plus tard que j'avais été interviewée par le premier ministre lui-même !

Après cette rencontre, je me suis rendu compte combien les gens étaient accessibles et simples, ici, malgré leur rang. Les rapports sociaux sont facilités du fait qu'il n'existe pas de protocole. C'est ce qui différencie la France, mon point de repère, et le Canada.

Parfois, au sein l'administration scolaire, on compte plus de monarques que dans les champs de papillons. Les vraies personnes importantes ne se prennent pas au sérieux. Trudeau m'avait donné une leçon de simplicité. Un vrai leader doit être à l'écoute de ses électeurs, et c'est exactement ce qu'il faisait !

On pouvait être d'accord ou pas avec sa politique, il restait malgré tout humain. J'ai encore en mémoire un terme vulgaire qu'il avait utilisé : *F... Word*. Selon ses dires, il l'a transformé en *fuddle duddle* pour ne pas heurter les oreilles chastes.

Quand il fut brisé suite à la perte de son troisième enfant, décédé lors d'une avalanche survenue en Colombie-Britannique, cela me chagrina. On n'a jamais retrouvé son corps. Ce n'est pas dans l'ordre des choses de perdre un enfant. Je comprends qu'il ait pu être brisé.

Les week-ends, les invitations au chalet se multipliaient. C'était tellement agréable de se retrouver dans cette immense nature et d'admirer ces paysages à couper le souffle ! Cela invitait au calme et à la sérénité.

Au Québec, on arrive à la campagne dans un état stressé, puis après quelques jours au bord de l'eau, on repart avec les batteries rechargées jusqu'à la prochaine visite. Le chant des oiseaux, la surface bleutée du lac et la verdure environnante contribuent à nous faire jouir du moment présent, d'autant plus qu'on ne sait jamais quand l'hiver surgira en plein été — vents violents et grêlons — ni quand on devra rentrer le pique-nique à l'intérieur.

Malgré les paysages mirifiques et les bénéfiques engendrés par le calme de la campagne, je n'ai jamais envisagé de me louer un chalet. J'aurais l'impression de devenir schizophrène. Moitié au chalet, moitié en ville. Déjà en ville, je suis tout le temps en train de chercher quelque chose, alors au chalet, j'aurais le sentiment de chercher l'autre partie de moi.

DE BIOLOGIE À TOPONYMIE

À mon arrivée au Canada, j'avais remarqué cette simplicité en ce qui concerne les rapports sociaux. Il faut dire que le tutoiement y est grandement pour quelque chose. Je pourrais ajouter le flou artistique entre le travail, la vie sociale et la maison. On rapporte du travail à la maison comme on s'épanche sur l'épaule d'un collègue. Quand j'ai commencé à travailler, les fêtes de bureau, qui se déroulaient souvent sur le lieu de travail, pouvaient finir à la maison et les directeurs invitaient le personnel chez eux pour souligner la fin de l'année scolaire. À l'époque, j'étais impressionnée par ces façons de faire. Aujourd'hui, tout le monde garde jalousement sa vie privée. Il est vrai que les conjoints et conjointes changent continuellement. Lors de ma première année d'enseignement à l'éducation des adultes, à la fin de l'année scolaire, notre directeur nous avait invités chez lui pour un BBQ au bord de la piscine. L'alcool coulait à flots. C'étaient les années du *Flower Power*, du *Peace and Love*, des *becs mouillés sur la bouche entre filles et garçons...* des folies, quoi ! J'ai toujours refusé

ces *becs mouillés*, qu'on réserve normalement à un conjoint... Cela se fait beaucoup moins, aujourd'hui.

Les frontières entre le travail et la maison ont repris leur place, au point que l'ensemble de la collectivité se préoccupe des courriels qui arrivent à la maison les week-ends.

Les jeunes ayant pris la relève des loisirs au travail, il n'est pas rare que l'emploi vienne avec les loisirs du week-end, à l'instar de cette chaîne de restauration rapide qui organise du *water rafting* le samedi ou le dimanche. Il a bien fallu organiser la vie sociale après que la Révolution tranquille ait effacé la messe du dimanche.

Lors d'un cours suivi en Gaspésie, *Physiologie de la reproduction d'invertébrés marins*, tous les membres du laboratoire avaient suivi le professeur à Grande Rivière. Chargé de nous transmettre le cours et de coordonner la venue des autres profs, ce dernier a veillé sur nous pendant les trois semaines qu'avait duré le cours. Il nous avait trouvé un logement, nous enseignait et s'occupait de nos loisirs. C'est ainsi que nous l'accompagnâmes à Percé, où nous avons mangé dans un bon restaurant, avant de traverser à gué l'île Bonaventure pour nous rendre au trou du rocher. De même, nous avons fait un tour au parc Forillon.

Un jour, le professeur nous a invités chez lui pour boire une bière et savourer des amuse-bouches : du capelan fumé et du foie de morue fumé en boîte. Les autres étudiants, ainsi que les professeurs, venaient d'aussi loin que Val-d'Or, Rimouski, Ottawa, Sherbrooke et Trois-Rivières. Les soirs de pleine lune, on pouvait voir le capelan rouler et se retourner à la surface de l'eau. La nuit, cela rendait la mer brillante et argentée. C'était la période de frai, laquelle s'étendait sur trois jours. Semble-t-il qu'on pouvait ramasser le capelan à pleines chaudières ! Je n'avais jamais vu la Gaspésie, auparavant. Comme voir rouler le capelan en mai les soirs de pleine lune est l'une des attractions de la Gaspésie, notre professeur s'était fait un devoir de nous la faire connaître.

TOPONYMIE DU QUÉBEC

Nous observions au microscope l'évolution des spermatozoïdes d'oursin, autour d'un ovule que l'un d'entre eux allait féconder. L'œuf se divisait jusqu'au stade de soixante-quatre cellules avant que ne commence la différenciation ; après, il devenait un embryon...

Nous prenions des photos en noir et blanc que nous développons nous-mêmes au labo de photo. Dans le rapport que nous devions produire, il nous fallait présenter ces photos, après les avoir insérées dans un album prévu à cet effet.

Un jour, j'ai reçu un appel au collègue où j'enseignais. La plupart du temps, sauf en cas d'urgence, on prenait le message et nous le transmettait plus tard. Le directeur vint donc à moi pour me dire : « Monsieur Couillon a téléphoné, et il demande que vous le rappelez ». Au collège, on nous autorisait à emprunter le téléphone que pour une urgence,

Je rougis jusqu'à la racine des cheveux. Je savais qu'il s'agissait du Dr Couillard. J'en rougis encore juste à y penser. S'appeler Couillard n'était déjà pas évident, alors imaginez *couillon*, un mot emprunté à l'argot qui avait la même racine que le nom de mon directeur de mémoire de maîtrise. Les noms *Couillard* et *Viens* sont les pires qu'un professeur puisse porter. Pour les enfants, il s'agit de *noms cochons*. Je me souviens qu'une enseignante dont le nom de famille était *Viens* a changé de nom en enlevant le *s* à la fin. Les autres Québécois portaient plutôt des noms qui invitaient à sourire : Belhumeur, Lafontaine, Lajeunesse, Deslauriers, Lafortune, Charlebois. Ducharme... Jolis, romantiques, tendres comme Latendresse, enthousiastes comme Larrivée, doux comme Ladouceur ou Ledoux. Seuls les noms géographiques semblaient manquer d'originalité par rapport aux noms de famille. En effet, les lacs Rond, Carré et la rivière-des-Mille-îles dénotaient un manque d'effort au chapitre de la toponymie. Un peu comme les gens qui baptisent leur chat *Le Chat* ou leur chien *Le Chien*. Quant aux noms des rues, il suffisait de descendre les Saints du calendrier pour trouver toutes les rues de Montréal : Saint-Joseph, Saint-Marc, Saint-Hubert, Saint-Mathieu, Saint-Rémi. Ces mêmes noms, quand ils n'avaient pas été traduits, se retrouvaient de l'autre côté de la frontière, comme dans le Maine, par exemple, ou au Vermont. Pour avoir suivi un cours d'anglais en immersion il y a quelques années à *Johnson State College* dans le Vermont, j'étais à même de constater qu'on retrouvait des noms francophones traduits en anglais : *Bay Leaf* pour *Deslauriers*, ou *Flowers* pour *Lafleur*. D'autres sont encore à

consonance française, comme Boisjoli, prononcé à l'anglaise, preuve que les Québécois ou les Canadiens français, comme on les nommait avant la Révolution tranquille, se sont déplacés ou ont été déportés. L'histoire précise qu'ils ont dû se déplacer pour aller travailler dans les mines aux É.-U.. Ces déportations, qui ont frappé mon imaginaire, ne sont pas sans me rappeler une chanson qu'on entendait souvent à la radio : Évangéline. *Gabriel mourut dans tes bras. Sur sa bouche tu déposas un baiser long comme ta vie!* Jean-Pierre Coallier, de la station *CFGL*, la faisait tourner régulièrement. Cette pièce provoque encore en moi le même émoi, la même nostalgie. Quelquefois, les prénoms aussi ont été changés. Ils se sont anglicisés. Ainsi, Jean-Luc Kirouac est devenu Jacques Kirouac. Jaques Kirouac, un écrivain américain, était originaire du Québec et avait écrit deux livres en français avant de connaître le succès aux États-Unis. Son ouvrage le plus connu fut *On The road*.

Mes nombreuses années d'enseignement ont contribué à ma connaissance et reconnaissance des noms et prénoms québécois. Les prénoms, tout comme leur orthographe, viennent par vagues successives. Ainsi, Mathieu est devenu Matieu, puis Mattieu et enfin, Mathieux.

Quelquefois, le changement s'est fait de façon volontaire, tandis que dans d'autres cas, il s'agissait d'une erreur dans le baptistaire ou d'une pure fantaisie. C'est ainsi que ma collègue Gertrude, qui n'aimait pas son nom, l'a changé pour Anne-Marie. Je n'ai jamais su si elle l'avait fait légalement, car je n'ai jamais osé le lui demander. À l'instar des Haïtiens, les Québécois portent des noms de famille qui peuvent aussi être un prénom : Jean, Jules, Étienne, Isabelle, Jacques, Joseph, Pierre, Louis... Je n'ai jamais trébuché sur un nom de famille. J'ai un collègue qui encore aujourd'hui, s'épate de cette capacité que j'avais à mémoriser les noms. Lors de la rentrée des élèves, qui étaient au nombre de 40 ou 45, nous les invitions dans un grand local. Ils se nommaient une fois et par la suite, je pouvais répéter tous les noms sans me tromper ! Si mon collègue s'en souvient encore, c'est qu'à l'époque, je l'avais drôlement impressionné. Je me servais de ma mémoire pour casser la glace. Comme point de repère, je me faisais à l'emplacement de chacun des élèves dans la salle et de tous les outils servant à nous orienter dans l'espace. Droite, gauche, en avant, au fond, près du babillard, de biais, à 60 degrés à l'ouest, etc. La mémoire se travaille. Mais il en fut tout autrement lorsque j'ai travaillé en tant

que chargée de cours à l'université. Là-bas, les groupes ne comptaient pas qu'une quarantaine d'élèves, mais bien une centaine, parfois plus. Comme nous les accueillions dans un amphithéâtre aux surfaces lisses et sans relief, je n'avais aucun repère pour m'orienter, hormis deux cent quarante yeux braqués sur moi. Sauf s'il y en avait un avec un mohawk rouge ou une tête rasée, tous se ressemblaient.

Autant les élèves pouvaient avoir des noms originaux, romantiques ou charmeurs, autant les villes et les villages avaient des noms plus qu'ordinaires. Pourtant ce ne sont pas les politiciens, les artistes ou les héros qui ont manqué!

En revanche, j'aime bien les quartiers qui portent le nom de communautés culturelles comme : *La Petite Italie*, *Le Petit Maghreb*, *China Town*, le *Mile-End*, ou encore, Le Plateau Mont-Royal qui représente son maire, la communauté française de France et le personnel de Radio-Canada!

RÉPÉTITION D'UN PATTERN

Je me sens autant concernée par les problèmes du Québec que par son avenir. Je m'ennuie de mes premières années passées ici, alors que ma candeur côtoyait celle des Québécois. Nous avons tant en commun! Puis, j'ai dû me battre pour les enfants qui avaient été placés chez moi, comme j'ai dû me battre pour ma fille, une enfant aux prises avec des troubles du spectre de l'autisme. Oui, la maison était pleine, comme l'aurait voulu Barbare à l'époque. Ce n'était toutefois pas ma volonté, car je sentais que j'étais seule pour m'occuper de la marmaille. Bien sûr, je bénéficiais de l'appui des travailleurs sociaux, mais c'était quand même moi qui gérais le quotidien. Emmener l'aînée à l'hôpital parce qu'il avait ingéré une cochonnerie m'incombait autant qu'appeler l'ambulance pour ma fille parce qu'elle ne pouvait s'exprimer pour dire où elle avait mal. Si je lui demandais: «Where do you have pain?» Elle répondait: «Yah!» C'était le pattern qui se répétait: tout le monde à ma charge! Sauf que dans le cas présent, cela s'imposait!

MITOU NUMÉRO DEUX

Il y a une bonne dizaine d'années, pendant que je bassinais dans mon jus, je reçus un coup de fil d'une dame. Comme ma maison était en vente, je lui demandai si elle appelait pour cette raison. Comme ce n'était pas le cas, je m'apprêtais à lui dire de rappeler quand elle me dit qu'elle était la femme de Barbare, Mitou Numéro Deux, et qu'elle désirait me parler.

— À quel sujet ?

— Barbare a des comportements anormaux.

— Je dois vous arrêter ; je suis très occupée et je dois faire souper les enfants. Laissez-moi votre numéro de téléphone et je vous rappelle demain.

— Ah, vous avez une famille !

Elle devait penser que sans Barbare, j'étais seule et désespérée !

J'ai encore cette naïveté de croire que si quelqu'un vous téléphone, ce n'est pas nécessairement pour vous vendre des salades. Mais, que c'est important pour cette personne. Afin que je puisse la rappeler, mon interlocutrice me laissa le numéro de son frère, chez qui elle résidait durant son passage à Montréal. Selon ce qu'elle m'a dit, elle s'était déplacée pour voir son père âgé. Le lendemain, sans la moindre hésitation, je la rappelai.

— Mitou Numéro Deux ?

— Oui, elle-même !

— Je vous écoute.

— Alors voilà, comme je vous le disais hier, Barbare a des comportements anormaux. Il se conduit comme un goujat avec moi. Il m'ignore. Quand on vient à Montréal pour voir sa famille ou assister à un mariage, il m'abandonne pour aller rejoindre sa cousine. C'est tout juste s'il ne la flirte pas, tant je suis transparente à ses yeux.

Puis elle me demanda comment il se conduisait avec moi. Je lui dis la vérité, mais en passant sous silence les épisodes de violence physique, car j'avais trop honte. J'ai surtout parlé de haine de Barbare envers les femmes, et bien sûr, envers moi.

— Je sais, ce que je vous dis ressemble à de la psychologie de bas étage, mais je crois qu'il s'agit bien de haine.

— Ça a du sens ! J'ai demandé à mon frère de m'aider, car je veux divorcer.

Moi qui avais fait cette démarche pratiquement seule alors que j'étais toute jeune, je me suis demandé pourquoi elle avait besoin de l'aide de son frère pour divorcer. Je dis pratiquement toute seule, car

ce ne serait pas rendre justice à ma mère que de taire son intervention.

— Avez-vous des enfants ? demandai-je.

— Oui, mais c'est une grande fille, maintenant ! Elle aussi peut m'aider.

La pauvre semblait démunie. Cela faisait une bonne décennie qu'elle partageait la vie de Barbare... Je peux donc comprendre son état de tétanisation.

— Mais vous vivez avec lui depuis au moins vingt ou vingt-cinq ans... Pourquoi ne pas finir vos jours en sa compagnie ? dis-je, dans l'intention de lui faire comprendre qu'il est triste de finir ses jours seul.

— Non, je suis décidée : je divorce. J'obtiendrai de l'aide.

Je ne pus m'empêcher de penser que c'était AVANT d'épouser Barbare qu'elle aurait dû m'appeler pour obtenir des informations sur lui, pas après. Elle savait ce qu'elle faisait, car lorsqu'elle l'a rencontré, il n'était même pas encore divorcé civilement ! Néanmoins, je me retins de lui partager mes états d'âme. D'autant plus qu'à l'époque, quelqu'un de bien intentionné se faisait un devoir de me répéter que Barbare lui achetait un bijou ou des fleurs, parfois les deux, chaque fois qu'il dînait chez ses parents. Pour ma part, outre la montre *Lip*, je n'ai rien reçu de lui. À mon mariage, sa mère m'avait remis un bracelet en or dix-huit carats, ciselé et pesant au moins 50 grammes. Croyez-le ou non, il est venu le chercher après son escapade de trois semaines chez sa maman ! Je l'avais mis dans la poche d'une jupe, car je n'avais pas eu le temps de le ranger. Il a dû chercher vraiment partout pour parvenir à le trouver dans un endroit aussi improbable !

Les richesses matérielles m'importaient peu. Mais ce geste m'avait tellement blessée ! Je savais ce que ça signifiait, pour lui, de m'enlever ce cadeau. De son point de vue, je ne méritais rien, parce que je n'étais rien. Je ne valais rien. Je l'avais tant de fois entendu le dire !

CANDEUR ET NAÏVETÉ, OUI ! TÊMÉRITÉ, NON !

Ma réponse à Mitou Numéro Deux avait été motivée par la tristesse que Barbare finisse seul, mais aussi par...

Tout ce qu'il me disait ne tombait pas dans l'oreille d'une sourde. Un jour, tout au début de notre relation, il me parla de son admiration pour un vieil homme que ses parents avaient connu. Ce monsieur s'était marié une première fois, puis avait laissé son épouse pour une autre. Ce que Barbare admirait tant, chez lui, c'est qu'il était venu mourir chez sa première épouse ! En tant que première épouse de Barbare, je ne voudrais surtout pas qu'il me fasse subir le même sort que son mentor ! Il a pourri une partie du printemps de ma vie, que ce soit pendant ou après notre union, je ne le laisserai certainement pas bousiller l'automne de mes vieux jours.

Toujours au début de notre relation, il m'avait raconté une histoire sordide au sujet d'un couple. Un matin, vers les sept heures, il sortait de chez lui pour aller passer les examens du baccalauréat. À l'arrêt d'autobus, il a entendu des cris. Il s'est approché et a vu un homme en train de poignarder sa conjointe. L'individu tenait un couteau ensanglanté dans sa main. Après avoir commis son crime, il est resté là à attendre que les agents de la paix viennent le cueillir, ce qui se fit dans les minutes qui suivirent. Barbare admirait la bravoure de cet homme, parce qu'il avait attendu la police. N'y avait-il pas de quoi *freaker* ?

Deux ans après l'appel de Mitou Numéro Deux, j'ai rencontré une amie de Barbare qui enseignait la biologie à l'université. C'était lors de la remise du diplôme de son neveu, pour laquelle nous avions toutes les deux été conviées. C'est par son entremise que j'ai appris que Mitou Numéro Deux n'était plus marié et qu'elle était revenue vivre à Montréal...

ÉPILOGUE

FILM *L'OBSÉDÉ*, 1969

Il me revient en mémoire un film que j'avais vu à Grenoble : *l'Obsédé*. L'histoire est celle d'un homme ayant kidnappé et séquestré une jeune femme à sa sortie du travail ou à la sortie de l'école de ses enfants. Il la nourrissait, lui parlait... Un jour, il l'a laissée s'échapper sans qu'elle ne comprenne trop pourquoi. Un éclair de bonté, peut-être ? J'en avais conclu qu'il souhaitait simplement régler ses problèmes relationnels avec les femmes.

Puis, coup de théâtre : dans la toute dernière scène, on le voit agiter un mouchoir, un flacon d'éther à la main... De son camion, il guettait une prochaine proie : une femme qui se déhanchait devant une école primaire, et qui allait probablement chercher ses enfants à l'école...

J'attends l'appel de Mitou Numéro Trois !

